

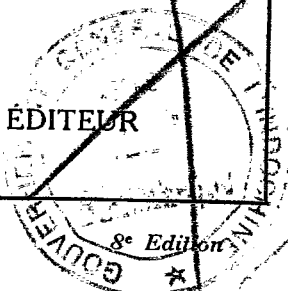
COMTE DE GOBINEAU

TROIS ANS EN ASIE

TOME I et II



PARIS
BERNARD GRASSET, ÉDITEUR
MCMXXII



~~8 I-VI 128~~

COMTE DE GOBINEAU

~~2959~~
1111

TROIS ANS EN ASIE

(DE 1855 A 1858)

TOME I



PARIS

BERNARD GRASSET, ÉDITEUR

AGENCE, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61	
DES COLONIES	
BIBLIOTHÈQUE MCMXXIII	
Entrée	1825 1942
Classement :	8 I-VI 128



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*Cinquante exemplaires sur vélin pur fil Lafuma
numérotés de 1 à 50.*

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

Copyright by Bernard Grasset, 1922.

TROIS ANS EN ASIE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Essai sur l'inégalité des races humaines (Firmin Didot).
Les Religions et les philosophies dans l'Asie centrale (*en préparation*, Crès).
Histoire des Perses (*épuisé*).
Traité des écritures cunéiformes (*épuisé*).
Deux études sur la Grèce moderne (Plon-Nourrit).
Histoire d'Ottar Jarl (Perrin).
La Troisième République et ce qu'elle vaut, étude.
Voyage à Terre-Neuve (*épuisé*).
La Renaissance, scènes historiques (Plon-Nourrit).
La Fleur d'or, inédit (*en préparation*, Bernard Grasset).

Ternove, roman (nouvelle édition, Perrin).
Les Nouvelles asiatiques (nouvelle édition, Perrin; — édition de luxe *en préparation*, Crès).
Souvenirs de voyage, nouvelles (Bernard Grasset).
Les Pléiades, roman (édition de luxe au *Sans Pareil*; — édition ordinaire *en préparation*, Crès).
L'Abbaye de Typhaines, roman (Nouvelle Revue Française).
Mademoiselle Irnois, nouvelle (Nouvelle Revue Française).
Adélaïde, nouvelle (*épuisé*, Nouvelle Revue Française).
Le Prisonnier chanceux ou les Aventures de Jean de la Tour-Miracle, roman (*en préparation*, Bernard Grasset).
Nicolas Belavoir, roman (*en préparation*, Bernard Grasset).
Scaramouche, nouvelle inédite (*en préparation*, édition de luxe, Pichon; — édition ordinaire, Crès).

Amadis, poème (Plon-Nourrit).
L'Aphroessa, poèmes (*épuisé*).
Les Adieux de Don Juan, poème (*épuisé*).
Chronique rimée de Jean Chouan, poème (*épuisé*).
Alexandre le Macédonien, tragédie (Inédit en France).

Correspondance Alexis de Tocqueville, Arthur de Gobineau (Plon-Nourrit).

12 12 63

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR

En 1854, au moment le plus aigu de la guerre de Crimée, la France décida de renouer les relations avec la Perse, depuis longtemps interrompues, dans le but de contrecarrer l'influence russe. M. P. Bourée, qui avait été longtemps consul général en Orient, était désigné comme chef de la mission qui devait se rendre à Téhéran. Le comte de Gobineau, alors secrétaire à Francfort, siège de la Diète germanique, fut choisi comme premier secrétaire : ses travaux scientifiques et sa parfaite connaissance des langues orientales le désignaient à ce poste. Il venait de terminer la seconde partie de son célèbre Essai sur l'inégalité des races humaines qui parut en 1855, la première partie ayant paru en 1853. Ce voyage devait être la réalisation du rêve de sa vie ; il devait le conduire à ce plateau de l'Iran, berceau de la race aryenne, qui, d'après sa théorie, avait fécondé les races d'hommes inférieurs (noirs et jaunes) et formé sur la terre les différentes civilisations.

A la fin de 1854, le comte rentrait à Paris avec sa famille ; nous avons eu sous les yeux les souvenirs manuscrits de sa fille aînée, la baronne de Guldencrone, alors âgée de 6 ans. On y lit : « Mon père nous emmenait, maman et moi (1), au grand effroi de l'opinion publique ; — après notre retour en 1857, mon père étant encore là-bas, M. de Tocqueville lui écrivait : « J'admire la témérité de Mme de Gobineau et je suis plein de joie et presque de surprise « que cette témérité ait réussi. Maintenant, je tiens « Mlle Diane pour immortelle. Vos amis pourraient « vous dire avec quelle inquiétude je la voyais partir. « Je vous avoue que, connaissant les effets produits « d'ordinaire par l'Orient sur les voyageurs de son « âge, j'avais peu d'espérance de revoir cette charmante enfant et que l'image de la fille de M. de « Lamartine assiégeait douloureusement mon imagination en vous faisant mes adieux (2). La voilà à « l'abri de cet horrible danger. Dieu soit loué ! » Partis de Marseille le 12 février 1855, M. de Gobineau arriva à Téhéran en juillet de la même année avec toute la légation ; il devint chargé d'affaires en octobre 1856, par le départ de M. Bourée ; il revint en France au printemps 1858, remplacé par M. Pichon.

Mme de Gobineau et sa fille étaient parties pour la France à l'automne de 1856, et il les avait accompagnées jusqu'à la frontière de l'Araxe ; c'est à

(1) M. de Gobineau, fidèle à la coutume orientale, a soin de ne jamais mentionner la présence de sa femme.

(2) Correspondance Tocqueville-Gobineau, p. 304.

ce retour extrêmement mouvementé que fait allusion la lettre citée plus haut. La baronne de Guldencrone raconte les péripéties de ce voyage dont M. de Tocqueville était effrayé ; les voyageuses avaient eu à traverser dans une saison extrêmement défavorable, une contrée ravagée par la guerre civile, aux approches de la mer Noire par les troupes d'Omer Pacha, par les maladies épidémiques à la frontière persane, et à Constantinople même où elles débarquèrent enfin après avoir subi dans la mer Noire une effroyable tempête.

De retour en France, M. de Gobineau s'établit au château de Trye, et écrivit alors Trois Ans en Asie, en même temps qu'il travaillait à son Histoire des Perses. Au printemps 1859, il fut envoyé comme commissaire du gouvernement aux pêcheries de Terre-Neuve, ayant pour collègue le commandant, depuis contre-amiral de Montagnac de Chauvance, un des défenseurs de Paris en 1870, avec lequel il resta uni d'une amitié très étroite. Ce voyage à Terre-Neuve lui inspira, outre la Chasse au caribou, une des nouvelles des Souvenirs de voyage, le récit de cette intéressante croisière (1).

Trois Ans en Asie avait été publié chez Hachette en 1859 par les soins de Mme de Gobineau, qui corrigeait toujours les épreuves des ouvrages de son mari, lequel une fois écrits ne s'occupait plus de ses manuscrits.

La première partie de cet ouvrage raconte la bril-

(1) *Voyage à Terre-Neuve, épuisé.*

lante randonnée de la légation tout entière à travers la Perse de Bouchyr à Téhéran, comportant deux mois de marche dans des conditions vraiment exceptionnelles. La seconde partie est une étude des plus intéressantes et des plus documentées sur la Perse, son histoire, ses religions, ses mœurs, sa population, sa situation politique et commerciale. Il se termine par un curieux chapitre sur les résultats probables des rapports entre l'Europe et l'Asie, pleins de vues prophétiques et curieuses, qui se termine par cette phrase : « Je me borne donc à constater que l'Asie est un mets très séduisant, mais qui empoisonne ceux qui le mangent. »

En écrivant ce livre, le comte de Gobineau croyait faire ses adieux pour toujours à la terre d'Asie ; mais au retour de Terre-Neuve, fin 1859, il fut nommé commissaire pour la délimitation des frontières de la Savoie, puis nommé ministre en Perse en octobre 1861. Il y partit seul, et y passa deux ans jusqu'en octobre 1863. A son retour, il fut envoyé à Athènes en novembre 1864.

TROIS ANS EN ASIE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

MALTE. — ALEXANDRIE

La nuit était merveilleuse. Les étoiles brillaient d'un éclat qu'on ne connaît guère en Suisse et en Allemagne d'où je venais. Ce qui était charmant surtout, c'était cet azur du ciel qui s'enfonçait au loin enveloppant la mer, comparable à la soie, plus encore au velours, et, en définitive, comparable à lui seul. Rien de si doux aux regards. Cependant, depuis, j'ai vu plus beau.

Mais sans rien devancer, alors je m'en réjouissais comme du mieux que j'eusse connu encore. Il était onze heures du soir, et la lune caressait doucement les contours de l'île de Malte qui fuyaient et s'arrondissaient à notre droite dans des ténèbres plus qu'à demi claires. Le navire, filant assez bien, glissa entre deux rives ; bientôt

nous vîmes s'agiter sur l'eau une foule de petites lumières. Le commandant multiplia ses ordres, les matelots allaient de çà, de là, la vapeur sifflait sur tous les tons, on stoppa, et on dit que nous étions dans le port de la Valette.

Aller se coucher paisiblement eût été peut-être le plus sage ; mais il fallait déployer trop d'héroïsme. L'*Egyptus* avait à peine eu le temps de s'arrêter que d'énormes barques, l'attaquant de toutes parts, lui avaient lancé des traînées d'homme aussi nombreux, aussi noirs que des fourmis, non moins industriels, j'aime à le penser, et qui s'étaient mis en posture de le bourrer de charbon à l'intérieur et à l'extérieur. Tous ces honnêtes gens faisaient un tel vacarme qu'à peine pouvait-on trouver des paroles pour se débattre au milieu d'autres envahisseurs, qui, jaillissant d'embarcations différentes, ne bourdonnaient pas en moindre quantité, ni avec moins d'obstination. Ceux-là n'apportaient point de charbon, mais ils tenaient absolument à vendre des chemises, à vendre des cigares, à vendre des pantalons, à vendre des mouchoirs, à vendre... Il est difficile d'imaginer ce qu'ils ne voulaient pas vendre, et, à les en croire, il eût fallu tout acheter. Je ne sais trop ce que pouvaient valoir leurs diverses marchandises ; mais qu'elles aient eu le prix de leurs figures, je ne le croirai jamais. Des nez pincés, des lèvres minces, des nez busqués, des lèvres épaisses comme celles du polichinelle napolitain, des voix de tous les diapasons, des tailles et des toilettes de toutes

les envergures et de tous les quartiers du globe auraient donné à cette foule assez de variété, si, par deux côtés, tous ces négociants ne s'étaient ressemblés d'une façon malheureuse. Ils avaient l'œil également taquin et une tendance commune à se parer de coiffures qui, en tous pays, décèlent le drôle : bonnets grecs effilochés, casquettes affectant de tomber en arrière, et chapeaux, Dieu sait dans quel état. C'était une première révélation de ce qu'on appelle en Asie la *colonie européenne*, et nous étions à Malte, qui est un des points principaux d'exportation de cette variété du genre *homo*.

Pour dormir, il eût fallu braver toutes ces musiques et ces tapages accumulés, se barricader dans sa chambre, s'envelopper hermétiquement dans son lit, et encore le succès était douteux. Après nous être consultés, nous résolûmes d'aller à terre, bien qu'il fût tard ; ma fille étant endormie, par la grâce particulière de l'enfance, nous la laissâmes sous la garde de sa bonne et descendîmes dans un des canots du bord.

A dire vrai, nous avions besoin d'un peu de galeté. Nous étions partis de Marseille sous de mauvais auspices, et plus mauvais que nous ne le pensions alors. Certes, lorsque, le 14 février 1855, les commandants des trois paquebots qui se trouvaient dans le port de la Joliette hésitèrent depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir à se mettre en route, tant le vent soufflait, personne ne se doutait de la catastrophe qui devait

avoir lieu peu d'heures après. Nous partîmes cependant, et ce fut cette même nuit qu'à une faible distance de nous et à notre insu eut lieu le naufrage de la *Sémillante*. Bien que nous ayons tout ignoré de ce malheur jusqu'à Alexandrie, je me figure maintenant qu'il y avait comme une tristesse sur ces mers et que cette tristesse nous enveloppait. On était perclus de froid. Quand le vent tomba, il plut. Les journées étaient maussades, et, pour la première fois, ce fut en arrivant dans les parages de l'île chevaleresque par excellence que le ciel devint enfin un ciel méridional.

D'ailleurs, il y réussissait très bien comme je l'ai dit d'abord, et il n'en avait pas fallu davantage pour nous mettre dans les meilleures dispositions de tout trouver pour le mieux, sans lesquelles, soit dit en passant, il n'y a pas de voyage, ni même de voyageurs. Car l'espèce dénigrante était créée pour rester chez elle et manque à sa vocation. C'était aussi, probablement, l'avis de nos rameurs, gens de Saint-Malo et des alentours, qui, tout en manœuvrant les avirons, tiraient de leurs mémoires quelques-unes de ces facéties aussi vieilles que la monarchie française et qui raviront encore en extase nos derniers descendants. Tandis que nous prenions silencieusement notre part de cette jovialité nationale, le canot toucha terre, et, franchement, je crus qu'on nous faisait aborder sur la scène de l'Opéra, que nous flottions au-dessus de l'orchestre, et que j'allais voir sortir, de l'immense voûte ouverte à ma

droite, un de ces anciens grands maîtres qui, s'avancant majestueusement jusque sur les rochers amoncelés au bord de l'eau, mettrait la main sur son cœur et chanterait une cavatine.

Il n'en fut rien. La décoration d'opéra est en vraie pierre et conduit quelque part. C'est très noble. La plage est petite, les rochers sont très fastueusement étalés. La nature et l'art militaire avaient fait un beau tableau. Si cela n'arrivait pas quelquefois, les hommes n'auraient pas, d'eux-mêmes, inventé la peinture.

Nous montâmes par des rues tortueuses, désertes, éclairées, de loin en loin, par des réverbères qui, comme tous les réverbères du monde, semblaient être là seulement pour indiquer, chez ceux qui les font entretenir, un désir très naturel d'y voir clair. Le falot de nos marins n'était pas de trop. Comme nous ne demandions pas mieux que de nous prêter au pittoresque que semblait se donner cette ville nocturne, nous avions déjà remarqué quelques groupes d'hommes tantôt arrêtés au pied des hautes murailles, tantôt glissant dans les ruelles, et qu'il ne tenait qu'à nous de prendre pour des *bravi* très affairés, quand des chœurs de voix chantant dans le lointain et le grincement de quelques guitares nous causèrent un peu d'inquiétude sur la nature de nos émotions. L'île de Malte nous sembla plus romantique que légitimement elle ne devait être par le temps qui court. Mais, en arrivant sur une petite place où un café restait encore ouvert et où nous entrâmes,

le secret nous fut révélé. Nous avions oublié qu'on était en carnaval.

Il y avait, dans le café, une douzaine de masques, parlant le dialecte du pays, donc, incompréhensibles, mais avec leurs habits fous, leurs bonnets et leurs chapeaux écervelés, leurs culottes de toutes les paroisses, ce qu'ils disaient paraissait si amusant, et ils en riaient de si bon courage, avec des visages si épanouis, qu'il était impossible de ne pas sentir le sel de toute cette gaieté. Et c'est la différence qui existe entre la joie des gens du Sud et celle qui essaye de pousser dans le Nord. Cette dernière, il faut de la méditation pour la partager ; l'autre s'impose et enlève. Une espèce de Fontanarose surtout, un échappé des gravures de Callot, un homme avec lequel Hoffmann aurait certainement voulu passer sa vie, disait évidemment des choses si extraordinaires, que tous riaient aux alentours et riaient comme nous sans l'entendre. Je crois même (je n'oserais l'affirmer) que le factionnaire anglais, de garde à deux cents pas de là, devant le palais du gouverneur, partageait l'hilarité générale; mais il se peut que je me trompe.

Nous passâmes là deux heures, aussi étonnés, aussi égayés que les Maltais eux-mêmes, et la ville, vue de cette façon, me plut tellement que je revins encore le lendemain, à cinq heures, pour savoir si le matin on riait autant que le soir dans cette île miraculeuse.

Je dois avouer que non. Je ne vis plus que des

choses très ordinaires, à commencer par l'église de Saint-Jean, dont je comprends mal la réputation ; seules, les faldettes de quelques jeunes femmes, dont la dévotion s'était levée matin, me parurent faire honneur au pays.

En tout, cependant, ce n'était pas trop mal commencer un voyage dont chaque pas, à mon compte, devait mener à du nouveau, au moins à du piquant. C'est peut-être parce que j'étais résolu à prendre les choses ainsi, qu'Alexandrie, où je ne m'attendais pas à des sensations bien vives, me plut infiniment dès l'abord.

Dès l'abord (et qu'on se rappelle que je venais de Francfort, et on vient de voir ce que j'avais connu de Malte !), je fus touché, comment dirais-je mieux ? je fus intéressé, lorsque nous arrivâmes en face de cette côte plate, de voir de loin se dégager de l'infini de la mer une petite barque à voile carrée, montée par deux hommes à demi nus que coiffait le turban de l'Islam ; mais turban si déchiré, mais aspect si minable, que tout l'accoutrement de ces deux malheureux ne servait qu'à les faire contempler avec plus d'étonnement par des yeux inexpérimentés. Ainsi, et non autrement, durent se présenter aux regards aventureux de Sindbad le marin les pilotes de ces îles inconnues, où le portait sa passion des voyages. De même c'était bien notre pilote, à nous, qui nous arrivait. Il monta, et je n'ai que du bien à en dire, puisque l'*Egyptus* entra sans encombre. Je suppose que ce fut par la force de son art.

Alexandrie n'est pas un coin béni du ciel. Il y a trop peu d'antiquités. Il y a trop peu de maisons et de mosquées intéressantes. Les rues habitées par les indigènes sont trop simplement misérables ; et surtout ces bâtisses énormes, sottement et prétentieusement badigeonnées en jaune, que l'on appelle en Asie des maisons européennes, horrible imitation des plus mesquines inventions de l'Italie moderne, s'y prélassent en trop grand nombre. Ces sortes de maisons sont dans le monde des pierres et du mortier les pendants exacts de ce que sont dans le monde des hommes des légions d'êtres humains qu'il n'est pas besoin de décrire. Puis il y a ces auberges, ou si l'on veut ces hôtels, coupe-gorge qui ne le cèdent peut-être qu'aux établissements du même genre dénoncés par les voyageurs revenus de l'isthme de Panama. Malgré ces inconvénients, qui sont pourtant graves, Alexandrie n'est pas à mépriser. Il existe du côté du canal certains cafés arabes de bien jolie apparence, avec de beaux tamarisques trapus, tordus, touffus, et jetant au hasard, dans le plus charmant désordre, leurs longues branches chiffonnées. Puis il y a des palmiers, et, quand on n'est pas accoutumé aux palmiers, les premiers sont bons à voir, quoique les derniers, non plus, ne se quittent pas sans peine. Enfin, il y a la place des Consuls.

De la place en elle-même, j'en fais aussi bon marché que possible, car son majestueux quadrilatère ne provient pas d'autre chose que de l'alignement immodéré de ces bâtisses jaunes dont

je viens de parler. Mais ce qu'on y voit passer à chaque instant et tout le long du jour, c'est là ce qui mérite des éloges. De longues files de chameaux (les premiers chameaux, comme c'étaient tout à l'heure les premiers palmiers !) se croisent incessamment : les uns, chargés de ballots énormes qu'ils apportent Dieu sait d'où, ou remportent Dieu sait où, ou bien n'ayant sur leurs vastes bâts que leurs conducteurs, balancés d'une si étrange façon par l'allure de ces machines vivantes, que c'est déjà un signe de la différence du tempérament de ces gens-là aux nôtres que de les voir prendre cet horrible va-et-vient pour du repos. Mieux vaudrait une fois faire dix lieues à pied. Et tandis que les chameliers, donnant du nez en avant et des épaules en arrière, passent majestueusement, voici venir un respectable domestique nègre, long comme une perche, fluët comme un roseau. Il coupe la place en diagonale. Il marche sur ses talons et le corps jeté en avant. Son fez rouge à gland bleu, serré sur ses tempes par une mouseline et tombant sur l'occiput, fait contre poids à une énorme mâchoire qui surplombe. Le gland bleu ballotte sur les épaules rentrées. Une longue robe blanche, serrée comme un étau, accuse la maigreur osseuse de ce corps qui ressemble à une mécanique. Sous le bras se prélassent un énorme parapluie. De quelle sultane, de quelle belle esclave ce digne et pédant personnage fait-il les commissions ? Il vaudrait la peine de s'en informer ; ce qui est certain, c'est qu'il n'est pas pressé : car le

voilà qui rencontre un de ses pareils, je dis un de ses pareils dans toute l'acception du mot, peau noire, grosse mâchoire, tarbouch en arrière, robe blanche et parapluie, et tous les deux s'accroupissent à l'instant même au milieu de la place. Ils tombent en conversation réglée. Un troisième, un quatrième surviennent, ils s'accroupissent de même. Les chameaux se dérangent pour eux. Toute la place est marquée ainsi de groupes de causeurs accroupis, et il n'y a pas que des domestiques nègres, bien que le nombre de ceux-ci soit infini. Il y a des pauvres, il y a des fellahs, il y a des femmes fellahs dans leur voile bleu, il y a des enfants, il y a même des messieurs en costumes plus ou moins européens ; mais on voit tout de suite que ces personnages sont endimanchés, peut-être, d'ailleurs, pour leur vie entière.

J'ai vu là quelque chose d'instructif. Un homme du peuple achetait des confitures à un de ces marchands ambulants qui pullulent. Sa femme lui intima l'ordre de la suivre et de rentrer à la maison. Et comme il réclamait, elle lui mit son enfant sur les bras et le chassa devant elle en joignant à la vivacité des reproches des actes plus expressifs encore. D'autres femmes approuvaient à grands cris. Quant aux hommes, ils restaient neutres, et je crus même démêler dans la physionomie de quelques-uns une expression de profond respect pour cette vigueur qui ne les atteignait pas. Ce fut ma première leçon sur la condition des femmes en Asie.

Je commençai aussi à être frappé de l'extrême affection des indigènes, non seulement pour leurs enfants, mais pour tous les enfants en général. Quand un père ou une mère s'arrêtent au milieu de la rue en extase devant les grâces d'un bambin, y expriment leur enthousiasme avec cette vivacité de gestes et ces expressions rapides du visage qu'il faut avoir vues, les passants s'arrêtent aussi, séduits à leur tour par la gentillesse du héros en herbe. On voit qu'ils ne perdent pas une seule de ces jolies boutades dont nous disons en Europe que les parents seuls peuvent les comprendre, non sans soupçonner ces parents si clairvoyants de les inventer.

Pour les natifs, ils rient doucement à ces scènes de famille et se mêlent avec le dernier abandon à des dialogues dont les mots dénués de sens ne sont destinés qu'à rendre le moins mal possible la musique du cœur. Je ne sais pas si un Asiatique aurait jamais pu inventer la fable du hibou et de ses petits. Les Orientaux aiment tellement leurs enfants, et tellement ceux des autres, que je ne sais pas non plus s'ils s'aperçoivent qu'il y a des enfants laids. L'enfant est un roi véritable en Asie. Il rencontre partout une indulgence sans bornes et dans les siens une tendresse passionnée. Aucun caractère, aussi rude qu'il soit, n'est étranger à la domination de ces innocents despotes, et il était une fois un pacha qui existe encore, pacha à l'ancienne manière, farouche autant que perfide, ne regardant non plus à empoisonner un

consul qu'à faire couper la gorge à un raya ; un brave homme de pacha qui, pour vaincre la constance religieuse d'une fille chrétienne qu'il s'était mis en tête de faire musulmane et qui n'y consentait pas, avait imaginé de la cribler d'épingles ; enfin, pour tout dire, une manière de pacha bosniaque, et ce pacha, qui comptait au moins soixante ans de cruautés accumulées sur sa barbe blanche, avait une petite fille de quatre ans. Elle mourut. Tous les pères peuvent comprendre ce qu'est un pareil malheur. Mais le chagrin du vieux tigre n'eut pas de bornes. Il ne voulut plus gouverner, il ne voulut plus s'habiller, il ne voulut plus manger, et, couché sur le pavé, dans un coin de la cour de sa forteresse, il se laissait mourir. Pendant huit jours, les supplications de ses femmes, de ses fils, de ses parents, de ses serviteurs, restèrent sans puissance. Tantôt replié sur lui-même, contemplant au dedans de soi toute l'étendue de sa douleur et en savourant l'amertume, il versait des larmes cruelles qui s'épanchaient lentement sur ses joues flétries ; tantôt il poussait des cris stridents qui faisaient mal à entendre ; tantôt il se tordait en convulsions et enfin retombait dans une mortelle atonie. Il faisait peine à voir à ceux qui le craignaient. Cette explosion violente ne fut point passagère. Quand la nature, épuisée, se calma, la plaie resta longtemps saignante. Voilà comment les Asiatiques aiment leurs enfants, et cela depuis l'Adriatique jusqu'à la mer de Chine.

- Il se fait à Alexandrie un très grand commerce,

on le sait de reste ; des circonstances analogues à celles qui avaient donné à cette cité une importance immense au temps des Ptolémées, et qui l'élevèrent plus encore sous les dominations romaine et byzantine, paraissent se réunir de nouveau pour lui faire prendre un essor qui peut-être ne le cédera guère un jour à l'ancien. Ce qui pourrait appuyer cette supposition, c'est qu'en somme les avantages principaux du négoce paraissent y appartenir beaucoup moins aux Européens qu'aux natifs.

Sans parler des productions de la Chine, de l'Inde, de Java, de l'Afrique et de l'Arabie qui recommencent, ou paraissent devoir recommencer à s'écouler vers l'Europe par la voie de l'Égypte et qui s'entreposent à Alexandrie, la richesse inouïe de la vallée du Nil accumule surtout dans ce pays une exportation de denrées agricoles. Quand le pays est mal cultivé, il rend beaucoup ; quand il l'est bien, il rend énormément. Les gouvernements locaux, forcés de prendre une grande part à la mise en valeur du sol, parce qu'eux seuls peuvent entreprendre et conserver les travaux de canalisation indispensables pour mettre à profit les crues du fleuve, sont naturellement amenés à faire beaucoup de commerce par eux-mêmes, et ils s'y prêtent sans peine à la vue des bénéfices qui leur en reviennent. Sous ce rapport, la dynastie de Méhémet-Ali imite les Pharaons.

Elle traite de la vente et de l'importation avec les commerçants venus de tous les pays de l'Eu-

rope. En mettant à part quelques maisons respectables, presque tous ces spéculateurs nous arrivent en Égypte chassés de chez eux par les huissiers de la justice civile, quelques-uns par le chapeau galonné des gendarmes. D'autres sont d'anciens domestiques qui ont abandonné leurs maîtres pour chercher une plus grande fortune ; quelques-uns, enfin, sont des aventuriers qui ont exercé déjà en cinq ou six lieux différents des professions plus ou moins définies et dont les dieux domestiques sont le hasard et l'audace.

Lorsque, par une combinaison heureuse de prévisions et d'événements, un de ces spéculateurs a réussi à sortir de sa misère et compte sous ses doigts une somme plus ou moins grosse de talaris, sa première pensée est de fonder son crédit sur un déploiement de luxe aussi étendu qu'il puisse atteindre. Pour donner la plus haute idée possible de son talent commercial, de son bonheur, du succès de ses opérations, il cherche des yeux quel est celui de ses confrères qui étale le plus de magnificence, et, dès lors, sa pensée principale est de l'éclipser. Ses dépenses ne tardent pas à marcher d'un pas plus rapide que ses recettes, car il ne se refuse rien de ce qui paraît : voitures, chevaux, riches ameublements, dîners somptueux, vins d'Europe, bals et fêtes de toute espèce, il veut tout avoir et encore plus tout montrer ; et comme dans sa vie passée il n'a pas connu grand'chose, le désir d'éblouir le public se combine avec l'enivrement personnel de la jouissance.

Aussi longtemps que le dieu Mercure le favorise, tout marche. Mais, inévitablement, un jour ou l'autre, aujourd'hui ou demain, une pierre se rencontre sous ce char lancé à toute volée. Un embarras survient, l'Européen a besoin de deux choses : de l'argent et du secret. Le premier se peut trouver ; le second est cher. C'est ici que le natif apparaît ; et c'est ici, de même, que l'Européen audacieux, plein d'un mépris bruyant pour le silencieux raya, commence à éprouver les effets de la force cachée et redoutable de ces humbles adversaires.

L'Asiatique est doué, à sa façon, d'un vrai génie commercial ; il est avide, impassible en affaires, généralement peu hardi, mais d'une patience qui défie les années ; et, quelque riche qu'il soit, il ne connaît que le gain et ne connaît pas de petits gains : tous sont grands à ses yeux ; enfin il ne sait pas dépenser et ne dépense jamais. En Égypte, en Perse, dans l'Inde, dans le Turkestan, un négociant, pour considérable que soit sa fortune, s'honore par une parcimonie qu'il peut hardiment pousser jusqu'à l'avarice. On l'admirera, il deviendra populaire, il sera considéré comme un saint, lorsque, possédant des millions, il fera construire à ses frais, des hôpitaux, des mosquées, des collèges, réparer des routes, creuser des fontaines ; mais on le verrait avec méfiance et dégoût porter des vêtements de quelque richesse, renoncer à une simplicité de vie presque sordide, se montrer dans les compagnies joyeuses, aspirer aux jouis-

sances de la vie. Un vrai négociant asiatique doit être un homme qui a beaucoup voyagé, il porte le titre de hadji ; ayant été une ou plusieurs fois à la Mecque, il est lié avec quelques saints personnages, et les amis qu'il se donne sont surtout des moullahs ; il parle volontiers de théologie, on le voit passer dans les rues à pied, l'air doux et soumis, ou bien monté sur un âne, quelquefois sur une mule ; lorsqu'il a des chevaux, il se contente de les harnacher de la manière la plus simple possible.

De telles gens, la pensée toujours tendue vers le gain, trouvent les Européens très commodes pour traiter avec le gouvernement d'Égypte. Ils auraient peine quelquefois, s'il leur fallait prendre part à découvert dans les transactions, à se faire payer régulièrement des autorités turques ; tandis que appuyés sur les consuls, les gens venus de Marseille, de Liverpool, de Trieste ou d'ailleurs, réussissent toujours à se faire donner plus que moins. Mais eux, les spéculateurs du pays, en considérant le tapage des étrangers, se doutent bien qu'à un moment donné, l'emprunt sera désiré par ceux-ci. Ils les entourent de bonne heure, ils les circonviennent de mille manières. Ils ont toujours de petites sommes à placer, des intérêts à prendre dans les affaires. Souvent ils se prêtent avec bonhomie à des cérémonies qui font sourire de mépris ceux-là qui les considèrent comme des dupes. Ils s'insinuent chaque jour davantage au cœur des affaires de leur soi-disant ami, protecteur ou patron,

et, tandis que celui-là ne sait rien d'eux, ils savent tout de lui. Quand le moment des embarras commence, ils deviennent plus souples encore et chaque jour plus utiles. Par des avances calculées, ils s'introduisent jusqu'au plus vif de l'avoir qu'ils veulent dévorer. Puis des renouvellements onéreux, puis des intérêts usuraires accumulés assurent leur domination. La catastrophe arrive, la faillite éclate, l'Européen tombe, et de ses débris sortent tous les rats asiatiques qui l'ont rongé, chacun emportant sa part de butin et sachant si bien la cacher qu'on ne sait plus ce qu'elle est devenue. Et c'est ainsi que le commerce d'Europe, assez immoralement représenté en Égypte, comme, en général, dans toute l'Asie, tourne à enivrer pendant quelques mois, pendant quelques années, peu d'honnêtes gens, beaucoup de fripons, et, en définitive, à faire tomber le numéraire d'Europe dans les cachettes inconnues où vont l'enfourir les natifs.

De temps en temps, il est vrai, quelques indiscretions, ou des apparences trop évidentes, révèlent à l'autorité la richesse extrême de tel ou tel sujet. Alors, de gré ou de force, ce qu'il a de trop, quelquefois tout ce qu'il a, revient dans les coffres des puissants de la terre. Mais c'est un accident qui ne frappe que de très grosses têtes et à de longs intervalles. Chaque jour il devient plus rare, ne serait-ce que par le soin que savent prendre désormais les indigènes de se métamorphoser, lorsqu'ils en ont besoin, en sujets ou en protégés

de tel ou tel consulat, qui ne permet plus dès lors qu'on leur fasse avançie. Mais, dans tous les cas, si les fortunes trop visibles courent quelques risques de saisie, combien en est-il qui ne leur cèdent guère, sans parler du nombre illimité de celles qui sont considérables sans atteindre à l'énorme, ou simplement suffisantes, dont le chef politique le plus rapace et le plus vigilant ne saurait jamais avoir ni vent ni nouvelle ? Qui sait ce qui se passe et ce qui existe dans l'intérieur de ces maisons dont la religion fait autant de sanctuaires inviolables, même au caprice de la tyrannie ? Quel pacha, quel sultan, a osé regarder sous le divan du dernier de ses sujets ? Personne ne connaîtra jamais au juste ce que les Asiatiques possèdent des richesses du monde, mais l'Europe pourra s'en donner une idée, idée effrayante, le jour où elle calculera approximativement, d'abord la somme que, depuis un siècle, les victoires en Asie lui ont rapportée et ensuite la somme qui, annuellement, quitte nos ports et s'en va là-bas pour n'en plus revenir.

Nous étions à Alexandrie depuis une quinzaine de jours, quand le ministre arriva avec la légation. Peu après nous partîmes pour le Caire. Le chemin de fer conduisait alors jusqu'au Nil seulement. Il a été prolongé ensuite, mais je ne regrette pas l'état imparfait où il se trouvait encore à l'époque de notre passage. Sauf les eaux vastes et sombres du lac Menzaléh, sauf la gare de Dammanhour, où nous ne vîmes que ce qu'on voit dans

une gare, sans pouvoir nous assurer s'il y avait des lis ou non dans ce village peu attrayant, nous ne pûmes rien découvrir que des berges pendant tout le trajet, et lorsqu'il nous fallut descendre, je bénis le ciel de cesser de traverser l'Égypte d'une manière aussi mystérieuse. C'était le soir et nous étions sur le bord du Nil, où nous attendait un des bateaux à vapeur du pacha.

Quelques djermes montaient et descendaient le fleuve. La rive est plate et s'enfonce dans des plis de terrain qui terminent bientôt l'horizon aux yeux, mais pour le rendre infini comme la mer à l'imagination. L'air était doux et humide. Des bouquets de palmiers et des tamarisques se détachaient sur la lumière du couchant. Beaucoup de tristesse, beaucoup de grandeur, et cette idée qui trouble : c'est là le Nil, c'est là l'Égypte, c'est là l'histoire immense qui frappe et qu'on ne sait pas.

Au fond et réellement, il n'y a pas grand'chose là, que ce que l'esprit peut y mettre ; mais cette faculté n'a pas de bornes, et c'est, je crois, ce qui fait des terres d'Asie une région qu'on ne saurait comparer à nulle autre. Je veux que les forêts d'Amérique soient admirables et les plages de l'Océanie merveilleuses, mais rien d'humain n'y palpite, et la muse de l'histoire en est aussi bien absente que de ces îles et de ces continents enfouis sous nos pieds, et où la géologie ne découvre que des lézards inconnus et des bêtes dont on bénit le ciel de n'avoir plus à craindre la rencontre.

CHAPITRE II

LE CAIRE. — SUEZ

Il faut monter à la citadelle. Au-dessous du petit palais de Méhémet-Ali, s'étendent ces grands murs d'une hauteur énorme entre lesquels passait jadis le chemin fatal, le chemin que prirent les beys mamelouks, lorsque le vieux Arnaute leur dit adieu, les envoyant à la boucherie. Près de ces grands murs, à leur sommet, à l'est du palais, est un pavillon qui domine à une grande élévation. C'est là qu'il faut se mettre et regarder devant soi, vers le nord.

On aperçoit d'abord à ses pieds une vaste place, et de l'autre côté, en face, la mosquée de Hassan, puis à droite et à gauche l'étendue de la ville, coupée de milliers de rues, semée de places, encombrée de mosquées et de grands bâtiments, et en cent endroits fleurie par des bouquets d'arbres et des jardins. Ce n'est pas gai, ce n'est pas bizarre, ce n'est pas majestueux comme on l'entend d'or-

dinaire, c'est-à-dire que toute symétrie est absente ; mais c'est grand, vaste, plein d'air, de vie, de chaleur, de liberté, et partant de beauté. On voit, sans doute, d'autres villes répondant mieux à telles ou telles conditions du bien. Rien n'est ici au cordeau ; mais, à défaut de régularité, l'aspect général est sérieux et noble quoique varié, et la puissance y respire. L'antiquité n'a pas créé cela, mais des époques déjà vieilles, et où croyance et pensée, courage et richesse, énergie non plus, ne manquaient pas.

A droite s'étendent, dans leur magnificence, les avenues de grands arbres épais et larges qui mènent à Schoubra, à travers de vastes cultures, marquetées de maisons blanches aux toits plats. A gauche le désert, le mont Mokattam, ses traînées de roches rouges posées les unes sur les autres, qui semblent dormir, et les sables qui commencent, mêlés aux roches, et qui, tout d'abord, s'étalent sur une telle étendue et saisissent le sol avec une telle avidité, qu'on devine bien qu'il n'y aura plus de limites de leur côté jusque bien loin, dans le fond de l'Afrique. La solitude serait déjà profonde et simple, s'il ne paraissait rien de plus. Mais une pensée grandiose s'emparant de ce domaine lui a encore imposé la présence perpétuelle de la mort, en y posant la ville mortuaire des tombeaux des califes. On les voit là-bas réunis plutôt que groupés, élançant leurs vastes coupoles au milieu de cette nature rigide et luttant de sévérité avec elle. Enfin, au travers du désert, hors de la ville,

traçant comme un arc entouré de verdure, passe le fleuve portant ses îles charmantes, couvertes d'ombrages voluptueux entre lesquels circulent les barques de toute grandeur et de toute forme, puis des villages, puis les pyramides, et dans le fond lointain d'autres pyramides encore, et encore le désert, le cadre éternel.

Au Caire, le souvenir des mamelouks domine tout. Ils ont fait tant de choses ! tant fondé de monuments, et si solides et si beaux ! Ce monde d'arabesques qui recouvre avec splendeur les édifices de toute l'Asie, eux seuls, eux et les hommes de l'Inde, ont su le tailler dans le marbre et dans la pierre. Les Grenadins, les Tolédans, les Persans, l'Assyrie elle-même, s'étaient trop souvent contentés du plâtre. Esclaves hier, les mamelouks, une fois leur sabre au côté et le droit de commander dans la main, semblent ne plus avoir eu une seule pensée qui fût petite ; tout ce qu'ils ont fondé est hors de pair avec les œuvres musulmanes du reste du monde, sauf l'Inde encore. Leurs rivalités sanglantes ont trouvé moyen, dans leurs plus grands excès, de servir la fécondité qui s'exhalait d'eux. C'est ainsi que cette mosquée d'Hassan, si gigantesque, fut bâtie au milieu d'un interrègne, par un prétendant qui voulait lutter contre son rival, maître de la citadelle, et qui ne trouva pas trop difficile de faire un chef-d'œuvre pour se construire, sous l'apparence d'un temple, une forteresse aussi redoutable que le bâtiment qui est en face. Et il réussit de toutes manières, car le rival

capitula. Et je ne sais si ce fut ce vaincu ou tout autre qui, réduit à lui seul et poursuivi par les cavaliers ennemis, se lança au travers des rues dans une fuite impossible. Les habitants des quartiers avaient fermé leurs portes, car chaque rue possédait alors sa clôture. Il arrivait, il frappait du pommeau de son sabre, et les citadins tremblants s'empressaient d'ouvrir ; il entra, faisait resserrer l'huis et continuait sa course. Enfin, après avoir fait le tour de la ville, forcé, haletant, couvert de blessures, ses armes brisées, sur le point d'être pris, à bout d'héroïsme, il eut une dernière inspiration qui dépassait toutes les autres. Il poussa son cheval jusqu'au palais de son vainqueur, passa sur le ventre des gardes et des esclaves en franchissant l'entrée du harem, et se remit aux mains des femmes. Le victorieux comprit son devoir, l'embrassa, et tout fut dit. Voilà, à ce qu'il paraît, ce qu'étaient ces mamelouks circassiens qui ont fait le Caire ce qu'il est.

Je ne crois pas qu'on puisse trouver dans le monde un lieu où la vie soit plus douce qu'au Caire. Sur les places, et principalement sur l'Esbekyeh, un peu trop européenisé à mon goût (mais heureusement le mal ne s'étend pas encore beaucoup plus loin), stationnent des troupeaux d'ânes escortés de leurs conducteurs. Ce sont les fiacres du pays. Ces ânes contribuent très fort au bonheur qu'on peut se faire. Ils sont petits, blancs pour la plupart, et pourvus d'une physionomie malicieuse et entendue, que leur donnent assuré-

ment leurs habitudes de vagabondage. Ce ne sont pas là ces animaux dégénérés de nos climats, dont les plus grands admirateurs, dans leur tardive équité, ne peuvent vanter que la patience, la modération, la sagacité, la sobriété et autres vertus bourgeoises. L'âne du Caire mérite de différents éloges. Je ne sais s'il est sobre, mais il est tapageur, intrépide, toujours en course et plus volontiers au galop qu'au trot. Quant au pas, il le dédaigne. A chaque instant, on en rencontre quelqu'un dans les rues, hardiment débarrassé du lourdaud qui le montait, poursuivant sa course, enchanté de son exploit, l'œil sarcastique, l'oreille chiffonnée, et suivi plutôt que poursuivi par son ânier, riant de tout son cœur. Car il y a une sympathie complète de malice entre le maître et l'animal.

Je ne suis pas certain que les âniers du Caire soient restés tels que je les ai connus, car la composition de leur corps venait précisément, lorsque nous sommes arrivés, de subir une importante modification. L'École polytechnique égyptienne ayant été licenciée, un assez grand nombre de mathématiciens avaient embrassé cette profession, et il n'est pas impossible que cette adjonction influe sur l'esprit de la compagnie. Mais alors elle était telle probablement que les siècles passés l'avaient connue. La légation distingua parmi ses membres deux ou trois petits hommes de la plus belle espérance, et nommément un certain Abdounaby, garçon de douze à quatorze ans, fin et joli dans ses membres comme une petite fille, l'air

effronté d'un trompette de hussards, parlant avec volubilité un langage composé d'un peu d'italien, d'un peu de français, d'un peu d'anglais et même d'un peu d'allemand, le tout sur un fond arabe. Il était d'une agilité sans bornes, courant du matin au soir derrière son âne, toujours au galop, connaissant toutes les rues, toutes les boutiques, tous les marchands, et tous les moyens d'entrer dans tous les endroits quelconques, pour saints, sacrés, fermés et défendus qu'ils pussent être. Je ne sais s'il n'eût pas eu le talent, au cas où on le lui aurait demandé, de nous conduire à la Mecque et de nous en ramener. D'une activité effrayante pour sa force, on voyait à ses yeux pétillants d'intelligence lorsqu'on lui expliquait quelque chose en français, qu'il avait dix fois plus d'esprit que vous, quel que vous fussiez, et il s'en servait pour exercer une sorte de domination consentie sur ses collègues, dont les uns avaient huit ans et quelques autres plus de quarante. Ses suprêmes délices nous parurent être de tourner sur des espèces de chevaux de bois du pays, ce qui le mettait hors des gonds d'enthousiasme. Il joignait aussi à cette passion inoffensive le goût de l'opium. Il était un peu voleur, et tout ce qu'il gagnait légitimement ou illégitimement, il le donnait à son père vieux et infirme. Autant il était câlin et amusant quand celui lui plaisait, autant il devenait insolent dans ses moments d'humeur. Mais avec quelques bonnes paroles on le faisait éclater de rire après une bouderie de deux ou trois jours. Alors, il se fût

mis en quatre pour vous servir. Tout ce qu'il faisait ou disait était spontané, sauf la ruse. Comme il avait plu à chacun, le ministre lui offrit de le prendre avec lui et de l'emmener ; mais après avoir roulé dans sa petite tête, pendant quelque temps, les rêves d'ambition qui le séduisaient, il ne put se résigner à quitter sa famille, et, refusant, resta ânier.

Dès le matin donc, on monte sur un âne ; tout le monde, dis-je, et les gens les plus graves, et les cavaliers les plus éprouvés se servent souvent de ces quadrupèdes. On va au bazar, au Khan Khalyl. Sous ces voûtes fraîches, élevées, aérées, dont les arceaux de pierre sont formés d'assises alternatives de deux couleurs, comme tant d'églises d'Italie, on respire mieux que dans les rues. Bien qu'il y passe beaucoup de gens et que les chalands s'y pressent, il y a moins de foule. On choisit une boutique et on s'y installe. Le marchand, blanc ou noir, turc, arabe ou africain, vous accueille avec la courtoisie qui rend ces peuples si aimables et si nobles et recouvre chez eux d'un attrait rare tant de défauts qu'ils ne sont pas d'ailleurs les seuls à posséder. On s'asseoit sur le bord de la boutique : une pipe vous est offerte, et le cafetier du bazar apporte en courant une tasse de cette boisson chaude, mousseuse, d'un arôme exquis, qu'on nomme du café dans ces pays heureux, et qui ne ressemble guère à la distillation violente que nous savons extraire du même fruit. Tandis qu'on passe en revue les belles étoffes

rayées, ou bariolées, ou fleuries de toutes couleurs, tissées de soie, de coton et de laine, enrichies d'or et d'argent, les bonnets, les chemises, les manteaux brodés ; que dans les doigts s'enroulent et se déroulent les colliers de coraux, de cornalines, d'agates, de perles, de pierres précieuses de toute espèce ; que l'on vous présente des vases de toute fabrique et des armes de toute sorte, le regard s'enchanté aux personnages bigarrés qui circulent devant vous. Mais c'est surtout la conversation de quelques-uns de ces marchands qui permet aux heures de couler sans qu'on s'aperçoive du temps qu'elles mesurent.

Je viens de parler de la politesse des gens de négoce ; elle est grande, et, si elle est pleine de modestie, elle l'est aussi de grâces. Elle n'a rien de commun soit avec la faconde prétentieuse, soit avec la hauteur glacée des personnes de la même classe dans d'autres pays. Elle sent son homme de bonne compagnie ; c'est du laisser aller sans familiarité et de la gaieté sans bouffonnerie. Ils racontent volontiers leurs voyages, ils s'expriment librement sur le monde dans lequel ils vivent. Avec beaucoup de respect pour leur religion, je les ai vus parler sans nulle déférence de leur gouvernement qui, en effet, prête le flanc aux critiques qu'ils lui adressaient. Ils s'exprimaient, en général, avec bon sens et mesure, et entremêlaient volontiers l'exposé de leurs idées d'anecdotes propres à les confirmer. En somme, il m'a semblé que la société de certains marchands arabes du Caire

était très digne d'être recherchée. Je crois qu'ils n'estiment pas beaucoup les Européens et qu'ils ne les aiment guère ; mais ils ont eu le bon goût de ne nous en rien témoigner, et nous ne les avons pas assez vus pour être entrés bien avant dans leur confiance.

Les visites au bazar, et le laisser aller charmant de ces promenades, variées de conversations amusantes et d'exhibitions qui ne le sont pas moins, avec le tchibouk et le café, peuvent employer agréablement quelques heures chaque jour. Mais veut-on remplir aussi d'autres heures d'une manière plus sérieuse, il y a moyen. Les mosquées ne sauraient être trop vues ni trop examinées, ni de trop près, si l'on aime ce que l'art musulman a créé de plus complet, de plus parfait, de plus beau. Il y a les pyramides et les restes qui les entourent, il y a les mille excursions qui peuvent se faire aux environs, ne serait-ce que d'aller voir ces églises grecques où le prêtre et sa famille sont si bien installés dans le sanctuaire, que les enfants y jouent et que la ménagère y ferait la lessive, si la lessive était connue de cette sordide population.

Entre les mosquées, une de celles qui m'a plu davantage c'est celle d'El Azhar. Non pas qu'elle soit des plus belles au point de vue de l'architecture, mais les professeurs et les innombrables étudiants qui se pressent autour de ses colonnes et dans sa cour rappellent d'une manière toute vive la façon libre et vraiment intellectuelle dont on étudiait autrefois. Je dis intellectuelle avec

intention : ce n'est pas que je pense qu'on apprît alors, par ces méthodes, plus ou même autant qu'aujourd'hui ; il s'en faut. Mais ce que l'on avait ainsi gagné faisait une impression beaucoup plus profonde sur l'esprit, s'emparait de toute la vie de l'homme et lui formait un caractère que tout ce qu'on avale maintenant de connaissances plus ou moins mortes et flétries ne saurait reproduire. Il faut ajouter aussi qu'à la mosquée d'El Azhar, il n'y a guère, désormais, que l'apparence du passé, à ce que l'on assure. La plupart des écoliers qui viennent là, hommes faits plutôt qu'adolescents, se contentent d'études fort terre à terre ; les maîtres vraiment érudits sont rares : c'est que l'Égypte n'est plus la terre classique de la science musulmane. Il faut avouer aussi qu'elle ne l'a jamais beaucoup été. Pourtant, je me rappellerai toujours avec intérêt la physionomie d'un certain petit professeur à nez pointu et turban vert, qui, accroupi au pied d'une colonne, à l'ombre, dans le coin occidental de la cour, exposait à une vingtaine d'étudiants hébétés d'attention, le cou tendu, les yeux fixes et la bouche ouverte, sa doctrine sur un passage du Koran. Il gesticulait si bien de sa main droite et avait les yeux si brillants de conviction scientifique, que j'aurais aimé à lui faire le plaisir de croire ce qu'il disait.

Si j'étais resté au Caire plus longtemps, j'aurais voulu connaître quelques-uns des faiseurs d'or qui se trouvent dans la ville, et plus encore quelques-uns des magiciens qui y abondent. Car le

Caire est tout à l'entrée de l'Afrique, et les nécromants maugrabins n'y manquent pas. J'ai ouï-dire qu'il y en avait de très habiles. Plus tard, en Perse, on m'a confirmé cette assertion, ce qui a augmenté mes regrets de n'avoir pu en juger par moi-même. Assurément, si les enchanteurs qui achèvent leurs études dans quelques maisons inconnues du Caire ont quelque chose de la physionomie des psyllés que l'on voit de temps en temps, ils sont dignes de leur réputation.

De ces psyllés, nous en rencontrâmes, une fois, un qui nous apparut au détour d'une ruelle dont la largeur ne dépassait pas trois pieds. Comme les maisons étaient très hautes, une ombre épaisse remplissait l'espace. Le psyllé était appuyé contre le mur d'un air morose et menaçant. C'était un homme de race copte. Il tenait sa science de loin, et, mystérieux comme elle, il portait dans les yeux quelque chose d'aussi malfaisant que le venin qu'il avait appris de ses pères à dérober aux reptiles. Un long serpent, de hideuse physionomie, était replié sur le sol, à ses pieds, et rampait devant lui, semblant sentir l'air ou chercher des forces pour s'élancer. Par moments, il se dressait et se tenait droit sur sa queue. Deux femmes fellahs, épouvantées, s'étaient reculées et collées contre le mur et poussaient des cris perçants. Le psyllé, sans changer d'attitude, les regardait en dessous avec un sourire équivoque. Il semblait jouir de sa puissance. Mais on lui commanda de reprendre son dangereux compagnon ; il étendit la main,

et, avec des précautions nécessaires ou affectées, il le cacha dans sa robe. Cet homme était comme un débris de l'antique Égypte, c'est-à-dire du mauvais côté de la nation disparue. J'ai dit qu'il était Copte ; il avait les traits généraux de sa race, et tous les autres individus de même origine que j'ai vus, s'ils ne montraient pas cet aspect sombre, ironique et quasi diabolique, avaient, il faut l'avouer, quelque chose d'assez immonde. Je ne saurais comparer leur physionomie à rien de mieux qu'à des figures de recors, et de suppôts infimes de justice. Ils sont vêtus de noir, sales, crasseux, humbles, et avec un arrière-goût d'insolence qu'une vague appréhension de châtement manuel empêche seule de se répandre au dehors. Je suis assurément bien aise, dans leur intérêt, que les Coptes soient restés chrétiens et aient résisté à la tentation d'embrasser la foi des vainqueurs ; mais je ne puis m'empêcher de croire, en même temps, à les juger d'après le genre de vie qu'ils mènent depuis la conquête arabe, à voir la profonde couche d'ignorance dans laquelle ils se sont ensevelis et où ils se délectent, et la jolie moisson de vices qui fleurit sur toutes leurs familles, enfin à la bassesse uniforme de tous leurs instincts, grands et petits, je me surprends, dis-je, à être convaincu qu'ils sont les descendants légitimes de la plus vile populace de l'Égypte byzantine, et que, s'ils ont persisté dans la foi, c'est qu'ils étaient trop loin des régions sociales où l'apostasie pouvait leur être utile, ou bien que les vainqueurs n'ont pas voulu d'eux.

Les Coptes ne sont donc pas une partie de la population égyptienne très agréable à regarder. Mais on n'en peut dire autant des fellahs. Ils ne présentent pas une caractéristique uniformité. Dans la taille, dans les traits du visage, ils sont fort différents. On voit sans peine qu'ils n'ont pas cessé de subir et qu'ils subissent encore journellement des mélanges d'une grande influence et d'une grande diversité. L'Afrique leur envoie, par des caravanes incessantes, des flots de population noire, demi-noire et nègre. Les tribus nomades d'Arabes leur donnent aussi un fort contingent. Il y a encore quelques éléments de sang grec ou même européen qui se glissent dans cette masse hétérogène, et, bref, j'y ai vu des physionomies toutes calabraises, ou très semblables au type sarde et corse, à côté de visages qui paraissaient avoir posé pour les figures peintes dans les hypogées de la XVIII^e dynastie. On ne saurait appeler, dans toute la rigueur du mot, les fellahs une race antique. C'est, à la vérité, une race très antique par le fond, mais elle ressemble aux alluvions que déposent les ondes d'un vaste fleuve. Elle contient des parcelles qui remontent aussi haut que possible dans les siècles, et elle en a qui datent d'hier. Elle est en travail constant de formation, et cela parce que ce n'est pas une population agricole dans le sens où nous l'entendons, l'Égypte ne comportant pas la stabilité et la torpeur qui constituent à peu près dans tout le reste du monde la vie des campagnes.

Le Nil, comme on sait, fait non seulement la fertilité du pays, mais il en fait même le sol. Que l'on suspende un instant, par la pensée, la régularité annuelle des inondations, en peu d'années, le désert stérile, les entassements de sable viendront descendre jusque dans les eaux sacrées, et il n'y aura plus de terre végétale. De bonne heure, j'entends bien longtemps avant que l'histoire ait commencé, les habitants du pays ont compris la leçon que leur donnait la mère nature, et par des canaux de dérivation grands et petits, plus ou moins étendus, suivant que les temps étaient plus ou moins prospères, ils se sont efforcés d'agrandir la zone susceptible d'être recouverte et fertilisée par le limon. Mais, comme c'est le gouvernement qui seul peut ordonner l'ensemble de ces travaux et les conduire, que le gouvernement se trouve ainsi dans la situation obligatoire d'être le grand agriculteur, le grand et, pour bien dire, le seul paysan de l'Égypte, toute la population employée à ces travaux fait aussi bien le métier de terrassier et de manœuvre que celui de laboureur ; elle passe alternativement d'un point à un autre, elle est flottante, dans une certaine mesure, sur toute une étendue de pays ; elle n'est pas essentiellement sédentaire, elle ne possède pas et ne peut pas posséder un sol qui se fond tous les ans sous ses pieds et qu'il faut incessamment refaire, par conséquent : c'est un peuple d'ouvriers, et nullement de villageois. Voilà pourquoi cette masse se recrute journellement dans

les rangs des malheureux qui ne savent plus que devenir au milieu des villes. D'autre part, il en revient aussi aux populations urbaines un très grand nombre qui en forme la couche inférieure, et prend là des idées, des mœurs, des habitudes, des vices et peut-être aussi des vertus qui n'ont rien de la vie champêtre, et dont le vrai caractère est une sorte de servitude mêlée de vagabondage.

Ces gens ne sont pas méchants. Ils n'ont pas beaucoup de besoins et, doués d'une suffisante légèreté d'esprit, ils acceptent le temps comme il vient et les choses comme elles sont. Ils pleurent comme des enfants devant des malheurs qui paraissent n'avoir pas, pour la profondeur médiocre de leur sentiment, une autre importance que celle d'une contrariété, et rient de toutes leurs dents blanches pour de bien petits amusements. Il m'a semblé qu'un de leurs suprêmes plaisirs était de se marier. Grâce aux tolérances de la religion, le lien n'est pas pesant, et dans tous les cas se rompt sans peine. Aussitôt qu'un fellah a quelque argent, et il ne lui en faut pas beaucoup, il avise une fiancée. Alors tambours d'entrer en danse, et cymbales de sonner. La jeune femme, couverte d'un voile de gaze rose parsemé de clinquants, se promène par les rues sous l'escorte de ses bonnes amies ; si les circonstances le permettent, on l'asseoit sur la bosse d'un chameau, et, pour dernier trait de magnificence, des jongleurs plus qu'à demi nus figurent, à la grande joie des imaginations

complaisantes, certains combats héroïques avec des sabres rouillés et des boucliers de bois. Les invités sont dans l'exaltation, et les gens qui les voient passer dans la rue prennent part à leur allégresse, avec une secrète envie de se marier ou remarier le plus tôt possible. En réalité, l'amour prodigieux du plaisir, aidé d'une somme énorme d'imprévoyance, soutenu par un fond définitif d'indifférence, est le grand secret de leur existence. Puis le ciel par sa douceur et le sol par sa fertilité rendent la vie matérielle si commode, qu'ils se laissent aller aisément au charme de ne pas penser à grand'chose en dehors de l'heure présente. Enfin, les fellahs n'ont pas l'esprit tourné à l'infortune, et c'est une bonne population, sans fiel et sans rancune. Leurs voisins et leurs fléaux, les Arabes nomades, ne sont pas tout à fait pareils.

Ce sont de beaux hommes, d'une stature élevée, d'une construction forte et osseuse. Leur carrure est assez puissante, et ils n'ont rien de mou ni de débile dans leur apparence. Leur physionomie est énergique et décidée, assez dure. Leurs yeux, peu faits pour exprimer des sentiments doux, sont beaux dans l'irritation, vils dans la complaisance. En somme, l'Arabe nomade d'Égypte a l'air d'un soldat, d'un soudard, d'un pillard. Il peut être bon pour le métier de conquérant, mais seulement dans la partie brutale. Son type est celui de tous les Arabes de Syrie depuis le nord de la péninsule jusqu'à Bagdad et au-dessous jusqu'à Mossoul ; c'est bien celui de l'Arabe envahisseur, du guerrier

de l'Islam, qui n'a jamais beaucoup compris du Koran que la guerre et la domination ; enfin c'est l'Arabe dont les califes abbassides pensaient qu'il n'était pas propre aux travaux intellectuels, aux recherches de l'érudition ni aux habiletés du gouvernement. C'est pourquoi ils s'entouraient de théologiens syriens et persans et faisaient venir de Balkh la famille des Barmékides, pour lui confier le suprême vizirat.

Méhémet-Ali a eu beaucoup de peine à empêcher les Arabes d'Égypte de piller. Cette difficulté se représentera constamment. C'est une race antique, tenace dans ses instincts, et qui n'y renoncera pas. Elle vit pour elle-même. Elle n'est pas sympathique aux autres. Elle a de sa noblesse et de son excellence une haute idée, et se préfère à tout. Ses sentiments religieux, je viens de le dire, sont faibles, et toujours ils ont été faibles. S'il lui faut expliquer le motif de son mépris pour les Européens, comme l'analyse de ses sentiments ne lui est ni familière sans doute ni facile, elle répondra que c'est l'infidèle qu'elle méprise en eux : mais les fellahs sont fidèles, et elle les méprise ; mais les Turcs sont fidèles, et elle les méprise encore. Méhémet-Ali et son fils Ibrahim-Pacha, dans toute leur puissance, reçurent souvent des coups de cet orgueil. Des chefs, dont l'autorité n'était rien, refusèrent obstinément de leur donner des filles en mariage, avouant avec dégoût qu'ils ne pouvaient se déshonorer en s'alliant à de si petits compagnons. Des massacres punirent de telles

offenses, mais ne firent pas changer d'avis les Arabes survivants. Ainsi ce n'est pas la religion qui règle leurs inimitiés. Il y a plus. Ils savent de la leur très peu de chose, ne fréquentent guère les mosquées, ne sont pas réguliers dans l'accomplissement des prières légales, et quant au jeûne du ramazan, ont mille raisons pour s'en dispenser. Ce qu'on peut dire d'eux, pour expliquer l'isolement dans lequel ils se tiennent obstinément vis-à-vis du reste du monde, c'est qu'ils sont Arabes et que le reste du monde ne l'est pas. Ils se croient droit à tout et sur tout. Il est heureux qu'ils n'aient pas la force ; avec cela, ils ne manquent pas de noblesse. D'abord ils en ont beaucoup dans l'attitude et aussi dans le cœur, là où la misère et le contact avec des oppresseurs plus vigoureux ne les ont pas dégradés. Ils se montrent souvent pourvus de qualités honnêtes et de générosité soldatesque. Enfin, dans ce qu'ils comprennent des choses de l'esprit, dans les élans d'une poésie lyrique assez étroite, mais brûlante, ils portent beaucoup de passion et de sentiment. Tels qu'ils sont, les Arabes d'Égypte sont plus dignes d'intéresser que les Turcs.

Les Turcs ont remplacé sur ce sol les mamelouks, qui succédaient aux Syriens, qui venaient après les Byzantins, Romains dégénérés, et cela parce que les Arabes, ainsi que je viens de le dire, ne sont pas propres au gouvernement. Les Turcs d'Égypte sont, d'origine, des aventuriers militaires venus des provinces bosniaques et alba-

naïses et de l'Anatolie. Constamment, cette population se renouvelle par une immigration incessante, et si ce mouvement s'arrêtait, en peu d'années, il n'y aurait plus de Turcs en Égypte, car la race ne s'y perpétue pas. Il est remarquable qu'il en était de même pour les Mamelouks géorgiens et circassiens. Quant à Méhémet-Ali, il avait, je crois, quatre-vingts enfants et petits-enfants. Il en survit quatre ou cinq qui semblent ne pouvoir compter faire souche. Ce fait est général pour tous les Turcs et, je pense, pour tous les étrangers, surtout pour ceux qui viennent du Nord. Ce qui reste de ce sang doit être mélangé avec des natifs ou des nègres ; alors il produit des métis, mais ceux-ci n'ont plus la même façon d'être de leurs pères.

J'ai dit que les Arabes n'aimaient pas les Turcs. Les fellahs n'aiment ni ne haïssent, de sorte qu'on ne peut trop tenir compte de leurs sentiments. En tout cas, les Turcs ne se sont jamais rendus aimables en Égypte. A l'orgueil aristocratique des compatriotes du Prophète, ils répondent par la morgue du parvenu et du conquérant, et, dans leurs relations avec les gouvernés, ils n'ont pas toujours brillé par une grande mansuétude, ni par beaucoup de bonne foi. Ils ont mis trop d'actes de violence entre eux et les Arabes, et trop de perfidie sans grand besoin. Cependant, par ailleurs, tant bien que mal, ils ont gouverné l'Égypte, ce que leurs adversaires n'auraient pas su faire. Grâce à l'homme extraordinaire qui a établi la

dynastie vice-royale, ils ont détruit le régime trop dur des derniers mamelouks qui, à la fin, n'avaient plus de pouvoir que pour le mal, et ils ont achevé le pays vers une situation qui, sans être comparable à celle de l'Égypte au xvi^e ou xvii^e siècle, vaut infiniment mieux que celle du xviii^e et des premières années du xix^e. A les prendre individuellement, les Turcs d'Égypte ont plus de religion que les Arabes, et partant sont plus susceptibles d'éprouver du fanatisme ; c'est-à-dire qu'ils ont au moins de la sincérité par rapport à eux, et qu'ils prennent au sérieux un sentiment respectable même dans son excès.

Aujourd'hui, la population européenne est si considérable au Caire comme à Alexandrie, qu'il faudrait peut-être en parler. Mais j'y répugne. Tout ce que je veux en dire, c'est qu'elle vient là pour faire fortune et que l'osmanli le plus hautain a bien moins de verve insultante pour les indigènes et de durs procédés à leur égard que cet homme de rien, débarqué la veille des pays d'Occident, et qui, à chaque instant, jouant de la cravache sur de pauvres diables parfaitement inoffensifs, ne laisse pas deviner d'abord les sentiments à tout le moins républicains et le plus souvent socialistes qui lui paraissent seuls constituer des idées politiques.

C'est à considérer toutes ces figures si diverses et les relations infiniment nuancées qui s'établissent entre elles que je m'occupai davantage pendant mon séjour au Caire. J'y trouvai un plaisir infini

et, sans doute, si j'avais eu le temps de fréquenter les natifs et de pénétrer un peu plus au-dessous de l'épiderme des choses, mon intérêt aurait toujours été s'accroissant. Mais à peine eûmes-nous le loisir de nous attacher à ce qu'il eût été honteux de négliger. Nous pûmes visiter les tombeaux des califes et admirer ces monuments d'une pensée si riche et si variée. Nous pûmes surtout aller saluer le sphinx et les pyramides de Djyzèh et gravir la plus haute. Les jardins de Schoubra, leur luxe demi-asiatique, demi-européen, d'une richesse extrême, nous donnèrent la mesure du faste des souverains actuels de l'Égypte et de leur opulence. L'intérieur d'un harem, avec sa magnificence, ses nombreuses esclaves, ses danseurs enfants, et surtout les deux belles et touchantes Circassiennes qui y régnaient, se montra, non pas à nous, sans doute, mais à la seule personne à laquelle il fût licite de pénétrer jusqu'à de telles choses, et la somptuosité de ce séjour non moins que la noblesse et la distinction des deux femmes, esclaves hier, princesses aujourd'hui, n'avait rien qui pût désenchanter de l'Orient.

Enfin le temps pressait et, le 11 avril, à cinq heures du soir, nous partîmes pour Suez. La compagnie péninsulaire nous avait pourvus de voitures. Les chevaux nous entraînèrent au galop ; un courrier nubien, modèle de beauté virile, revêtu d'un costume mixte entre le hussard et l'asiatique, bottes molles éperonnées, veste à brandebourgs, et sur la tête coufyèh jaune et rouge tordu autour

d'un tarbousch, courait devant nous pour nous annoncer aux relais. Bientôt nous eûmes dépassé les dernières maisons du Caire, et nous roulâmes sur le sol dur et stérile des solitudes.

La nuit descendit rapidement ; mais une nuit claire, et l'on voyait distinctement fuir de tous côtés les ravins, les roches sombres, les sables, les lignes pierreuses qui cherchaient déjà à se relever en chaînes de montagnes et se dirigeaient vers l'Afrique. Les stations anglaises, maisons carrées, espacées à intervalles égaux au milieu du désert, sans rien qui explique leur présence, sans eau, sans vivres que ce qu'on leur apporte, disparaissaient les unes après les autres. Rien ne vivait dans l'immense étendue, que les astres, habitants de la voûte étoilée ; et comme ils étaient seuls, que la terre était muette, leur scintillement paraissait plus vif et leur vie doublée.

A la station n° 4, on soupa, puis on se remit en route. La nuit avançait, le sommeil régna sur une partie des voyageurs, et, quand les yeux se rouvrirent, nous étions près de Suez. Les carcasses des chameaux abandonnés sur le sable, qui nous avaient guidés jusqu'alors dans cette plaine sans chemin, devinrent plus rares. Au loin apparut un mur bas, médiocrement long, flanqué de deux bâtisses un peu plus hautes, ressemblant à des tours. Nous étions arrivés. C'était là la ville de notre embarquement. L'enceinte en pierres sèches fut bientôt franchie, et nous descendîmes à l'hôtel placé sur une pointe de terre, en face de la mer Rouge.

Suez est bien misérable, bien petit. On cherche, il n'y a pas un arbre ; il n'y a même pas une source d'eau potable. On n'y voit que quelques huttes arabes et les constructions en planches qui attendent les voyageurs de l'Inde et ne croient pas leur devoir, pour quelques heures qu'ils s'arrêtent là, beaucoup de commodité ni même beaucoup d'égards. Cependant Suez m'a laissé un vif souvenir. On sent que l'on est à la porte d'un monde nouveau. A peine le Caire peut-il compter pour une introduction à la vie de l'Asie lointaine. Le Caire est quelque chose d'autre et d'entier en soi. Mais à Suez on comprend que l'étrange n'est pas loin. Trois routes sont ouvertes sous les yeux, toutes trois également attirantes par leurs promesses, également riches d'aventures. D'abord, au milieu, cette mer longue et étroite qui entraîne la pensée vers les flots indiens ; à droite, cette côte rouge déchirée, dentelée, qui promet les merveilles de la haute Égypte, ses ports antiques, puis le monde africain tout entier ; à gauche, l'Arabie, et d'abord les fontaines de Moïse et le premier univers d'Israël errant, et toute cette péninsule d'où sont sorties de si grandes choses et dont on ne sait pas tout. Nous allâmes nous asseoir en face de la mer, en face de tous ces attraits, et nous y restâmes plusieurs heures. Nous commencions le lendemain le voyage. Jusqu'ici, rien n'était fait, tout était à faire, et nous contemplions de loin l'incertitude avec une gaieté sans nuages. Nous passâmes le temps à chercher des coquillages dans les flaques

d'eau, et les six ans de ma fille s'amusaient à cœur joie.

Par bonheur, Suez ne fut pas vide de plaisirs pour nous pendant les vingt-quatre heures de séjour qu'il y fallut faire. Nous avions encore des emplettes à achever, et dans les magasins de la ville on nous fournit ce qui nous manquait et quelque chose de plus. Ils étaient surtout admirablement montés en chapeaux de paille. C'est là que se trouvent en véritables amas ces coiffures extraordinaires, que le climat des Indes a fait inventer au génie anglais suffoqué de chaleur, coiffures fantastiques qui tiennent du gâteau de Savoie par la forme, de la coupole par la hauteur, de la cheminée par le tuyau pratiqué pour y introduire l'air, et du ventilateur par les conduits artistement ménagés qui font circuler cet air précieux dans les méandres de cette prodigieuse machine. Enfin on y ajoute encore un voile de gaze pour en rehausser le charme. Quelle opinion peuvent avoir les peuples lointains de gens qui ne craignent pas de poser de tels monuments sur leur tête ?

Outre le plaisir de bouleverser deux ou trois magasins, nous eûmes encore celui d'assister à une cérémonie religieuse assez intéressante et qui constitue un miracle. C'était le jour de la naissance du Prophète. Le schérif de la ville entra à la mosquée à cheval, en le faisant marcher sur le corps d'une quarantaine de dévots couchés dans la poussière. L'arrangement fut long et difficile.

Tel zélé, qui avait d'abord dit oui, pensait non, quand il était une fois à plat ventre, et cherchait à se relever, ce que ne permettaient plus les ordonnateurs de la fête. De là des discussions qui menaçaient de ne pas finir. Enfin, quand tout fut prêt, un homme qui semblait violemment surexcité se mit en avant du cortège, portant un drapeau. Deux autres le soutenaient par-dessous les bras ; il avait la tête renversée, les yeux blancs, et paraissait proférer des paroles sans suite, tandis qu'on l'entraînait plutôt qu'on ne le suivait. Ensuite le schérif s'avança. C'était un homme grave, à belle barbe blanche ; il passa, et ce me semble, sans encombre ; mais, parmi les croyants qui se relevèrent en secouant la poussière de leurs vêtements, il y en avait plus d'un qui pâlisait d'une manière notable, d'où je suis porté à conclure que la foi avait été primée par le courage.

Autrefois les musulmans aimaient à faire assister les chrétiens à ces sortes de spectacles. Ils trouvaient de pareilles scènes édifiantes et pensaient qu'il pouvait en résulter des conversions. Mais j'observai que les dispositions à cet égard avaient dû changer. Plusieurs des spectateurs nous regardaient d'assez mauvais œil, et quelques-uns même demandèrent à demi haut ce que des infidèles avaient à faire là. Sans doute, les musulmans auront éprouvé que la plupart de ceux qu'ils avaient jadis espéré convaincre par de tels prodiges étaient plus disposés au sarcasme qu'à la piété.

CHAPITRE III

LE « VICTORIA »

Je me souviens d'avoir été à Suez dans un état analogue à celui d'un néophyte qui va devenir initié, et qui, arrivé sur le seuil du temple, touche de la main le rideau étendu devant le sanctuaire. Le premier aspect du désert m'avait frappé beaucoup ; son aspect physique, dis-je, et aussi son aspect moral. Car ces merveilleux pays ont le privilège, et je m'en suis aperçu plus d'une fois, de rappeler plutôt à l'imagination les plus antiques choses que les nouvelles ; de sorte qu'en somme j'avais croisé mes pas avec ceux des hommes, des femmes, des enfants formant les longues lignes des tribus d'Israël à la sortie du pays des Pharaons. Il s'en fallait de peu que je n'eusse rencontré les chameaux chargés de leurs tentes et de leurs bagages, et même aidé à relever les ânes d'Issachar, affaissés sous les dépouilles des Égyptiens. Une nuit presque sans sommeil avait encore ajouté

son excitation à cette bonne volonté de double vue, de façon que le monde me paraissait infiniment intéressant à considérer.

Il y avait à la porte de l'hôtel les tentes d'un riche pèlerin du Mogreb. Elles étaient entourées d'un rempart de coffres et de bâts de chameaux pour en défendre l'entrée aux infidèles et aux rôdeurs. Toute cette famille, cependant nombreuse, se tenait fort tranquille. On voyait circuler silencieusement dans l'enceinte quelques esclaves noirs ou des servantes, et le dîner cuisait modestement dans un coin sous l'inspection et la surveillance d'un marmiton accroupi dans l'attitude d'un singe mélancolique. Le maître de ce camp n'était assurément pas plus dévot à la pensée de la Mecque, vers laquelle il se dirigeait, que moi à celle du monde asiatique où j'allais entrer. C'est, sans doute, sous cette impression qui m'est restée, que Suez m'apparaît encore comme un point du monde assez charmant. Je conviens qu'il n'y a que des masures dans la ville, pas une source d'eau passable, pas une feuille, pas un brin d'herbe, et trop de sables, de roches et de plages aussi dépouillées les unes que les autres. Malgré tout, néanmoins, je ne crois pas possible de voir Suez avec indifférence.

Après y avoir passé un jour, tous les arrangements étant pris, nous nous préparâmes à aller nous embarquer sur le *Victoria*, vapeur de guerre de la Compagnie des Indes qui avait été mis à la disposition de la légation, et le 13 au matin un petit vapeur du vice-roi nous conduisit à bord de

l'anglais mouillé à une demi-heure en mer, c'est-à-dire au plus près où il avait pu arriver, à côté d'un énorme bateau à charbon dans lequel il puisait des forces pour la route qu'il allait faire.

Nous fûmes reçus sur le *Victoria* avec une courtoisie et une cordialité dont nous avons gardé le meilleur souvenir ; jusqu'au jour de notre débarquement à Bouschyr, cette hospitalité ne s'est pas un seul instant démentie. Cependant, je ne peux pas me dissimuler que pour un commandant et un état-major cette invasion d'un personnel nombreux d'étrangers ne saurait être sans grands ennuis. Mais le capitaine Adams et ses officiers avaient sans doute pris la résolution de s'accommoder de tout.

Notre installation n'était pas encore achevée que le *Victoria* avait levé l'ancre et marchait en nous emportant vers le Sud. On partagea les chambres, on s'établit du mieux qu'on put. Les domestiques se casèrent à leur tour, et cependant je m'empressai de revenir sur le pont. Un navire de guerre de l'honorable Compagnie des Indes, c'est déjà l'extrême Asie. Je crois même que c'est mieux encore pour l'observateur. C'est la réduction commode en proportions petites, mais très distinctes, de l'état actuel d'une grande partie du monde asiatique.

Qu'on admette un instant le commandant de tel de ces navires, du *Victoria*, par exemple, puisque j'y suis, pour l'image du gouverneur général des Indes ; au-dessous de lui les choses sont organisées

absolument comme sur la terre ferme de la péninsule : un état-major peu nombreux, une vingtaine de matelots européens, quelques domestiques portugais de Goa, puis plusieurs centaines de lascars, formant la population du gaillard d'avant, et, comme il est de toute évidence qu'il faut une force de police pour maintenir l'ordre dans cette foule bariolée, huit ou dix cipayes de la marine de Bombay, assez fiers devant leurs compatriotes, mais déferents vis-à-vis des marins anglais, probablement pour bonnes raisons.

Il n'y a pas de mal à reprendre tous les traits de ce tableau les uns après les autres. Du commandant et de l'état-major, je ne veux rien dire ici, ayant peur de faire sur quelques individualités un portrait peu ressemblant ou flatté du corps entier des officiers de la marine indienne. En Angleterre, la marine royale ne veut pas trop de bien à cette branche du service naval de la patrie. Mais, en Angleterre, l'armée de la reine est dédaigneuse aussi pour l'armée de la Compagnie. Faut-il s'arrêter beaucoup à ces jugements qui sembleraient reposer sur des bases assez faibles ? Des Anglais compétents en ces matières paraissent faire peu de cas de ces opinions, tant sur terre que sur mer. Pour moi, j'ai vu des hommes instruits, très occupés de leur devoir, sérieux, et complètement dignes par leurs manières du titre de gentleman. Probablement, l'espèce de défaveur qui s'attache encore pour beaucoup d'imaginaires britanniques au corps de la marine et de l'armée indienne, n'est

plus que le reflet d'un ancien état de choses disparu aujourd'hui, et, par conséquent, n'a pas de vérité, ou du moins pas de vérité générale.

Les matelots anglais ressortent surtout au point de vue physique par leur opposition d'aspect avec les lascars. En face d'un pareil effet, il semble difficile de croire à l'égalité des races. Il n'y a pas plus de raisons pour admettre qu'à un jour donné, et par l'effet de telles causes qu'on voudra, un matelot nègre, malabar ou malais, deviendra semblable par lui ou ses descendants à un matelot de Liverpool, que de penser que la postérité d'une grenouille pourra égaler celle d'un bœuf. Nourrissez vos lascars comme vous voudrez, avec du rostbeef, du mouton saignant et des pommes de terre à discrétion, gorgez-les de bière et de gin ; faites plus, contraignez-les pendant vingt générations d'habiter sous les brouillards de la Tamise et ôtez-leur la jouissance du moindre rayon de soleil, le bon sens le plus vulgaire se refuse absolument à concevoir que vous puissiez jamais métamorphoser ces êtres inférieurs en créatures doubles de taille par la hauteur comme par la grosseur, blondes, blanches, lymphatiques ou sanguines, lourdes et musculeuses, en créatures enfin qui n'ont de commun avec les races auxquelles les combinaisons de l'histoire les ont si singulièrement mêlées, qu'une sorte de corrélation dans les diverses parties de la structure. Je n'ai de ma vie rien vu de plus frappant que ce contraste, sur quelques planches, de deux poignées d'êtres si différents,

et j'engage tous les partisans de l'identité de l'espèce humaine à quitter un peu leurs cabinets pour venir philosopher quelques heures au milieu de la population d'un Indiaman.

Les cipayes de la marine de Bombay appartiennent aux plus basses castes du pays. Les hommes purs leur reprochent d'être assez légers dans le choix de leurs aliments. Il est de fait qu'ils n'y mettent pas de prétention et qu'au rebours des brahmanes, astreints à cet égard à tant de règles et à tant de réserves, ils s'abandonnent aux écarts d'une fantaisie gastronomique peu relevée quelquefois. Mais, précisément pour ce motif, les commandants de navires se louent beaucoup d'eux et les trouvent commodes. On les nourrit avec aussi peu de cérémonie que peu de frais, et ils sont contents. Du reste, être content, c'est le trait commun des Asiatiques. Je suis persuadé que, par leur disposition d'âme et du petit au grand, ils sont contents la plus grande partie de leur vie. Non par un effet de ce fatalisme ou de cette résignation idiote que la plupart des observateurs se sont flattés d'avoir aperçus ou plutôt devinés en eux : rien n'est, à mon sens, moins fondé que cette supposition ; mais, réellement, par un fonds de bonne humeur intérieur, d'absence d'ennui, d'équilibre moral que les événements de l'existence troublent sans doute quelquefois, mais qui finit toujours et assez promptement par se rétablir. C'était cet air de tranquillité placide, interrompu par des rires aussi fréquents que la discipline le permettait, que

je voyais aux cipayes du *Victoria*. Quant à leur tenue, elle était digne de mémoire. Je ne parlerai pas de leur pantalon bleu, pas même de leur veste rouge, pas même de l'espèce de toque sans visière qui couvre leurs cheveux épais, noirs et graissés avec on ne sait quoi, mais bien de leur chemise bleue qui, tombant par-dessus leur pantalon, leur descendait en manière de jupe à peu près jusqu'aux genoux. Ils avaient dans cet appareil, qu'ils trouvent sans doute plus commode et moins chaud, un air tout à fait enfantin et naïf.

Avant de les quitter, il faut que je parle de la plus importante de leurs fonctions, d'une fonction qui leur donnait à bord un rôle intéressant au plus haut degré, et qui, je n'en serais pas étonné, devait quelquefois les faire apparaître dans les songes de tous les matelots, y compris les matelots anglais eux-mêmes, sous l'aspect de génies bienfaisants. A l'extrémité de la dunette, était installé avec majesté un coffre contenant le rhum dont on faisait deux fois par jour une distribution à l'équipage, en présence d'un officier, en ayant soin de faire boire à chacun sa tasse devant le peuple assemblé, pour que quelque soursnois plus spéculateur que buveur ne s'avisât pas de commercer avec sa part. Eh bien ! c'était le cipaye en faction à l'entrée de la dunette, qui gardait à perpétuité la clef de ce *sanctum sanctorum* dans un sac vert. Il tenait cet objet précieux ostensiblement d'une main, ayant de l'autre une baguette. Ce fonctionnaire changeait : alors le sac changeait de main, mais il était tou-

jours là, présent, cachant dans ses flancs sa sacro-sainte clef, proposée ainsi du soir au matin et du matin au soir à la dévotion mentale de l'équipage, qui ne pouvait moins faire que d'associer l'idée du cipayé à celle du rhum, et de reporter sur le premier une partie de l'adoration qu'il avait de toute évidence pour le second.

J'ai parlé de la milice indienne avant de présenter les domestiques portugais. J'ai peut-être eu tort ; mais ces derniers ont si bien l'apparence de natifs qu'on les mêle aisément avec eux et qu'on a grand'peine à les en distinguer. Issus d'une longue lignée de mères indiennes et de pères métis, il leur plaît de réclamer encore l'origine et la dignité européennes. Ils sont catholiques, portent les plus beaux noms des compagnons d'Albuquerque, se caressent du souvenir de leur gloire et sont fréquemment capitaines, majors ou même colonels dans leur patrie ; mais, en réalité, et sous toutes ces apparences, ils sont Indiens à peu près comme les autres. C'est une tribu particulière dans un pays qui compte par milliers les populations dissidentes des masses nationales proprement dites. J'en ai entendu faire de grands éloges par des natifs ; ceux-ci m'ont assuré qu'ils étaient très doux, parfaitement polis, honnêtes dans les relations commerciales, industriels, et qu'il y avait plaisir à les fréquenter. Les Anglais ne m'en ont pas toujours rendu un aussi bon témoignage. Ils les estiment peu en tant qu'ignorants, extrêmement vains, un peu voleurs, superstitieux et pent-

être catholiques. Je donne les deux opinions, persuadé qu'elles ont également du vrai. Seulement il est manifeste que ces Portugais et les Asiatiques se comprennent, tandis que les Anglais ne comprennent ni les uns ni les autres. En dehors de Goa et des autres territoires peuplés des descendants déchus de tant de héros conquérants, les Portugais, d'ailleurs capitaines, majors ou colonels, *in petto*, sont de fait valets de chambre et cuisiniers. Comme tels et d'avis unanime, ils sont admirables, soumis, intelligents et adroits. Quand ils ont gagné quelque argent, ils s'en retournent dans leur pays, reprennent leur rang dans leur société, recommencent, je ne dirai pas à s'estimer les premiers des mortels, car ils n'ont jamais cessé de se voir sous cet aspect flatteur, mais à se dire hautement gentilshommes, et font souche, comme leurs pères, d'enfants qui leur ressembleront. Pour dernier trait, j'ai cru m'apercevoir qu'ils rendent très bien aux hérétiques anglais le mépris dont ceux-ci les honorent. Partant quitte.

Les domestiques portugais du *Victoria* méritaient tous les éloges que je viens de faire de l'espèce à laquelle ils appartenaient et dont j'ai vu ensuite d'autres échantillons. Le cuisinier n'était pas moins apprécié de ses maîtres que les autres serviteurs ; mais il faut avouer ici que l'éducation de cet important officier, complète au point de vue britannique, avait été déplorable au point de vue français. On s'étonne que les Anglais contractent dans l'Inde tant de maladies diverses et y

soient astreints à un usage aussi immodéré des redoutables blue-pills. On devrait plutôt s'étonner qu'ils puissent résister un an à la cuisine enragée à laquelle ils se soumettent. Le poivre et le gingembre y figurent sous toutes les formes et dans tous les mets modérés où le piment ne tient pas la haute main. Pour faire avaler ces mélanges sataniques, ils mêlent le porter au sherry et une ale à triple étage au rhum et au genièvre. J'avoue que, parmi les périls qui attendent un voyageur en Asie, je mets au premier rang, sans nulle contestation, et sans me soucier des prétentions blessées des tigres, des serpents et des maraudeurs, les dîners britanniques qu'on est obligé de subir. Ce n'est pas seulement un empoisonnement, c'est une torture, quand on n'y est pas habitué. On sort de table ou martyrisé ou mort de faim. Les Anglais prétendent que ces excitants leur sont nécessaires pour supporter les grandes chaleurs. Je n'en suis pas persuadé, et je crois qu'ils se soutiendraient tout aussi bien en ne cédant pas d'une façon si excessive à des penchants qui, en définitive, leur sont aussi ordinaires, bien que moins dommageables en Europe qu'en Asie. Sans les déjeuners et les dîners, je ne vois pas pourquoi je n'aurais pas passé ma vie entière à bord du *Victoria*.

Parler des lascars, c'est décrire un pandémonium. Il y en avait de toutes les provenances et de toutes les nuances, sauf le blanc. Beaucoup étaient des noirs de la côte orientale d'Afrique. Ces hommes, habitués depuis des siècles au contact des naviga-

teurs et des marchands arabes, sont infiniment plus développés du côté de l'intelligence que les populations africaines de l'Occident. Du reste, ils ont des relations de parenté avec les races sémitiques et indiennes, ce qui a beaucoup modifié leur sang. Ils sortent volontiers de leur pays, souvent même arrivent assez loin dans l'intérieur des terres, et se louent, pour faire la navigation de l'Inde, à Maurice, à la Réunion, à Bombay et sur tous les points de ces mers. Lorsqu'ils ont gagné une certaine somme d'argent, ils retournent en Afrique et vivent de leurs revenus, tout à fait à la manière de nos maçons limousins et de nos chaudronniers auvergnats. Pour la plupart, sinon pour la totalité, ils sont musulmans, ce qui ne les empêche pas, d'ailleurs, d'éprouver et de manifester librement pour les liqueurs fortes une passion sur laquelle l'opinion du Prophète ne peut absolument rien. Ce sont de bons travailleurs quand ils ne sont pas ivres, adroits et vigoureux, mais peu hardis et surtout peu dévoués. Quant à mercenaires, ils le sont dans toute la crudité du mot et se règlent sur cette maxime : faire le moins d'ouvrage possible pour le plus d'argent imaginable. Ils ne paraissent pas avoir de répugnance pour les Européens, pas plus que de goût, et je doute qu'un lascar africain, rentré dans ses foyers, après trente ans et plus d'existence dans les villes et sur les navires anglais ou français, en emporte une autre idée que de savoir exactement la différence entre une guinée et un napoléon. Le reste

n'existe pas et, j'en suis convaincu, n'existera jamais pour lui.

Ce n'est pas là tout à fait le caractère ni l'humeur des matelots natifs des mers de l'Inde. Ceux-là n'ont pas la philosophie négative des Africains. Si on a soin de les choisir dans des castes, des sectes ou des religions qui permettent à leurs adeptes de manger de tout, on n'a aucun moyen de savoir au juste ce que ces mêmes religions ordonnent de penser, d'aimer ou de haïr. Il faut donc tenir l'œil assez constamment ouvert sur cette foule dissimulée et mystérieuse. Pour avoir manqué de précautions, un assez bon nombre d'équipages anglais ont été massacrés par leurs camarades indigènes et jetés par-dessus bord jusqu'au dernier mousse. On les surveille donc tout en s'en servant. Mais précisément parce qu'on sait que cette masse silencieuse et d'apparence si douce est perfide comme la femme de Shakspeare, elle intéresse vivement et elle attire. Il est amusant de voir, quand le temps est beau, ces hommes couchés sur l'avant, à côté les uns des autres, et par groupes, s'isoler, sans rien dire, de ce qui n'est pas identique à eux. Tandis que les Anglais se promènent en maîtres et causent avec une superbe véritable, que les Africains semblent calculer leurs profits et peut-être compter les jours qui leur restent encore afin de revoir les cabanes de leurs patries inconnues, que le cipaye de garde est planté devant l'escalier de la dunette, sa chemise flottant sur son pantalon, la baguette à la main et

le sac vert à côté, les lascars indiens sont là, séparés non pas au hasard, mais d'après leurs rites obligatoires, dont ils ne disent rien, dont on ne pénètre pas grand'chose, mais qui règnent en despotes absolus sur le secret de leurs consciences. On dirait qu'ils ne font pas un pas qui ne soit commandé ou autorisé quelque part ; en y pensant, on frissonne. Il n'y a rien de redoutable au monde comme une logique entêtée, quelle qu'elle soit. Rien ne ressemble plus à une conspiration permanente ou à un fusil chargé. Et ce qui augmente le souci c'est de voir ces gens-là, sûrs d'eux-mêmes, placides en leur obstination, calmés par une longue accoutumance, vivant sans exaltation, comme sans hésitation et sans scrupules aucuns, avec les idées dangereuses dont ils sont remplis, être, comme je l'ai dit plus haut, d'aspect doux, d'humeur joyeuse et agréable et d'esprit complaisant. En tant que gens de métier, ils ne valent pas grand'chose. Ils sont d'une force très médiocre, mous, craintifs, peu portés à l'activité, et comme on ne sait par quel sentiment les prendre, il faut toujours les menacer des coups, moyen en somme assez médiocre. Mais ils coûtent très bon marché, on peut en avoir beaucoup à bas prix ; on cherche donc à suppléer par le nombre à ce qui leur manque en valeur individuelle. Il faut bien se résigner à cet à peu près : car la solde d'un matelot anglais est et doit être telle que celui qui la reçoit devient un personnage de luxe, et qu'on ne saurait trop ménager, malgré et à cause de sa grande utilité.

Voilà comment était composé l'équipage du *Victoria*. Bien que ce navire eût été primitivement disposé avec assez de confortable, il était vieux malheureusement et offrait, entre autres inconvénients, celui d'une nombreuse population de crancrelats établie dans les chambres avec une telle autorité qu'il n'y avait pas à espérer de la mettre dehors. Les crancrelats ne sont pas dangereux assurément, mais leur compagnie n'est pas agréable ; et comme, bien que la saison fût encore peu avancée, on commençait cependant à étouffer en bas, le commandant voulut bien permettre qu'on s'installât jour et nuit sur le pont. C'est un des souvenirs charmants du voyage que ces belles nuits si claires, si diamantées d'étoiles, sur la mer Rouge, le golfe d'Oman et le golfe Persique. Parmi les sensations délicieuses qu'on peut avoir en ce monde, il faut mettre au premier rang celle de se réveiller et de voir au-dessus de sa tête cette voûte immense d'une douceur si splendide, de sentir le charme et de se rendormir sur sa natte. Un lit serait trop mou ; étant trop mou, il serait trop chaud ; une natte suffit, et ce qui ailleurs semblerait de l'austérité est là du sybaritisme. Et voilà comment le corps demandant peu de chose dans ces climats, il est facile de concevoir que d'une manière inévitable l'esprit s'y raffine, s'y aiguisse et se trouve porté à perdre le sentiment de la réalité matérielle d'une façon qui peut n'avoir pas de limite, comme le témoignent assez les histoires des ascètes orientaux de toutes les croyances, pour qui le corps

n'existe non plus que le reste de la nature physique.

Nous descendions la mer Rouge rapidement. Le commandant, qui avait souvent fait le voyage, rendait un mauvais témoignage de la sécurité de la route. Il nous indiquait à droite et à gauche l'étroitesse du chenal, et, dans la pensée de cette situation, n'aimait pas à s'en remettre à d'autres yeux que les siens. Un pilote arabe était à bord et passait sa journée assis sur la passerelle. Mais la confiance qu'il inspirait était médiocre, malgré l'air solennel et digne que rendaient un peu bouffon son nez crochu et l'expression pédante de sa physionomie. Il montrait le passage, et le capitaine Adams contrôlait ses assertions et les rectifiait au besoin. Jamais on ne perdait de vue la côte occidentale, toute dentelée de ces lignes de rochers rouges et abrupts, la stérilité même, mais une belle et noble stérilité. De loin en loin on voyait un bateau arabe, semblable à ceux que les hypogées égyptiens ont peints jadis sur leurs fresques antiques. Assis, ou nous promenant sur le pont, regardant tout et même rien avec des yeux avides, attentifs aux plus petits incidents, les premières heures, les premiers jours se passèrent ainsi. Puis le navire inclina à l'est, perdit de vue la côte égyptienne ; peu de temps après nous aperçûmes les montagnes de l'Arabie, nous nous dirigeons vers Djeddah.

CHAPITRE IV

DJEDDAH

La côte arabe se présenta longue, étendue, plate, terminée à l'horizon par ces chaînes superposées et plus sauvages que hautes qui séparent le littoral de la vallée où la Mecque se cache aux infidèles. C'était le troisième point de la péninsule que nos yeux rencontraient. De Suez, on nous avait fait remarquer déjà l'unique petit groupe de verdure qui entoure les fontaines de Moïse. Plus tard, nous avions encore entrevu dans le lointain les cimes de la presqu'île du Sinaï. Quel malheur de n'avoir pu rassasier ses regards du spectacle de cette terre, chercher les traces du prophète hébreu et contempler les derniers vestiges de la puissance des Pharaons, et les travaux de ces mines que, dès la plus lointaine antiquité, les monarques y faisaient exploiter ! Mais tout voir est impossible, non moins que tout savoir, et la soif inextinguible dans ces deux sens est aussi étrangère à la vraie

sagesse qu'une indifférence complète. Maintenant nous allons descendre à Djeddah, c'était beaucoup.

D'ordinaire les navires européens qui traversent la mer Rouge ne touchent pas à ce port. Les abords en sont difficiles. Pour le *Victoria*, il n'approcha de la côte qu'avec des précautions infinies ; le commandant faisait sonder incessamment, et le navire marchait comme dans de l'huile. Le fond était si variable et en quelques endroits si haut, que la mer en recevait la plus singulière diversité de coloration, ici du bleu le plus profond, là-bas, et sur une grande étendue, du vert plus pur que l'émeraude, ailleurs le gris foncé, ailleurs enfin le jaune brillant, comme le sable doré qu'elle recouvrait à peine. On conçoit assez qu'un navire hésite à s'aventurer dans de pareils dédales. La chose est si périlleuse qu'on ne peut la tenter qu'à certaines heures du jour où le soleil, donnant bien d'aplomb sur l'eau, permet de juger avec certitude des endroits où l'on peut passer. Enfin le *Victoria* s'arrêta, jugeant inopportun d'avancer davantage ; pourtant nous étions bien loin encore. Sur la côte s'étend la ville blanche, et avec un air de propreté et de gaieté dont la plupart des cités d'Asie se vantent quand on les voit du dehors. Je n'ajouterai pas, comme beaucoup de voyageurs, que l'impression change un peu lorsqu'on y pénètre, parce que cette réflexion m'a toujours paru destinée à égarer la postérité en lui donnant à croire que les villes maritimes de l'Europe sont également charmantes

au dedans et au dehors, ce dont je ne pense pas un mot. Djeddah est donc blanche au dehors. A gauche on aperçoit des batteries basses qui ne défendent pas grand'chose, puis un pavillon tenant au logement du pacha. Ensuite le débarcadère, la plage, et devant un nombre assez raisonnable de barques indigènes, parmi lesquelles se prélassaient quatorze navires de commerce, portant le pavillon anglais et construits à l'européenne. Avant de raconter le débarquement, et pendant que je suis sur l'eau, je dirai d'abord ce qui a trait à ces navires et aux autres qui leur tenaient compagnie.

Ils étaient, dis-je, de construction européenne. Sans doute, mais ils avaient été faits dans l'Inde, par des ingénieurs et des ouvriers natifs, avec des capitaux indigènes, et appartenaient à des armateurs qui l'étaient également. Leurs capitaines l'étaient aussi ; aussi l'étaient leurs équipages. Une partie de leurs chargements consistait en cotonnades anglaises, mais pour la plus faible part, le reste provenait de fabrique purement indienne : des nattes, des coffres, des tissus, puis du sel venu de la côte d'Afrique, etc. Tout cela se vendait à Djeddah pour la consommation de la péninsule, hors ce qui était réservé pour être porté à Suez, par les barques du pays, et réparti dans les populations égyptiennes. Ce commerce employait alors par an une quarantaine de navires de la même espèce que les quatorze que j'avais sous les yeux. En tant qu'exécuté sous pavillon britannique, et par des sujets anglais, il figure et doit figurer sur

les états d'importation et d'exportation anglais. Cependant, le bénéfice que l'Angleterre en retire me paraît plutôt fictif que réel. Ce bénéfice appartient presque en entier aux indigènes. Il est intéressant à bien des égards de voir l'antique commerce de l'Inde avec la mer Rouge se maintenir ainsi ; et, au point de vue de l'histoire, en étudier les procédés, c'est se mettre à même de mieux comprendre comment les négociants égyptiens de la haute antiquité, les marins d'Hiram, roi de Tyr, et les flottes de Salomon, avaient organisé leurs voyages. Au moyen d'une mousson, les navigateurs entrés dans le détroit de Bab-el-Mandeb arrivent jusqu'à Djeddah ; là, ils s'arrêtent. Les bangalos du pays, montés par les marins arabes, prennent la part de leur chargement qui doit gagner l'Égypte, et doucement, sans se presser, en profitant des vents de l'autre saison, en couchant toutes les nuits à l'ancre, en ne perdant guère la côte de vue, ils remontent et vont déposer leurs denrées à Suez. Tous les riverains vivent de ces relations lentes, mais constantes, et dont les embarras et les difficultés n'ont d'autre effet pour les Asiatiques, qui ne mesurent pas le temps, que d'augmenter le nombre des bras employés à ce travail et par conséquent des bouches qui en vivent. Il en résulte que les populations maritimes de l'Arabie voient avec une profonde horreur les navires à vapeur européens, dont les mouvements rapides et indépendants des moussons et la vaste capacité ne tendent à rien moins qu'à les affamer

en les laissant sans travail. C'est là, beaucoup plus que la religion, la véritable cause de la haine de l'étranger qui s'est développée depuis quelques années dans ces parages. Les Asiatiques ne sont point, en ces matières, par trop différents du reste de l'humanité. Nous avons vu chez nous des classes entières d'ouvriers agitées par des penchants séditionnels à l'apparition des nouveautés qui, depuis un demi-siècle, sont fréquemment issues de la science mécanique. Quelquefois des explosions de colère ont eu lieu, qui ont mis au jour d'horribles cruautés, des massacres furieux. Ces masses, avec plus ou moins d'à-propos, mais avec une passion explicable, croyaient défendre leur pain et celui de leurs enfants, ou se venger des torts, suivant elles irréparables, qui leur étaient faits, ou qu'on méditait de leur faire. La sagesse des gouvernements n'a tardé nulle part à faire comprendre aux intéressés qu'ils se trompaient, et à dédommager, souvent avec avantage, ceux qui avaient été lésés. Mais vis-à-vis des populations asiatiques, il n'en va pas ainsi. On commence par ne pas s'entendre, et jamais on ne parvient, jamais on ne songe même à s'expliquer. Le coup est porté avec l'indifférence que met tout praticien à faire une expérience *in anima vili*. Le réparer n'entre dans aucune combinaison ni dans aucun calcul. A dire vrai, il ne s'agit là que de l'application du droit du plus fort. Est-ce bien coupable ? Les philosophes absolus diront que oui ; les observateurs indulgents du train du monde assureront que, depuis le commencement

des âges, jamais peuple, et surtout peuple conquérant, ne s'est cru obligé à rien envers les étrangers plus faibles, et que l'Europe ne fait en Asie que ce qui s'est fait partout et toujours. Il semble qu'il n'y ait rien à répondre à cela, sinon que l'esprit de justice et d'équité voudrait, en même temps, qu'on ne considérât pas absolument comme des monstres les opprimés qui s'irritent d'être maltraités, et qu'en écrasant leur résistance, on ne s'en étonnât pas. Dans la vie pratique il est bon de voir la vérité des choses et de comprendre les causes, ne fût-ce que pour en calculer les effets. Attribuer au fanatisme ce qui est le résultat simple des intérêts blessés, c'est se priver volontairement à l'occasion des éléments d'une réconciliation qui peut, çà et là, être utile.

On avait aperçu de la ville le pavillon français flottant sur le *Victoria*. Kiamyl-pacha, gouverneur des villes saintes, envoya son wékyl ou lieutenant à bord pour saluer le ministre et lui souhaiter la bienvenue. Ce grand personnage, le premier des pachas de l'empire, par l'importance sacrée de sa charge, mettait d'autant plus de bonne grâce à accueillir la légation, qu'il était depuis longtemps lié d'amitié avec son chef. Nous descendîmes dans un canot du *Victoria* et, en route, nous rencontrâmes le consul de France, M. Outrey, et son chancelier, qui nous reçurent avec le plus aimable empressement.

Au débarcadère, les Albanais du pacha nous attendaient pour nous faire escorte jusqu'au con-

sulat, où nous devions loger. Les Albanais sont restés, dans le monde moderne, la plus entière et la plus pure personnification de la force brutale et du mépris absolu de la vie humaine, tant pour eux-mêmes que pour les autres. Jamais Cimbre, jamais compagnon de Brennus ni d'Arioviste, jamais Berserker scandinave n'a été plus complet sous ce rapport. Tuer et se faire tuer, les Albanais ne voient rien au delà. Je ne les ai pas connus dans leur pays, où il paraît que cette préoccupation unique, toujours la même, arrive à les rendre singulièrement monotones. Mais j'ai eu le bonheur de les entrevoir en Égypte et en Arabie, où leur présence apporte un élément nouveau, et qui ne laisse pas que d'être curieux, au milieu de populations qui ne les contemplent qu'avec épouvante. Dans toute l'élégance de leur toilette guerrière, insolents, bravaches, mais beaux et assurés comme des maîtres, ces condottières se louent aux pachas, auxquels ils promettent une bravoure incontestable dans les coups de main, une témérité sans bornes à l'occasion, une absence complète de scrupules, beaucoup de rapacité, peu de fidélité, l'esprit du monde le plus inconstant. Au Caire, revenant un jour des Pyramides, nous en avons rencontré deux qui traversaient le Nil dans une barque. L'un était une sorte de capitaine de vingt-huit à trente ans, suivi d'une sorte de page de dix-huit à vingt. Le capitaine, véritable Stradiote du moyen âge, portait, avec sa fustanelle blanche, une veste rouge magnifiquement brodée, une ceinture dorée, chargée

d'armes étincelantes, un sabre magnifique et des cnémides plaquées d'or. Campé sur la hanche, dans la pose la plus naturellement pittoresque, il fumait un tchibouk à gros bouquin d'ambre et promenait le regard insolent de ses grands yeux noirs sur les autres bateaux qui, comme le sien, passaient le fleuve. Derrière lui, son page, un peu moins brillamment vêtu, non moins bien armé, non moins beau, non moins impudent, tenait par la bride un cheval enharnaché de soie et de velours cramoisi. Nous avions été poursuivis par des nuées de fellahs grands et petits, qui nous demandaient l'aumône. Mais aussitôt que cette tourbe aperçut les deux Albanais, elle s'enfuit sans même attendre qu'un regard la mît en déroute. Le capitaine Buridan monta à cheval et s'éloigna fièrement au pas dans son auréole d'épouvante. Plus tard, à Mascate, à l'extrémité méridionale de l'Arabie, à Mascate même, je vis encore deux Albanais. Par quel prodige avaient-ils traversé sains et saufs tant de tribus arabes, où ils sont aussi exécrés que redoutés ? je ne le pus savoir. Ce qui est certain, c'est qu'ils étaient venus par terre. Ils inspiraient là une terreur plus grande encore que partout ailleurs, probablement parce que le fait seul de leur venue suffisait à donner la plus haute idée de leur témérité. Ils n'étaient pas les premiers qui eussent tenté cette expédition. D'autres les avaient précédés. Les Arnauts de Kiamyl-pacha avaient tout à fait la mine d'être prêts à entreprendre de pareilles aventures.

Escortés de droite et de gauche par cette milice débraillée et arrogante, nous nous mîmes en route pour le consulat.

En conscience, il faisait chaud. Il était midi environ et la rue était à peu près déserte. Nous retrouvâmes des maisons à deux et trois étages assez semblables à celles de l'Égypte. Les façades étaient chargées de ces lourds mouscharabys ou pignons de bois sculptés, percés de fenêtres grillées, dont les découpures charmantes et d'une fantaisie si bizarre et si variée ont été bien souvent décrites. Je ne serais pas étonné que nos pignons du moyen âge qui, dans les anciennes villes, nous paraissent encore si admirables, que ces larges balcons saillants des vieux châteaux qui leur ressemblent tant, ne fussent des imitations des mouscharabys arabes, rapportées par les croisades qui ont rapporté tant de choses de l'Orient, et dans tous les genres, qu'on ne saurait en épuiser la liste.

La ville me parut triste et peu peuplée, mais point laide ni sale. Ce n'était pas le temps du pèlerinage, et comme Djeddah est surtout le port de la Mecque, il est assez naturel que, lorsque la Mecque est vide, Djeddah le soit aussi. Quelques rues sont assez raisonnablement larges. Le bazar est un peu misérable, c'est-à-dire que nous n'y vîmes point de marchandises de luxe, point de belles étoffes, point d'armes brillantes. Les acheteurs sont des Arabes nomades, pourvus de peu d'argent et tourmentés de peu de besoins. La majeure partie de ce qu'on vend à Djeddah con-

siste en cotonnades grossières bleues ou blanches, en dattes séchées sous toutes les formes où les Arabes les conservent, en grains, etc. Aller dans ce bazar n'avait point été une petite affaire, ni toute simple. Après nous être reposés un instant au consulat, la chose avait été mise en délibération et les avis s'étaient trouvés partagés. Les uns affirmaient qu'il y avait danger à ce qu'une Européenne, la première qui fût venue dans le pays, parût dans les rues ; les autres n'y voyaient pas d'inconvénient. Ce dernier parti l'emporta, et, moyennant des précautions de costume pour ne pas choquer les idées locales, et dans un certain ordre de bataille qui n'était pas sans mérite stratégique, précédés des Albanais du pacha, flanqués des kavas du consulat, nous nous mîmes en route pour visiter la ville, en commençant par ce terrible bazar.

Je dois dire que l'attitude de la population trahit un peu d'étonnement, mais point de malveillance. Nous nous arrêtâmes auprès de plusieurs boutiques. Aussitôt des groupes curieux se formèrent autour de nous. Nous questionnâmes les marchands sur la nature de leurs denrées. Ils nous répondirent avec complaisance et bonne humeur, et il arriva même que des assistants unirent bénévolement leurs explications à celles qui nous étaient données. En somme, rien n'indiquait des dispositions méchantes chez ce peuple. On voyait aisément que nous étions des étrangers pour ces yeux peu habitués à en voir, mais non pas des étrangers odieux.

Après avoir traversé le bazar dans toute sa longueur, nous sortîmes de la ville pour aller visiter le tombeau d'Ève. D'après la tradition musulmane, Djeddah fut, en effet, aux époques primitives, le théâtre d'un des événements considérables de l'histoire. Les annalistes racontent que lorsque le père des hommes, Adam, eut été chassé du paradis par l'indignation divine, il s'enfuit rapidement sous le poids d'une épouvante dont il n'était pas maître. Quand il reprit un peu ses esprits, il s'arrêta et chercha Ève. Mais il ne l'aperçut nulle part ! Ève, de son côté, appela Adam, sans pouvoir le retrouver. Cette séparation, qui augmentait pour chacun des deux coupables le poids du châtimement et l'amertume de la faute, dura pendant de longues années. Enfin, après avoir parcouru toute la terre, les deux époux se rencontrèrent sur la plage de Djeddah. C'est là qu'ils s'établirent, c'est là que naquirent leurs enfants. Ève y mourut, et Adam lui donna la sépulture non loin de la mer. C'est un lieu très vénéré des Arabes. Deux longs murs sont censés marquer la largeur du sépulcre, et d'après leur étendue, les hommes actuels ont plus que dégénéré de la taille de nos premiers parents, qui n'aurait pas été inférieure à celle d'une cathédrale de belle venue. Par dévotion, quelques grands personnages demandent et obtiennent quelquefois d'être enterrés auprès de la mère commune. Peu de temps auparavant on avait déposé dans cette terre sainte une jeune femme et son enfant, fille et petite-fille de Kiamyl-

pacha, qui ne pouvait se consoler de cette double perte.

Au milieu de l'espace consacré, s'élève un turbèh, construction basse et massive qui ne présente, d'ailleurs, aucun intérêt d'antiquité. Le gardien de ce monument ne parut éprouver nulle répugnance à m'y laisser entrer avec ma fille, sous la seule et très naturelle condition que nous ôterions nos chaussures. Il était évident que ce brave homme songeait peu à une profanation et beaucoup à l'avantage mondain qui pouvait résulter de sa complaisance. Nous entrâmes donc dans le turbèh. Il y faisait sombre à l'intérieur. Le sol était couvert de nattes fort ordinaires, et une manière de tombeau carré disparaissait sous des voiles de soie verte brodés et semés de sentences, pareils à ceux que les musulmans emploient à de semblables usages.

Après avoir rendu nos hommages à la mémoire, sinon à la présence réelle de la première aïeule, nous retournâmes vers la ville par un terrain assez ondulé, mais sablonneux, et qui ne présente pas la moindre trace de terre végétale. Dans tout Djeddah et les environs, on n'aperçoit guère que quelques palmiers nains très faciles à compter, et la verdure y est chose si rare, si extraordinaire et si prisée, qu'une touffe de haricots semée au milieu de la cour du consulat de France, et que les soins les plus assidus empêchaient seuls d'être brûlée et calcinée par le soleil, y était l'objet de l'enthousiasme de la population. Cet enthousiasme

était tellement immodéré, que les femmes, en passant dans la rue, ne manquaient jamais de s'arrêter à la porte pour rassasier leurs yeux de cette merveille. Quand elles ne se croyaient vues de personne, elles ne résistaient pas à l'envie d'aller cueillir quelques-unes des feuilles de ces précieux végétaux.

Pour rentrer dans l'enceinte de la cité, nous nous étions arrangés de façon à passer par la porte sacrée qui mène à la Mecque. C'est un lieu vénéré des dévots musulmans. Quand les hommes venus du Maroc, ou de l'intérieur de l'Afrique, se trouvent là, ils n'ont plus que bien peu de chemin à faire pour arriver au but de leur pieux voyage. Un courrier peut aisément franchir cette distance en un jour ; mais une caravane en met deux. On conçoit donc qu'à cet endroit les préparations saintes redoublent ; on se trouve déjà en terre consacrée, l'esprit de l'Islam réclame dès lors une attention absolue de la part de ses sectateurs. Si donc il avait été grave de se montrer dans le bazar, il l'était peut-être plus encore pour des chrétiens d'oser aborder la porte sainte. C'était presque se mettre sur le chemin de la Mecque. Cependant, nous crûmes pouvoir nous donner cette licence, et il n'en résulta rien de fâcheux. A la vérité, un d'entre nous prétendit avoir reçu une pierre ; mais rien n'indique que cette pierre qui, dans tous les cas, n'était pas grosse, ni bien durement lancée, ne fût partie de la main de quelque enfant malicieux tout aussi bien que de celle d'un

fanatique contrarié. Quoi qu'il en soit, cet épisode n'eut pas de suite, et les gens réunis à la porte sainte se bornèrent à nous regarder avec le même genre de curiosité inoffensive que le pourraient faire chez nous les bourgeois d'une petite ville de province considérant des étrangers vêtus différemment qu'eux.

Le consulat de France était une grande maison arabe à plusieurs étages qui nous parut très commode. Il est vrai que, ne devant pas séjourner longtemps dans ce lieu étouffant, nous mettions une indulgence extrême dans nos jugements. Probablement nous eussions changé d'avis, s'il eût fallu rester là à demeure. Avec ses salons en bois, ses mouscharabys sculptés, ouverts de toutes parts au peu d'air qui circulait, ses escaliers nombreux et étroits, ses chambres séparées par des cloisons à claires-voies, toujours pour rassembler tous les moyens possibles de respirer, avec son estrade ouverte dans la cour, cette maison ressemblait à toutes les autres : car, en Asie, le style de construction adopté dans un lieu l'est généralement d'une façon absolue, et, riche ou pauvre, grande ou petite, toute maison s'y conforme de son mieux. De sorte que voir une habitation complète, c'est avoir vu tout ce qui, ailleurs, se reproduit avec plus ou moins de perfection.

Kiamyl-pacha vint rendre visite au ministre. Il y a peu de Turcs aussi aimables. Il avait été ambassadeur à Berlin et connaissait l'Europe. Je ne lui ai pas trouvé cet engouement apparent de

civilisation qui, chez ses compatriotes, est et ne saurait être que difficilement sincère. Il semblait, d'ailleurs, peu content de son sort. La perte qu'il venait de faire dans ses affections de famille laissait autour de lui un vide irréparable. Toute distraction lui manquait aussi pour supporter ses chagrins. Amené par les mutations de la carrière administrative au poste de gouverneur général des villes saintes, il se voyait contraint de résider dans une petite cité dénuée de ressources, située sur une plage torride où sa santé souffrait gravement. Je doute que, quand on n'est pas né en Arabie de pères et d'aïeux arabes, on y puisse tenir. Il en ressentait l'effet. Sa seule consolation était, j'imagine, d'aller à la Mecque, tant qu'il pouvait le désirer, mais c'était une consolation uniquement religieuse ; et, si zélé que Kiamyl-pacha pût être (religieux, il l'était à coup sûr), sans doute, il éprouvait encore d'autres besoins que le pèlerinage répété ne satisfaisait pas. Et c'est ainsi qu'en général, le premier des pachas de l'empire, le gouverneur de la Mecque et de Médine, celui qui prime dans la hiérarchie non seulement le mouchyr de Bagdad, mais le vice-roi d'Égypte lui-même, est, de fait et malgré tous ces honneurs, le plus mal pourvu des fonctionnaires. On pourrait dire de lui que ses grandeurs ne sont pas de ce monde.

En outre, la position d'un pacha des villes saintes est foncièrement difficile et hérissée de soucis. Les Turcs, par leur politique, n'ont pas développé chez les Arabes un bien grand amour de leur domina-

tion ; de tous temps ils ont pris soin de justifier ici les maux qu'on a pu ailleurs leur faire éprouver à eux-mêmes. Une grande rudesse de procédés, beaucoup de hauteur, assez de perfidie, l'emploi exagéré des moyens violents, ont poussé à l'extrême l'antipathie des indigènes à leur égard. Il ne peut être question, dans ces affaires, de sentiments religieux froissés, puisque des deux parts on confesse la même croyance. Cependant, il est douteux que les Arabes aient plus d'animadversion pour les Européens, pour les chrétiens que pour les Turcs, et ceux-ci plus de mépris pour n'importe qui que pour les Arabes. Je ne doute pas que cet état de choses, qui remonte à l'origine de la puissance ottomane et qui n'a jamais cessé d'être entretenu depuis par des actes dont on aurait pu se passer, ne soit la cause principale du peu de bienveillance accordé sur cette côte aux étrangers. Car ce n'est en aucune façon un sentiment inhérent à la nature des habitants de la péninsule, et il s'en faut que, sur la rive orientale, on le retrouve avec la même force. Mais s'il y a ici de la faute des Turcs, il faut dire aussi que d'autres circonstances continuent à développer le mal.

La population de Djeddah ressemble un peu à celle de la Mecque ; elle vit beaucoup du pèlerinage. C'est là sa grande ressource, et il est assez simple qu'elle y attache du prix. Sans donc être fort dévote, et il s'en faut, elle ne voit pas de bon œil ce qui pourrait diminuer la dévotion chez les autres, et elle n'aime pas les Européens, parce

qu'elle les soupçonne de tendre, par leur infidélité, à amoindrir le caractère de sainteté des villes du Prophète. Or, si les villes du Prophète cessaient d'être saintes et qu'on n'y vînt plus en pèlerinage, que deviendraient les aumônes ?

Cette appréhension émeut très fort les habitants de Djeddah, et, lorsque nous débarquâmes chez eux, ils s'entretenaient avec chaleur d'une tragédie arrivée dans la mosquée de la Mecque, peu de jours auparavant. Un de nos sujets algériens, musulman, pèlerin, avait été poignardé en plein midi, pendant qu'il faisait sa prière, simplement parce qu'il était venu d'un pays français. Pour cela seul, son orthodoxie était suspecte. Il faut ajouter encore un détail. Cette orthodoxie pouvait, en réalité, être mise en doute, parce que non rarement, parmi les pèlerins qui viennent de nos possessions africaines, se glissent des soldats, Français véritables, nés en France, chrétiens, et que l'amour de l'aventure ou simplement le désir d'accompagner un camarade musulman amènent là où ils n'ont que faire. Quand on me raconta ce fait au Caire, j'avoue que j'en doutai. Mais je pus me convaincre ensuite qu'il était très réel et que ces audacieux et étourdis personnages ne sont pas extrêmement difficiles à rencontrer. Ils revêtent l'hiram tout comme les autres pèlerins, accomplissent les cérémonies légales, baisent la pierre noire ; tout va le mieux du monde. Mais où le bout de l'oreille se montre, c'est dans la nécessité d'être discret. Les pèlerins apocryphes sont trop charmés de

leurs exploits pour ne pas en parler avant l'heure ; ils se vantent, ils se font découvrir ou du moins soupçonner ; il n'est pas même impossible que, sur place, ils ne se permettent d'exprimer des idées qui ne sont pas dans le Koran et, poussant le laisser-aller jusqu'au bout, ne trouvent moyen de découvrir dans la ville sainte un peu plus d'eau-de-vie qu'il ne faudrait. De ce que ceci se passe quelquefois, il en résulte naturellement que les populations se défient de tous les pèlerins d'Occident, qui deviennent à leurs yeux des Français déguisés. Aussi la position de ces musulmans est-elle difficile, et le meurtre qui venait d'avoir lieu en donnait la preuve. Je ne crains pas de dire que, si des catastrophes de ce genre ne sont pas plus fréquentes dans un pays où il n'y a pas de police et où le caprice individuel peut tout, il faut l'attribuer à un grand fonds de douceur chez des gens qui, malgré les causes plus ou moins légitimes de mécontentement qu'ils croient avoir, ne se portent pas à verser le sang aussi facilement que l'on suppose. J'ai vu commettre des crimes en Asie ; mais j'ai toujours pu observer que la scélératesse était individuelle et que la masse de la population, non seulement n'y prenait aucune part, mais encore la réprouvait d'une façon très sincère.

Nous passâmes une nuit à Djeddah ; et le lendemain, après avoir rendu visite à Kiamyl-pacha, nous prîmes congé de lui et de la ville, et nous retournâmes à bord du *Victoria*, salués par les batteries de la côte. Ce fut avec peine que nous nous

séparâmes de nos hôtes du consulat de France, emportant de leur accueil la plus vive gratitude. Enfin, la machine se mit en mouvement, le navire sortit avec les mêmes précautions, et à la même heure qu'à l'arrivée, des méandres de bas-fonds dont nous étions entourés. Peu à peu, nous perdîmes de vue la côte d'Arabie, et, rattachant nos yeux à la cime des montagnes nubiennes, nous retrouvâmes le chenal et recommençâmes à descendre vers la sortie de cette mer étroite.

CHAPITRE V

ADEN

La sortie du détroit de Bab-el-Mandeb eut lieu de jour, par un temps magnifique, et la scène n'en était pas moins empreinte d'une sorte de tristesse et de grandeur sauvages. Sur les rochers bas et rampants, sur les îlots qui se montrent à droite et à gauche, il plane comme une menace. Le silence semble recouvrir les plaintes étouffées des innombrables naufragés qui, depuis le commencement des âges, ont vu s'engloutir leurs espérances, leurs richesses et leurs vies, à ce terrible seuil de la mer arabe. Les eaux étaient mobiles et agitées ; il n'y avait pourtant ni vent, ni bruit dans les airs ; mais sur ce passage étroit, aussi bien qu'au cap des Tempêtes, on sentait l'empire et la présence d'Adamastor.

Lorsque nous arrivâmes à Aden, il était dix heures du soir, et nous fûmes très empressés de descendre à terre. La nuit était sombre, de sorte

qu'on devinait mal la disposition des lieux. Tout ce qu'on entrevoyait, c'était une côte plate, et au-dessus de hautes masses noires qui s'étendaient au loin et faisaient aisément juger que des rochers abrupts devaient former comme une ceinture autour de l'établissement anglais. Mais il fallait attendre au lendemain matin pour en décider.

Les marins du canot, armés d'un fanal, nous conduisirent à une habitation en bois très longue, élevée sur un socle de pierre et précédée d'une galerie légère à colonnes. Sur la galerie donnaient des chambres dont toutes les portes étaient ouvertes, on n'avait qu'à choisir. Le choix n'était pas aisé. Ces cellules, blanchies à la chaux, contenaient toutes un grand lit qui nous montra d'abord une population fourmillante dont l'aspect n'avait rien de séduisant, et sur les murs nous vîmes fuir des myriades de cancrelats qu'enjambaient lestement de grands lézards surpris. Ces propriétaires se montraient mécontents d'être ainsi troublés. Ils s'arrêtaient dans leur marche pour nous jeter des regards d'indignation, et ils réussirent, par cette protestation muette, à nous empêcher de franchir le seuil. Après mûre délibération, personne d'entre nous ne se sentit le courage d'usurper un terrain si bien garni, et on préféra coucher sur des planches sous la vérandah. Au fond, le dedans et le dehors se valaient, et aucun de nous ne put fermer l'œil de la nuit. Cet établissement, d'une simplicité extrême, comme on voit, s'appelle l'*Hôtel du Prince de Galles*. J'étais jusqu'alors possédé de l'idée que

toute auberge destinée à des Anglais devait, jusqu'à un certain point au moins, présenter quelques traces de confortable. L'hôtel de Suez avait ébranlé mon opinion à cet égard. A Aden, je la réformai tout à fait, et je tombai d'accord avec moi-même, que nos voisins, malgré les délicatesses qu'on leur prête, n'ont pas moins d'héroïsme, quand il le faut, que les Italiens et les Espagnols, et savent se contenter d'aussi peu.

Dans une telle situation, complétée par une chaleur atroce, le lever du jour satisfit chacun. On n'eut pas de peine à se mettre sur pied, et alors on put commencer à considérer le pays et ses habitants. Devant nos yeux, la plage se découpait d'une manière très capricieuse. Au plus près était une petite crique entourée de rochers, où dormait une mer basse et claire ; au delà s'ouvrait la rade animée par la présence du *Victoria* et de deux autres navires de guerre de la Compagnie des Indes. Assez loin dans l'ouest on voyait se prolonger une terre basse couverte de buissons, d'arbustes épineux et de quelques palmiers, au milieu desquels s'élevait la muraille blanche et étincelante d'un petit fort arabe. Sur notre bord, à gauche, à quelques pas de l'hôtel, des magasins à charbon et des entassements de cette matière précieuse ; tout autour de nous, derrière nous, des étages de rochers se dressant très haut dans le ciel.

Si nous étions éveillés, personne ne l'était encore des habitants ordinaires du lieu, de sorte que nous vîmes partout, sur la terre nue, comme une jon-

chée de corps endormis, sur lesquels nous aurions dû marcher la veille au soir. Nous n'avions pu les remarquer, parce qu'ils étaient noirs comme la nuit.

C'était un singulier spectacle que celui de tous ces êtres humains qui ne faisaient pas plus de cérémonie pour se reposer. Les plus raffinés s'étaient accommodés d'une pierre, et y avaient posé leur tête ; mais le grand nombre, dédaignant une recherche aussi mole, dormait tout à plat du meilleur cœur du monde. Comme la lumière devenait plus intense, cette tribu de dormants ouvrit les yeux, se secoua, et yint, le sourire sur les lèvres, nous offrir ses services avec de grandes démonstrations de dévouement.

La presque totalité étaient des Somaulis, tribu de la côte africaine la plus voisine ; et je dois dire que, de ma vie, je n'ai vu d'aussi belles ni si parfaites créatures. Ils sont noirs à la vérité, mais d'un noir qui n'a rien de déplaisant. Leur couleur est solide, avec un reflet brillant et satiné sur la peau, qui rappelle l'éclat de l'or bruni. Leur physionomie n'a absolument rien du nègre. Le nez fin et droit, d'ailleurs à peine et rarement busqué, est dominé par un beau front lisse et plein d'intelligence. D'admirables yeux, bien fendus, accompagnent une bouche fine qui s'entr'ouvre pour montrer des dents d'une blancheur, d'une petitesse et d'une rondeur merveilleuses. Leurs joues n'ont point de pommettes saillantes ; leur oreille est délicate ; leur chevelure soyeuse, épaisse, abon-

dante, roule en grosses boucles et s'étale en éventail autour de la tête, de façon à rappeler les Mingréliens. En vertu d'un usage d'une haute antiquité, elle est teinte en rouge au moyen d'une préparation de chaux. Les formes du corps répondent complètement à la beauté de la tête. Elles sont fines et souples, les mains et les pieds paraissent des modèles de perfection, et l'on se persuade d'autant mieux, et avec d'autant plus de facilité, de l'absence de tous défauts saillants, que les Somaulis ne sont vêtus que d'une sorte de pagne assez étroit. Bref, ce sont des statues de bronze et, qui plus est, des statues antiques de la meilleure époque grecque.

Si on les compare aux Nubiens, on découvre tout de suite le caractère et, à mon sens, le défaut de leur beauté. Le Nubien, quand il est beau, est plus grand, plus nerveux, et se rapproche davantage de l'Apollon pythien. Le Somaulis, c'est le Saurchthone ou le Bacchus indien. Il en a l'expression un peu efféminée, les contours assez mous, les hanches grasses. Le Nubien est plus homme, il est plus guerrier. Mais cette comparaison, toutefois, ne se trouvera vraie qu'à cette condition, que l'on aura choisi un beau spécimen de la race nubienne. Car celle-ci n'a pas une parfaite unité de type, et on en rencontre d'assez laids. C'est une race qui s'est beaucoup mêlée. Il en doit être ainsi de quelques fractions de la nation somaulis. Pourtant tous les individus que j'en ai rencontrés à Aden se ressemblaient parfaitement, depuis les

enfants de dix ans jusqu'aux vieillards ; c'était toujours un seul et même type aux différents âges de son développement. J'ai indiqué dans un autre ouvrage que je considérais cette particularité sinon comme l'indice d'une originalité absolue de race, du moins comme le signe certain que les éléments divers dont elle est formée se sont combinés depuis de longues séries de siècles, se sont répartis à proportions égales dans tous les individus, et n'ont pas subi d'apports étrangers à des époques récentes (1).

Si j'admire, dès l'abord, la beauté et les charmantes proportions des Somaulis en les contemplant au repos, je fus enthousiasmé quand j'en vis plusieurs à cheval ; soit sur la selle indigène, soit sur la selle européenne, soit à poil, il est impossible d'imaginer, sans l'avoir vu, l'aisance et la grâce insouciantes de ces belles créatures. Ils n'avaient rien de ce qui fait le cavalier parmi nous, et de sa tenue toujours un peu forcée ; mais on comprenait que, quel que fût le mouvement du cheval, ils ne devaient pas, ne pouvaient pas être ébranlés.

Il y a à Aden un nombre assez considérable de ces hommes. Ils émigrent de la côte d'Afrique et remplissent auprès des conquérants du sol tous les emplois divers de la domesticité. Le gouvernement britannique les traite bien et avec indulgence. En premier lieu, leurs secours sont inap-

(1) *Essai sur l'inégalité des races humaines*, tome I, p. 248 et 249

préciables, et on ne pourrait guère s'en passer. Ensuite, leur pays fournit à la garnison une grande partie de ses approvisionnements ; et, si la mésintelligence venait à se glisser entre eux et leurs maîtres, la famine pourrait s'ensuivre. Mais rien ne paraît devoir faire craindre une telle éventualité. Les Somaulis ne recueillent que des avantages de leurs relations avec les Anglais. Ils y gagnent beaucoup d'argent et sans trop de peine ; ils s'amusent tant qu'il leur plaît à Aden et ne paraissent s'y choquer de rien. Leur religion est l'islamisme, mais un islamisme des plus larges, des plus accommodants, et, pour tout dire, des plus négatifs. On aurait tort sans doute de vouloir absolument juger de l'esprit des tribus sur celui d'individualités dépayées. Par leurs professions même, ces gens sont sur le penchant de la dégradation. Rien d'étonnant qu'ils y tombent, et il s'en faut de tout que leur beauté morale corresponde à leur beauté physique. Pour la plupart, ce sont, je crois, des mercenaires assez corrompus.

On nous fournit à l'hôtel de petites voitures pour nous rendre à la ville, car nous étions bien dans l'enceinte des lignes d'Aden, mais nous n'étions pas dans la ville proprement dite. Il nous fallut une heure pour y arriver. Le chemin n'est que sable et rochers ; à gauche, on a la mer ; à droite, on monte, on descend à travers une sorte de labyrinthe pierreux que traverse une très belle route en partie tracée dans la roche vive. La porte de la ville est comme creusée dans une énorme muraille

naturelle : c'est un beau travail. Là, veille un poste de cipayes. On descend une côte assez rapide, puis, tout à coup, on se trouve dans un immense cirque, au fond du cratère monstrueux d'un volcan éteint, dont les bords dentelés se relèvent de toutes parts ; des huttes, des maisons de bois à un seul étage, garnies de leurs vérandahs, en occupent le centre. C'est Aden.

On appelle ce lieu le *Camp*, et, en effet, il a beaucoup plus de ressemblance avec un camp, bien que formé de demeures permanentes, qu'avec une ville. Les rues sont larges, espacées, courtes, mêlées de clôtures agrestes dont la végétation est d'ailleurs peu brillante, et le tout paraît jeté au hasard au milieu de l'immense espace vide. Comme les habitations sont très séparées les unes des autres, bien que leur nombre ne soit pas considérable, les distances sont longues ; à la vérité, ce qui les allonge encore, c'est la chaleur qui règne dans ce vaste trou, consacré, à ce qu'il semble, jadis aux feux de la terre et désormais à ceux du ciel, mais toujours destiné à brûler.

Nous nous croyions en Arabie ; point : à notre grande surprise, dès notre entrée dans une rue, nous nous trouvâmes dans l'Inde. Rien ne ressemblait plus à rien de ce que nous avions vu jusqu'alors, et le sentiment des choses était changé. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre par ce mot. Bien que les maisons soient partout des maisons, et les chambres des chambres, et le bois du bois, et la pierre de la pierre, il y a différentes

façons d'employer les matériaux et de les disposer. Une planche peinte en rouge n'est pas partout la même. Le rouge dont nos cabarets barbouillent leur façade n'est pas le rouge dont s'avivent les maisons turques, et celles-ci, à leur tour, empruntent aux substances colorantes des nuances tout autres que celles dont les yeux des Hindous recherchent l'éclat. Dans les rues hindoues d'Aden, plus de ces grandes maisons blanches, ressemblant à des forteresses et portant avec effort leurs énormes mouscharabys travaillés. On ne voit qu'habitations basses, obscures, ouvertes par devant comme des boutiques, précédées d'une sorte d'estrade en bois qui est le salon, la salle à manger et, pendant presque toute la durée de l'année, la chambre à coucher de la famille; ce qui permet à la fantaisie des dormeurs de déborder sur le domaine public en allant s'étendre tout au milieu de la rue.

Sur ces estrades sont accroupis des hommes d'un brun rougeâtre, ou d'une nuance un peu verte ayant sur la tête un chiffon étroit, autour du corps une pagne exigü, mais je n'ai jamais pu appliquer l'idée du nu à un corps de couleur. Sur ces poitrines nues, autour de ces bras maigres, courent des cordons, des amulettes, des ornements qui ne paraissent pas souvent avoir une grande valeur vénale, mais, qui sans doute, ont un prix idéal extraordinaire, vu les mystères dont ils sont les symboles. Enfin, sur le front de ces personnages si différents de nous, des signes cabalistiques peints

de diverses couleurs achèvent de les marquer d'un sceau qui n'est pas le nôtre.

Comme nous nous étions arrêtés pour regarder les premiers de ces Hindous qui s'offraient à notre vue, et que nous témoignions une surprise et une curiosité qui pour le moins égalaient les leurs, du fond des chambres sortirent, je crois, toutes les femmes du camp, et ce fut une exhibition générale d'étrangetés plus bizarres encore que celles présentées par les hommes.

Je ne trouvai pas ces femmes grandes ni petites de taille, je n'en vis pas qui fussent jolies, mais je n'en vis pas dont la laideur ne fût, d'une façon ou d'autre, extraordinaire et curieuse. Ce n'était pas assurément, non plus que les maris, une élite de population, mais la canaille asiatique a d'immenses avantages sur la canaille européenne. Elle n'est jamais vulgaire, pour basse qu'elle puisse être. A chaque pas on le remarque, à chaque pas on s'en étonne. Ces femmes assez généralement laides, qui sortaient de leurs cases en toute hâte et nous regardaient par-dessus les épaules des hommes, portant leurs enfants tout nus dans leurs bras ou les tenant par la main, étaient accoutrées de voiles et d'étoffes de toutes couleurs, non pas vives, mais claires. J'entends par ce mot du bleu ciel, du vert pâle, du rouge tendre, du rose en quantité. Tout était de nuance éteinte, et c'est ce qui me paraît caractériser le goût indien. Sur l'or même, ce goût aime à étendre du hennèh qui en voile l'éclat. C'est une sorte de mollesse de l'âme qui se révèle ainsi,

et cherche à donner aux réalités même les plus belles quelque chose d'indécis, de vague, où la puissance de la matière ne s'accuse pas trop. Cette foule, sans quitter le seuil de ses demeures, nous suivait de ses yeux noirs profonds, et nous entendions les femmes se communiquer leurs observations dans un langage mou, pâteux et criard.

Ce peuple n'est pas triste. Ce n'est plus sans doute l'allure des fellahs égyptiens, énergiques en comparaison ; c'est bien loin d'être l'aspect des Arabes de Djeddah. Mais nous avions à bord du *Victoria* beaucoup de lascars, sans compter les cipayes, qui nous avaient déjà donné un avant-goût de cette attitude nonchalante dans sa bonne humeur.

Nous entrions sur une place, lorsque quelques Juifs s'approchèrent pour nous offrir leurs services. Ils ne furent pas moins bien reçus que les Hindous dont je venais de rassasier mes regards. Leurs nez droits, leurs traits effacés et féminins, la faiblesse évidente de leur structure osseuse les rendaient tout à fait différents des Juifs que j'avais vus en Europe ou en Égypte ; les nôtres sont bien une fraction de la race arabe du Nord, et ils en ont les traits caractéristiques. Mais pas plus que les Arabes du sud de la Péninsule ne ressemblent aux tribus septentrionales, les Juifs du Sud ne ressemblent à leurs autres compatriotes. Ce sont non pas des descendants directs d'Abraham, mais des Juifs prosélytes, des enfants de ces nombreuses communautés locales, qui au VII^e siècle de notre ère, à

l'époque de Mahomet, converties depuis plus ou moins de temps à la religion de Moïse, se montraient sur tous les points de l'Yémen et de l'Oman, et même aux environs de la Mecque, formant une portion considérable de la population de l'antique Yatryb, aujourd'hui Médine. Le Prophète eut beaucoup affaire à eux. Il leur emprunta une partie de sa science, il chercha à les convaincre. C'étaient les savants de l'Arabie. Il finit par les persécuter. Nous avions sous les yeux les représentants de cette fraction curieuse de la race arabe. Leur aspect était rendu plus singulier par deux longues touffes de cheveux frisés qui leur descendaient le long des joues, mais ce n'est pas là un trait de costume particulier aux Juifs. Il appartient, en général, aux Arabes du Sud. Du reste, ces Juifs, qui ne sont pas des Hébreux, paraissaient avoir exactement les mêmes mœurs et les mêmes habitudes que tous les enfants de Jacob. Ils sont courtiers et brocanteurs et n'aiment ni l'agriculture, ni la guerre. Ils nous vendirent beaucoup de choses et avec des manières, des inflexions de voix persuasives et des airs patelins, qui rappelaient vivement leurs coreligionnaires d'Europe. Quand nous eûmes fini avec ces négociants, nous allâmes faire connaissance avec d'autres qui nous prouvèrent quelle différence de procédés et d'attitudes les mêmes passions peuvent revêtir sous l'influence de principes moraux dissemblables ; nous entrâmes dans une boutique dont les propriétaires étaient des Parsys.

Ces respectables marchands se distinguaient tout d'abord, et d'une manière à ne pas permettre la comparaison, des vendeurs que nous venions de quitter, par la plus rigoureuse propreté de costume. Ils portaient des pantalons étroits en soie rouge ou bleue, et des tuniques de mousseline qui, par leur transparence, laissaient voir la couleur du vêtement inférieur. Leur tête était couverte de petits turbans plats de couleur blanche, aussi irréprochables de netteté que le reste. Ces hommes sont grands et fortement constitués. Ils ont une tendance à l'obésité, qui se manifeste de très bonne heure et qui me paraît résulter plutôt des habitudes sédentaires adoptées dans l'Inde que de la disposition naturelle à leur sang. Ils sont originaires de la Perse, comme on sait, et descendent d'une petite colonie qui, fuyant les persécutions musulmanes, émigra de la province de Fars et se réfugia à Bombay. Ils y ont prospéré de toutes manières. Leur nombre s'y élève aujourd'hui, disent-ils, à deux millions d'âmes répandues dans la ville et les localités avoisinantes, et ils ont réalisé et réalisent tous les jours des fortunes commerciales considérables. Si l'on voulait réunir dans une liste dorée les quinze ou vingt habitants du globe terrestre les plus riches, je crois qu'il faudrait y inscrire plusieurs Parsys.

Leur physionomie, autant qu'on peut en juger avec cette bouffissure qui les dépare souvent, ne manque pas de noblesse, et à coup sûr révèle une grande intelligence et surtout beaucoup de fer-

meté. Elle est grave, digne, et, dans les rapports avec les étrangers, froide et peu sympathique, comme celle de gens qui redoutent dans leurs interlocuteurs des écarts peu polis et qui, sans vouloir rendre la pareille, prétendent du moins ne pas laisser entamer leur dignité. Mais j'ai des amis parsys et je les ai vus dans l'intimité causer avec autant de bonne grâce que de gaieté et d'abandon. Ce sont tous des commerçants inébranlables et qui, calculant d'un coup d'œil leurs avantages, les poursuivent jusqu'au bout. On perd son temps à marchander avec eux. Ils vous demandent sans sourciller, lorsqu'ils le peuvent, les prix les plus extravagants, et rien ne saurait les déterminer à modifier leur premier dire. Ils ne perdent point de paroles à vous faire remarquer les mérites de leur marchandise ou à vous expliquer pourquoi ils en rehaussent tellement la valeur. A toutes vos observations écoutées avec la plus constante politesse, ils répondent qu'ils veulent tant et s'en tiennent là. A Aden, je cherchais à acheter une casquette. Le marchand parsys qui la vendait en demandait quatre-vingts francs. C'était la seule qui se trouvât dans le camp, et pour ce motif elle était impayable. Rien ne put lui faire baisser ses prétentions. Quelques-uns de ceux qui assistaient au débat riaient de l'exigence, et bien qu'ils parlassent dans une langue inconnue au Parsys, il ne se pouvait pas qu'il ne comprît à peu près les commentaires désobligeants qui s'articulaient tout haut. Son sourcil ne se fronça pas ; il ne dit pas une parole de plus

et ne demanda pas un centime de moins. Mais, après avoir montré le revers de la médaille, il faut aussi que j'en fasse voir le beau côté.

Pendant que cette affaire se traitait, le commandant du *Victoria* entra dans la boutique. Outre que c'était un magasin des objets les plus divers, c'était aussi un café. Il s'assit à une table. Tandis qu'il buvait une bouteille d'ale, on le mit au courant de la question qui s'agitait, des prétentions du marchand, de l'exagération évidente, enfin des commentaires. Le capitaine Adams voulut voir l'objet disputé, le tourna dans ses mains, regarda le Parsys, et me demanda sérieusement si j'accepterais la casquette pour rien. Cette question m'étonnant un peu, le commandant nous raconta que plusieurs années auparavant, il avait, lui-même, sur un bâtiment qu'il commandait alors, amené gratuitement le maître de la maison à Aden. Dans ce temps-là, son protégé était pauvre et hors d'état de payer son passage. Depuis, s'étant enrichi, il regardait le capitaine Adams comme son bienfaiteur et l'auteur de sa fortune. « Si vous le voulez, me répéta encore ce dernier, je lui demanderai de me faire cadeau de la casquette ; il sera heureux de me l'offrir et je vous la remettrai. »

Plus tard, moi aussi, j'ai, comme je l'ai dit plus haut, lié des relations d'amitié avec les Parsys. Toutes les fois que j'ai eu avec eux des affaires proprement dites, je les ai trouvés extrêmement attentifs à leurs intérêts et préoccupés de l'idée de n'en rien laisser perdre. Aucune condescendance

personnelle ne modifiait leur conduite. Mais cela n'empêchait pas qu'en dehors des questions de négoce, ils ne fussent d'une promptitude et d'un empressement à rendre service qui impliquaient autant de désintéressement que de courtoisie. Je crois donc qu'il y a beaucoup de bien à penser et à dire des hommes de cette race ; j'aurai occasion d'en parler plus tard ; mais je veux finir ici avec ce qui a trait à l'esprit commercial des Asiatiques.

Cette rigueur de procédés et cette promptitude de coup d'œil à calculer tous les avantages et à en user avec la plus grande fermeté indiquent, assurément, une aptitude extraordinaire pour le négoce et le véritable génie de cet emploi de l'activité humaine. Les Parsys sont de tous les Asiatiques ceux qui ont peut-être le mieux compris, et probablement pour cette cause, le parti qu'il y avait à tirer de la présence des Anglais dans l'Inde. Ils se sont mis franchement en relation avec leurs conquérants et par là se sont faits leurs intermédiaires, leurs agents, leurs courtiers préférés, indispensables dans toutes les affaires mercantiles. Ceux qu'ils servent leur en savent gré au point d'avoir élevé tel membre de leur communauté à la dignité de baronnet du Royaume-Uni. C'est beaucoup, assurément, que de voir la noblesse anglaise conférée à un étranger, à un Asiatique ; c'est prodigieux, honorable des deux parts, mais bien propre à donner une haute estime pour les Parsys. Car pour s'être fait apprécier à si haut point par leurs maîtres, il faut qu'ils l'aient mérité

et que leur valeur ait éclaté dans tout son jour. Mais quelle est cette valeur ? Est-ce celle d'un serviteur intelligent ? En aucune façon, et voilà en quoi surtout les Parsys sont remarquables. S'ils ont contribué à enrichir le commerce anglais, ils lui ont dû beaucoup plus qu'ils ne lui ont laissé prendre, et non seulement ils se sont réservé tous les droits et les bénéfices du courtage à ses différents degrés, mais encore tous ceux des trafics de détail. De sorte que, ce qui rapporte dix au négociant de la métropole leur rapporte, à eux, cinquante et davantage. Il y a plus. Ils n'ont jamais permis que des relations directes s'établissent entre le fabricant britannique et le consommateur hindou. Ils tiennent les clefs des négociants de la côte de Malabar dans leur ceinture, et ils les gardent si bien qu'il n'est pas jusqu'au commerce de l'opium avec la Chine qui ne leur réserve ses plus beaux profits.

Les Anglais ont parfaitement aperçu depuis longtemps les désavantages radicaux de la situation qui leur était ainsi faite, et ils ont cherché plusieurs fois à y remédier en créant à Bombay des maisons exclusivement britanniques, n'employant que des agents européens. Mais bien que ces entreprises eussent été appuyées sur des capitaux considérables et montées avec tout le soin et la prudence que méritaient les grands intérêts dont elles prétendaient changer le cours, elles ont échoué devant l'habileté, il faut bien le dire, supérieure, devant la patience, devant la richesse, devant la résolu-

tion impassible des Parsys. Ceux-ci valent l'avantage d'occuper déjà le terrain. Ils ont aussi le talent de le bien défendre. Il y a donc sur tous les points où opèrent des maisons guébres un double fait curieux à observer : un grand dévouement politique à l'Angleterre, c'est-à-dire au gouvernement établi, et en même temps une inébranlable résolution de maintenir le commerce anglais dans une onéreuse sujétion. Je ne voudrais pas me servir ici d'une comparaison trop légère. Mais dans l'attitude respectueuse du Parsys vis-à-vis de l'Angleterre, il y a quelque chose de la position d'Aristippe vis-à-vis de Laïs. Et la preuve que Laïs n'est pas ici dominatrice, c'est que j'ai vu dans les boutiques des Parsys d'Aden beaucoup de denrées suisses et allemandes, et qui pis est, des cotonnades. Assurément ce n'était pas pour faire plaisir à Manchester.

En somme, je fus vivement intéressé par ma visite à Aden, et, pour courte qu'elle ait été, elle me donna lieu de remarquer beaucoup. J'aurais souhaité pouvoir franchir la ligne des fortifications ; mais, malheureusement, les tribus arabes du voisinage se refusent à souffrir de telles libertés, et un fait récent démontrait cruellement le danger de braver leur mauvaise humeur.

Trois ou quatre voyageurs anglais avaient essayé, deux jours auparavant, de sortir des limites. A peine hors de l'enceinte, ils avaient été accueillis par une décharge de mousqueterie ; un des promeneurs avait été tué et deux autres étaient gra-

vement blessés. Bien qu'avertis préalablement de ce qui pouvait leur advenir, ils eussent à se reprocher d'avoir transgressé les défenses salutaires portées par le gouverneur contre de tels essais, ces touristes imprudents et trop punis devaient être vengés. De sorte qu'un navire de la Compagnie, qui se trouvait en rade, était sur le point de partir pour aller châtier la tribu coupable.

C'est là une situation permanente à Aden. Les indigènes ne veulent pas accepter comme légitime la présence des Anglais. En vain ceux-ci montrent-ils le traité en vertu duquel le territoire qu'ils occupent leur a été vendu. Les Arabes répondent que le vendeur n'avait pas le droit de contracter, attendu que le pays ne lui appartenait pas. Il ne résulte point assurément de cette protestation constante un embarras pour les habitants d'Aden, car l'amitié des Arabes ne leur servirait pas à grand'chose ; mais ils sont constamment obligés de se garder, et, dans des siècles, il faudra qu'ils se gardent encore.

CHAPITRE VI

MASCATE

Nous reprîmes notre marche, et, cette fois, nous nous dirigeons dans une mer plus libre et vaste autant qu'on le pouvait souhaiter. On apercevait toujours, à la vérité, à main gauche, la côte rocheuse de l'Arabie et ses sinuosités innombrables. Ce n'étaient de ce côté que golfes, baies et promontoires se succédant comme un panorama sans fin. Mais à droite, la mer était ouverte, infinie devant les yeux, plus infinie devant l'imagination. C'était cette mer immense qui touche à l'univers entier, cette masse d'eau souveraine, le père Océan que les populations primitives ne saluaient pas avec moins de crainte et de respect que le ciel lui-même, le *Deryamouhyt*, la mer enveloppante des géographes et des conteurs orientaux. Le temps était magnifique. Les eaux flottaient se crêtant à peine, et présentant au loin l'aspect d'une nappe bleue damassée de blanc. La chaleur était grande

et humide, la nuit étouffante, mais égayée par de nouvelles constellations. La Croix du Sud nous apparaissait pour la première fois et il y avait plaisir à contempler ses scintillantes splendeurs, tandis que le calme le plus profond rehaussait la majesté de cette nature inconnue. Je ne puis pas dire que rien de semblable à une idée mélancolique approchât la pensée. Le navire marchant dans sa force, l'officier de quart se promenant sur le pont avec la tranquillité vigilante du service, le timonier debout à la barre devant la boussole éclairée, tout ce tableau respirait vraiment quelque chose d'honorable pour l'homme. C'était là un des rayonnements de sa vertu, et quant à ce qui entourait le navire, mer, cieux, astres et terres lointaines, il s'en exhalait, comme un parfum, tous les souvenirs de ce que l'antiquité a de plus éloigné, de plus merveilleux, de plus grand.

Non, rien qui ressemblât aux tristes impressions des climats du Nord ; non, rien qui rappelât ces navigateurs sauvages ou terribles des mers septentrionales, dont les navires ne fendirent les flots que pour courir au pillage ou au massacre. Ici la mémoire évoquait sans peine, avec les flottes de Tyr et de Sidon, celles des rois arabes de l'Yémen, celles des rois persans et celles des royaumes hindous qui, montées par de pieux bouddhistes, allaient porter à l'Occident, dans des époques que l'on ne sait pas encore calculer, les rubis, les émeraudes et les riches étoffes du Malabar et du Coromandel. Ces voyages de longs cours, interrompus

souvent pendant des siècles par les événements politiques de tel ou tel pays d'Asie, repris ensuite pour être abandonné de nouveau, ont laissé dans la mémoire des indigènes une foule de récits que les narrateurs émerveillés ont défigurés sans cesse et sans le savoir ; et de là vient que, pour les conteurs, cette mer s'est trouvée semée de tant d'îles et de tant de terres fabuleuses, où les hommes ont des formes si étranges, où se trouvent des animaux et des plantes si bizarres, et où surtout, et c'est là le cachet de l'origine mercantile de toutes ces traditions, s'accumulent des richesses inouïes. Comment donc voir d'un oeil chagrin les lieux témoins de tant de merveilles ?

Mon esprit va plus loin encore, et j'avoue que je serais parfois disposé à ne pas trouver une exagération trop énorme à prétendre que tous ces pays auxquels on aborde ne ressemblent à rien de ce qui se rencontre ailleurs sur le globe. Ce fut vraiment l'impression que je reçus lorsque nous arrivâmes en vue de Mascate.

Une ceinture de hauts rochers baignait dans la mer et ne montrait que deux entrées étroites conduisant dans un bassin qui ne laisse pas que d'être vaste. Au delà et sur la plage même s'élevaient d'autres rochers ; mais non pas dessinés par arêtes saillantes, la plupart arrondis au contraire et remplis de trous ; des rochers de nature volcanique dont la matière a bouillonné longtemps sur place, et, en se refroidissant, a laissé échapper de toutes parts des bulles énormes de gaz et d'air. Je ne vois

pas à quoi l'on pourrait mieux comparer cette masse ainsi boursouflée qu'à l'intérieur d'une énorme éponge. C'est au milieu et aux flancs de cette éponge que Mascate est bâtie. Ses maisons escaladent le long du rocher et se nichent dans les trous ; elles montent non pas en amphithéâtre, mais tout droit, et grimpent les unes sur les autres. Elles se pressent dans l'espace resserré, toutes se faisant aussi hautes que possible afin d'avoir un peu de l'air qui vient parfois du large, toutes voulant échapper à cette température de four et ayant vraiment l'apparence de gens qui étouffent dans la foule et se dressent sur la pointe des pieds pour respirer. Mais ces pauvres maisons, malgré leurs efforts, n'y parviennent point parce qu'il n'y a généralement rien à saisir qu'une atmosphère de feu. Les Arabes eux-mêmes et les Hindous, qui trouvent ce climat un peu exagéré, l'expliquent en disant que les trous des rochers se remplissent incessamment d'un air qui s'y échauffe, et que cet air, en sortant ensuite, se répand sur la ville.

Outre que les maisons montent le plus haut qu'elles peuvent, elles ont toutes leurs logements au premier étage, de manière à dominer les terrasses de la maison voisine. Dans les cours, personne ne pourrait vivre. De sorte qu'on ne voit que grands escaliers en bois semblables à des échelles fort roides, conduisant tout droit à des chambres dont la devanture est ouverte du côté de la mer. Dans l'intérieur, les cloisons sont à

claire-voie, toujours pour pouvoir arrêter au passage le moindre souffle qui s'aviserait de venir.

Quand nous fûmes entrés dans le port, où les honneurs accoutumés furent rendus au représentant de l'Empereur, nous y trouvâmes un assez bon nombre de beaux navires de construction européenne. Ils appartenaient à l'imam et à des négociants indigènes de Bombay. Nous étions à regarder Mascate de notre mieux, et surtout à admirer une batterie haute, qui, à chaque coup de canon tiré par la courtoisie du souverain, se démolissait et faisait rouler ses pierres dans la mer, quand nous vîmes monter à bord deux personnes fort intéressantes pour nous. L'une était un des capitaines de la marine de Sa Majesté Séyd Sayd, qui, avec les compliments de bienvenue de son maître, nous apportait l'invitation de loger cette nuit dans un des navires arrêtés au milieu du port et dont les appartements étaient préparés pour nous. L'autre visiteur était un négociant français, M. D***, de l'île de la Réunion, établi à Mascate depuis deux ans et y remplissant, assez rarement il est vrai, les fonctions d'agent consulaire de l'Empereur. M. D*** voulut bien nous engager à descendre chez lui, et comme cette hospitalité de terre ferme avait, sur celle qui nous était offerte également, l'avantage du changement et de la nouveauté, nous fûmes heureux et empressés de la mettre à profit.

Avant d'en jouir, cependant, le ministre voulut présenter ses remerciements à l'imam, et lui fit demander à quelle heure il pourrait être reçu.

La maison, car je ne peux pas dire le palais habité par Sa Majesté, est une jolie construction à l'européenne, garnie de six fenêtres à contre-vents verts, n'ayant qu'un étage et située justement au fond du port, de sorte que nous en étions à une distance de deux cents pas environ, assistant aux allées et venues. Immédiatement il fut répondu au ministre que Séyd Sayd l'attendait, et, nous étant mis en uniforme, nous partîmes pour aller saluer le prince.

Cette modeste habitation du souverain de Mascate, non seulement est située en face de la mer, mais encore elle a son entrée principale par eau. Un escalier en bois fort simple, et même trop simple ainsi qu'on va le voir, placé contre un mur droit, conduit sur une petite terrasse d'une vingtaine de pas de long, couverte d'une vérandah.

En nous approchant de l'échelle, nous aperçûmes l'imam, suivi de cinq ou six personnes, qui sortait de la maison et s'arrêtait pour recevoir la légation. Par bonheur, l'envoyé du prince qui nous montrait le chemin s'élança le premier sur l'escalier. La machine se décrocha et tomba dans l'eau, ce qui fit beaucoup rire tout le monde, Arabes et Français. Le mal fut, du reste, bientôt réparé ; deux domestiques ramassèrent aisément le monument, l'appliquèrent de nouveau contre la muraille, et, tandis qu'ils le tenaient ferme, nous montâmes bravement.

Cette joyeuse entrée fut accueillie par de cordiales poignées de main de l'Imam qui souriait

doucement dans sa barbe blanche et nous conduisit dans un coin de la vérandah où avaient été préparés des fauteuils pour toute l'assistance. Elle se composait, outre le monarque et la légation, de six ou sept personnes. C'étaient les fils de Séyd Sayd et son vizir. On nous apporta des sorbets et du café, mais point de pipes, parce que, dit-on, l'imam appartient à une secte qui réprouve l'usage du tabac. On nous raconta plus tard à Mascate même, et en Perse, que cette raison n'était pas la vraie raison, et que c'était plutôt pour ne pas choquer les Wahhabites. On a de ces musulmans rigides une sainte terreur dans tout l'est de l'Arabie. Quoi qu'il en soit, on ne fuma pas, et tandis que les politesses d'usage s'échangeaient et que l'on acceptait et rendait les tasses et les verres aux serveurs noirs, nous n'eûmes rien de mieux à faire que de considérer le prince et son entourage.

Séyd Sayd, ou le Seigneur Sayd, était vêtu avec une extrême simplicité et absolument comme tous les autres habitants de Mascate et des côtes du golfe Persique. Il portait une robe de coton et un manteau noir de laine très fine et il avait sur la tête un turban d'étoffe en soie tramée de fil à petites raies blanches, bleues et rouges. Ce turban est fort répandu dans toute l'Asie centrale, et même les Afghans le choisissent de préférence. Séyd Sayd tenait à la main un long bâton sur lequel il s'appuyait en marchant avec beaucoup de noblesse et de dignité. Il paraissait vieux et sa barbe était très blanche. Il avait les yeux noirs

et doux, l'expression du visage très calme et un sourire particulièrement fin et spirituel. Dans toute sa personne respirait cette sorte d'équilibre entre les sentiments divers qui, par tous les pays, est le cachet et le privilège de l'homme de bonne compagnie.

L'existence de Séyd Sayd indique non pas un grand homme, mais un homme de belles et rares facultés. Je l'ai appelé plus haut l'imam pour me conformer à l'usage européen, mais, par le fait, ce n'était pas là son titre. Son grand-père était imam ; lui, il s'intitulait sultan, et les populations arabes le reconnaissaient pour tel. Il avait eu la jeunesse difficile et agitée d'un prince asiatique. Il devait avoir aidé à sa fortune, et tous ses compétiteurs n'avaient probablement pas disparu de la scène tout à fait naturellement. Mais, enfin, depuis longues années il était le maître et maître incontesté. Il parut concevoir d'abord l'idée de faire parler de lui dans le monde comme d'un vainqueur d'importance. La situation particulière de ses États et les dispositions de son peuple ne le servaient pas trop bien dans de si grands projets. Car les Arabes de Mascate ne sont nullement belliqueux, et les souverains de la ville n'ont pas et n'ont jamais eu à leur service d'armée permanente. Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de louer des soldats pour une expédition et d'en louer où ils en trouvent, c'est-à-dire sur la côte d'Afrique, autant et même plus que parmi leurs sujets. Ils en prennent aussi dans les tribus nomades placées

sous leur influence. Ces soldats sont détestables, peu valeureux, encore moins fidèles, toujours pressés de s'en aller dans les trois cas que voici : quand il y a danger, quand le butin n'est pas assez productif, quand ils s'ennuient. Il reste donc peu d'occasion de se bien conduire.

Là compréhension de ces tristes vérités porta Séyd Sayd à chercher d'autres moyens de succès. Les Anglais les lui fournirent. Il arriva un jour que le gouvernement britannique lui fit présent d'un beau navire de guerre bien gréé, bien armé et pourvu de tous ses canons. L'Imam fut enchanté, et sa fortune lui apparut sous le plus bel aspect. Il s'empressa de confier cette irrésistible machine à un de ses serviteurs, et l'envoya tout droit à Bahreyn pour qu'il eût à soumettre les populations de cette côte.

Le marin arabe honoré d'une si grande mission avait fait ses preuves de dévouement à son souverain, on n'en peut douter. Il est également vraisemblable qu'il s'était acquis l'estime publique dans sa manière de diriger les bangalos, naviguant avec la mousson et sans perdre la terre de vue ; mais, de sa vie, il n'avait conduit un bâtiment comme celui qu'on lui remettait. Il ne s'en étonna pourtant pas, arriva heureusement, s'engagea hardiment au milieu des petites îles de l'Archipel et s'échoua sur l'une d'elles. Ce que voyant, les ennemis montèrent à bord, firent l'équipage prisonnier, jetèrent les canons à l'eau, n'en sachant que faire, et ramassèrent si bien tout ce qu'ils purent

- emporter qu'ils ne firent pas même grâce aux clous. La belle frégate de l'Imam se trouva dans une triste situation.

Quand cette fatale nouvelle arriva au souverain de Mascate, il ne se livra à aucune démonstration violente de douleur ni d'impatience. En véritable sage il prit sujet à réfléchir au conseil évident que contenait ce coup de la destinée, et il commanda à Bombay plusieurs navires dans le genre de celui qu'il venait de perdre. Mais il ne voulut plus qu'ils eussent de canons. Il renonça pour jamais au rôle de vainqueur tant sur mer que sur terre, et prétendit être négociant ; négociant, dis-je, mais d'une manière royale et dans la plus grande acception du mot.

Possesseur de nombreux et beaux transports que de nouveaux présents de l'Angleterre vinrent çà et là augmenter, il se trouva tout d'abord être un puissant armateur. Il se piqua de fournir aussi lui-même ses cargaisons. Il installa de vastes cultures à Zanzibar, dont il est possesseur. Il acheta des districts entiers dans le Béloutchistan, encore dans un intérêt agricole. Il loua à la Perse le petit port de Bender-Abbassy, il s'arrangea même de façon à ne pas s'attirer l'indignation de la Grande-Bretagne tout en se fournissant d'esclaves suivant ses besoins et en en vendant en Arabie et dans tous les pays voisins de ses domaines ou de ses fermages. Ainsi, grand agriculteur, grand armateur, produisant beaucoup, exportant et important, il trouva nécessaire d'avoir dans bien des pays non pas des

missions diplomatiques, mais des correspondants. Il en eut un peu partout en Asie, presque tous Arabes comme lui, musulmans et négociants de considération. Au besoin, et quand ses affaires tournaient sur un point donné à la politique, son correspondant prenait un caractère d'ambassadeur qu'il soutenait avec cette convenance et cette facilité de se grandir sans emphase que possèdent les Asiatiques. Mais, le plus promptement possible, l'ambassadeur redevenait commerçant à sa grande joie et à celle de son maître. J'ai connu deux de ces mandataires. C'étaient des hommes de sens, d'un esprit juste et pratique, graves et sachant beaucoup de choses.

L'imam avait donc des relations suivies avec Calcutta, avec Bombay, avec l'Inde hollandaise, avec la Perse, avec la Chine. Il en avait aussi avec Maurice et notre colonie de la Réunion. Ses affaires étaient en 1856 dans la plus grande prospérité ; il méditait alors d'envoyer à Marseille un navire chargé de ses produits, pour essayer s'il réussirait dans un commerce direct avec l'Europe. Il avait ce projet fort à cœur, et on m'a dit qu'en 1857, en effet, il l'avait exécuté avec un plein succès.

Naturellement son séjour de prédilection n'était pas Mascate, terre inculte et ingrate, mais Zanzibar, où il avait fondé ses principales plantations. Là aussi résidaient les consuls européens. L'imam les recevait volontiers, leur donnait à dîner, s'entretenait avec eux et s'enquérail avec soin de

nos usages qu'il pratiquait de son mieux lui-même, lorsqu'il le fallait, allant jusqu'à inviter des dames à ses fêtes et à leur donner le bras. Cela voulait-il dire, comme les Européens aiment toujours à le supposer en pareil cas, que Sa Majesté eût un goût immodéré pour les coutumes du monde civilisé ? Je suis porté à en douter, et j'incline plutôt à croire, qu'obéissant à son insu au précepte de saint Paul, le souverain arabe se faisait tout à tous, très indifférent dans son for intérieur à des formes qui n'avaient d'autre mérite à ses yeux que de faciliter ses affaires. Ses affaires, c'était là toute sa vie, et il s'en préoccupait bien autrement que de sa dignité royale, ou, pour mieux dire, sa dignité royale avait surtout cette valeur de lui créer une position commerciale unique dans le monde. « Je ne suis qu'un négociant », aimait-il à dire de lui-même, avec un sourire dont la modestie ressemblait à la fierté du succès. Ce à quoi les Anglais, quand il y en avait là, ne manquaient pas de répondre : « Et nos souverains aussi sont des négociants, l'Angleterre est une grande maison de commerce. » Et dans cette réplique, ils mettaient généralement un peu plus de contentement d'eux-mêmes que le bon imam ne l'osait faire.

De sorte que, malgré ses belliqueux débuts, Séyd Sayd était promptement devenu le plus pacifique des princes. Il vivait du moins mal possible avec tous ses voisins, et, vu la dispersion de ses domaines, il en avait beaucoup. Respectueux en-

vers les grandes puissances maritimes, sagement généreux envers les chefs arabes et béloutches, tout lui réussissait à souhait quand, soudain, surgirent entre lui et la Perse des difficultés à propos de la ville et du port de Bender-Abbassy qu'il tenait à ferme.

Cette guerre ne fut pas heureuse pour ses armes, et, précisément quand nous arrivâmes à Mascate, il venait d'apprendre la prise de la ville et il en recevait la nouvelle par l'un de ses fils, gouverneur de la place, qui avait eu le malheur de se faire jeter littéralement dans la mer et qui s'en était, du reste, adroitement tiré, puisqu'il était venu lui-même raconter comment les choses s'étaient passées. Quant à la garnison, composée de la manière que j'ai dit plus haut avec des vagabonds recrutés un peu partout, personne ne s'en inquiétait et elle devint ce qu'elle put, ce qui fut pour le mieux.

Le récit de ces événements graves fit en partie le sujet de la conversation qui eut lieu chez l'imam. Il en parlait sans amertume et comme il eût fait d'une spéculation avortée ou seulement compromise.

Ses fils étaient aussi différents de physionomie que d'âge. L'aîné, le héros de Bender-Abbassy, pouvait bien avoir une quarantaine d'années. Il portait une grande barbe noire, épaisse, et avait l'air assez important. Le plus jeune était un garçon de seize à dix-sept ans, à la physionomie ingénue et timide. L'imam laissait parfois tomber sur ce dernier né un regard de complaisance, comme

jadis Jacob sur Benjamin. Il nous apprit en souriant que ce favori de ses vieux jours aimait beaucoup le dessin et passait sa journée à esquisser des bateaux à vapeur. On nous montra le premier essai de ce talent naissant ; le jeune prince ne m'a semblé qu'obéir à un entraînement général parmi ses concitoyens de même âge, autant que j'en ai pu juger ensuite sur les murs des maisons de la ville, barbouillés partout de steamers voguant à pleine vapeur et montés par des Européens coiffés de chapeaux immenses et pourvus de bras allongés par des mains ouvertes, qui toutes avaient le nombre de doigts voulu.

Le teint de cet enfant annonçait une origine un peu métisse, et la mère devait pour le moins être fort brune. Plusieurs de ses frères tournaient décidément à des teintes plus colorées encore.

A côté du jeune homme et dans la tenue et l'attitude la plus modeste, mais assis comme toute la famille, se tenait un vieillard fort simplement vêtu. Il causait à voix basse avec son aimable voisin et s'occupait surtout, du moins il le semblait ainsi, à l'amuser. Ce à quoi il paraissait très bien réussir, car le prince lui parlait bas avec un joyeux abandon. Mais chaque fois que vers le haut bout de l'assemblée une parole ayant semblant de valeur quelconque était prononcée, l'imam se tournait du côté du bon homme, qui plaçait son mot innocemment, mais d'une façon à prouver très bien que son badinage ne lui faisait rien perdre de la conversation. C'était le vizir.

Impossible de rencontrer une physionomie plus fine, plus spirituelle, plus compréhensive. Évidemment cet homme d'État était le confident et l'ami de son souverain et l'était devenu par une grande similitude d'intelligence. Tous deux, sans aucun doute, devaient voir les choses de la vie et la nature humaine sous le même aspect, et avoir tiré de leur expérience des affaires des conséquences à peu près pareilles. Quand je retrouvai ailleurs ce personnage avec son maître, il se tint toujours avec cette modestie, s'exprimant avec la plus honnête mais avec la plus complète liberté, et il y avait dans sa façon d'agir tout autre chose que la cauteleuse prudence d'un ministre oriental vis-à-vis d'un despote.

Après une visite que l'affabilité de Séyd Sayd prolongea au delà des limites d'une salutation officielle, nous nous rendîmes au logement de M. D... ; il consistait en une cour entourée de bâtiments élevés comme ceux que j'ai déjà décrits et auxquels on parvenait au moyen d'un escalier de bois, placé tout brandi contre le mur, de la hauteur de deux étages, et qui ne paraissait pas offrir à l'œil beaucoup plus de garantie de solidité que l'escalier royal. C'était assez effrayant.

Arrivé en haut, on se trouvait dans une sorte de loge de spectacle ouverte du côté de la mer, ayant autant d'air et de lumière que possible, ce qui n'empêchait pas notre hôte d'être en proie à une fièvre permanente qui le tenait depuis son débarquement à Mascate et l'avait réduit à un

état de maigreur excessif. Il était servi par un nègre natif de la Réunion comme lui, et, dans cette maison française, on parlait le patois créole le plus pur.

Nous ne restâmes pas longtemps à admirer notre logis, mais, redescendant la dangereuse échelle, nous commençâmes à visiter la ville.

Les rues sont ce qu'elles doivent être, fort étroites et abritées contre le soleil, tantôt par les pignons, tantôt par la hauteur seule des maisons. La population est composée de trois éléments : des Arabes, habitants indigènes, formant la basse classe, donnant les hommes de loi et les docteurs de la religion, et un certain nombre de négociants ; des nègres en grand nombre remplissant les fonctions diverses de la domesticité, puis, une fois affranchis, assimilés aux Arabes par le double fait d'une naturalisation effective et de l'identité de religion. Leurs filles épousent des habitants du pays, et leurs fils se marient de même dans la population locale. Quelques Juifs essayent de vivre ; mais ils ont de terribles concurrents dans les bannis, qui ont à peu près accaparé le commerce ; j'entends ce que l'imam n'a pas pris pour lui-même. Ces derniers sont puissants et considérés ; ils sont là absolument comme chez eux. Sur la grandeplace du port, à côté de la maison de l'imam, ils se réunissent à des heures précises pour tenir une espèce de bourse et faire leurs transactions avec les gens du pays. Pour que rien ne leur manque, ils ont rempli les rues de vaches sacrées

qui, dans cette ville musulmane, errent en liberté plénière, objet des plus grands égards de tout le monde, ayant quelquefois les cornes dorées et trouvant à chaque coin des amas de fourrage préparés pour elles par la piété des fidèles. Si ces divins quadrupèdes n'ont pas l'air imposant de Jupiter Stator, ni la beauté pensante de la Pallas d'Athènes il est impossible de voir des physionomies plus douces et plus candides. Leurs beaux regards placides s'arrêtent avec une sorte d'expression affectueuse sur tous les passants, et les enfants se roulent et jouent entre leurs pieds. Aucun boucher n'est là qui ose attenter à ces existences inviolables. Malheureusement, le *Victoria* avait besoin de viande fraîche, et il fallut demander l'autorisation d'embarquer quelqu'un de ces animaux. Ce fut une négociation. L'imam s'y prêta avec un peu de répugnance, tant il craignait de mécontenter les banians qui, sur ce point, ne transigent pas. Enfin, il fut convenu que, comme toutes les mauvaises actions, l'enlèvement d'Io se ferait la nuit et avec tant de précaution et d'adresse qu'on ne s'apercevrait de rien. Ce qui eut lieu, et voilà comment Mahomet a réussi, suivant sa volonté rigoureusement exprimée, à expulser l'idolâtrie de la Péninsule. Grâce aux relations commerciales de l'imam et de ses sujets, les pièces de cinq francs de France ne sont nullement rares à Mascate. Elles circulent concurremment avec les roupies de l'Inde et les sahabkrans de la Perse. De même les napoléons s'associent aux guinées

et aux tomans. On nous persuada qu'il fallait nous prémunir contre le danger de voir nos monnaies d'Europe refusées à Bouschyr, et qu'il était prudent de les échanger contre des tomans. Plusieurs banians arrivèrent et se chargèrent de l'opération, à la satisfaction générale, mais surtout à la leur, car ils se gardèrent bien de ne pas y gagner. Pour nous, mieux instruits, nous eussions pu nous épargner cette perte, car les guinées vont partout en Perse.

Nous avons déjà vu beaucoup de banians à Djeddah ; le *Victoria* transportait à Bombay des sommes considérables que ces négociants avaient apportées. Il en fut de même à Mascate, et je fus de nouveau frappé de l'importance d'un commerce purement indigène, qui ne profite qu'aux Asiatiques, et qui cependant a quelques apparences d'être européen. En Europe, on s'arrête, ce me semble, beaucoup trop à ces apparences.

Le bazar de Mascate était assez bien fourni de produits agricoles venus de l'intérieur. On y voyait aussi quelques boutiques d'étoffes diverses, et des tissus français aussi bien que des cotons d'Angleterre. On y fabriquait des bijoux et des amulettes. Au milieu des marchands circulaient des Arabes du désert, avec leurs longues lances, leur corps nu entouré d'un pagne et leurs cheveux frisés tombant en boucles le long du visage, comme je l'avais observé à Aden.

Ces hommes nous regardaient en souriant, sans mauvaise humeur, sans ironie, et avec une expres-

sion d'honnête curiosité. Il était facile de voir qu'ils n'avaient pas de contact habituel avec les Européens. Ils m'ont semblé de taille médiocre, en général. Leur apparence est assez frêle, leurs membres sont peu vigoureux. L'expression du visage est douce et n'a rien de la fierté des Arabes du Nord. Cette côte a été peuplée dès l'antiquité la plus haute, à peu près comme elle l'est aujourd'hui, de gens venus de l'Inde, de gens venus d'Afrique et des métis qui ont résulté du mélange. Ensuite, il y eut aussi des colonies de la Perse en grand nombre ; enfin des émigrations des véritables Sémites arrivés du Nord. De ces assemblages naquit une population d'hommes pacifiques, suffisamment laborieuse et intelligente, qui aima l'agriculture autant que la nature du pays s'y prête, et qui se voua surtout au commerce avec passion. Les Arabes du Nord ont toujours été d'intrépides pillards, des poètes passionnés, des renverseurs d'empires, des hommes rudes qui n'ont jamais compris grand'chose à la civilisation chez les autres, encore bien moins chez eux. La Mecque, leur grande ville, avant l'islamisme, n'a été et ne peut être qu'un triste assemblage de masures, et on n'y a jamais rien su. Mais dans l'Yémen, mais dans le Sud, ont existé les États sérieux. Là, il y a eu des villes considérables, de grands gouvernements, une culture intellectuelle avancée, des relations permanentes avec l'Asie méridionale et l'Afrique, une politique enfin. Ce n'est pas que le sol vaille mieux que celui de l'Hedjaz. C'est

que la race est tout autre, et il serait à souhaiter qu'elle fût étudiée par des voyageurs instruits. Je ne crois pas la tâche trop difficile ni dangereuse. On m'a assuré à Mascate que des Européens sachant bien l'arabe, et possédant avec suffisamment de fermeté une intelligente modération, pourraient entreprendre sans trop d'imprudence le voyage de cette ville à Bagdad par terre. Il y aurait assurément des trésors de connaissances à recueillir dans une pareille expédition. Mais non pas peut-être en ce moment où l'Asie tout entière est encore émue.

J'étais un peu étonné de ce que les maisons de Mascate n'avaient, en définitive, ni l'aspect arabe ni l'aspect hindou. Elles sont bien appropriées au climat, mais leur physionomie, au fond, paraît européenne. La raison de cette anomalie est intéressante. Mascate est, en effet, une ville de construction franque, c'est une ville portugaise. L'ancienne cité fut conquise, rebâtie et fortifiée par les vice-rois de Goa, au temps de leur puissance, et la batterie que nous avons vue, en arrivant, s'émietter à chaque coup de canon, date de cette époque comme tout le reste, et avait bien le droit d'être en ruines.

Les Portugais conquérants de l'Inde furent, au moment de la décadence de leur pouvoir, à peu près abandonnés par la mère-patrie, conquise elle-même, elle-même ruinée et très malheureuse. A Goa, on n'avait ni argent ni troupes, et force était aux vice-rois de ne songer qu'à se sauver

eux-mêmes. Les gouverneurs des points isolés, comme Aden et Mascate, se trouvant réduits à leurs propres ressources, devinrent, par la nécessité des circonstances, des espèces de petits souverains indépendants et fort en peine de se soutenir contre les indigènes, qui voulaient les chasser. Leur existence était donc assez triste, et l'on ne saurait se faire une image bien brillante des journées que passait la population portugaise, pauvre et ne sachant à quel appui recourir dans ces forteresses conquises par des ancêtres plus enthousiastes que riches.

Un jour de Fête-Dieu, toute la population de Mascate était à la procession. Les soldats de garde aux remparts, même aux portes, avaient quitté leurs postes pour suivre le *corpus Domini* ou venir s'agenouiller sur son passage; le gouverneur, les officiers, les femmes, les enfants, marchaient derrière le dais en cérémonie, chantant avec dévotion l'office du jour, quand des troupes d'Arabes embusquées au dehors de la ville profitèrent du moment ; elles se précipitèrent sur les portes, s'en emparèrent, puis, se répandant dans la ville, surprirent la procession et firent main basse sur tous les Portugais. Des hommes et des enfants mâles, il n'en échappa pas un seul ; des femmes, je ne sais rien. Bref, le soir de ce jour terrible, Mascate n'avait pas perdu une pierre de ses murs, mais toutes ses maisons avaient d'autres maîtres, et elles restèrent telles quelles. Aujourd'hui encore elles existent, et l'église a seulement été partagée

à l'intérieur en un certain nombre de chambres. C'est la résidence d'un des parents de l'imam. Voilà comment finit à Mascate cette puissance extraordinaire qui fit dans le monde des créations héroïques, et pour ainsi dire sans moyens. J'admire assurément les grandes œuvres de la Hollande, de l'Angleterre et de la France en Asie. Mais quoi ? Ces trois empires ont été et sont encore des plus puissants que le soleil ait vus. Leurs ressources en hommes, en argent, en crédit, les rendent propres à tout exécuter, et il n'est pas de service auquel leur force matérielle ne se prête. Mais le Portugal, mourant de faim au temps de sa plus grande gloire, le Portugal qui n'a jamais été même en état de payer les appointements de ses gouverneurs, de ses amiraux, de ses officiers ni de ses soldats, le Portugal, pour qui c'était un effort douloureux que d'équiper un navire et de l'expédier dans l'Inde, fut ce même Portugal qui, après avoir découvert lui-même sa route vers le pays de ses exploits, conquit l'Afrique orientale jusque bien loin dans l'intérieur des terres, jusqu'à Gondar, et non seulement la conquit, mais y sema des monuments en grand nombre dont les ruines se soutiennent encore ; fonda des établissements le long de la côte d'Arabie, comme Aden et Mascate, ou des villes superbes comme Ormuz, dans le golfe Persique, et Goa, sur la côte de Malabar ; s'établit dans les îles de la mer des Indes et se mêla à la politique de la Chine, où il bâtit Macao, et, ce qui est plus surprenant peut-être, imprima

sa trace si profondément partout où il passa, qu'on la retrouve sans peine aujourd'hui, non seulement par les monuments, par les villes qui subsistent, mais par une population encore influente qui se dit portugaise et qui a répandu au loin la foi catholique. J'avoue que de tels résultats, comparés aux moyens, me semblent un des plus grands spectacles de l'histoire, et que le Portugal montre mieux ce que peut le génie humain que les plus brillants exploits d'Athènes et de Carthage : car si ces cités ont été grandes dans leurs faits malgré leur petitesse, elles étaient riches, et le Portugal n'a jamais eu que la cape et l'épée pour servir son génie.

L'imam ayant fait annoncer au ministre qu'il allait lui rendre sa visite, nous restâmes chez nous et nous vîmes bientôt de loin Séyd Sayd sortir de sa maison. Il était à pied, appuyé sur son bâton, suivi, pour toute escorte, de ses sept fils et de son vizir. C'était véritablement Melchisédech. Nous nous retrouvâmes comme de vieux amis. Le vizir s'empara de ma fille et lui fit faire connaissance avec son jeune pupille, l'admirateur des bateaux à vapeur. Mais, au plus beau du jeu, un mot échangé entre l'imam et le ministre attira son attention, et, tout en riant, il se dégagera et vint prendre part à la conversation. J'ai gardé le souvenir le plus affectueux de cet aimable vieillard, dont j'ai plus tard appris la fin avec peine. Il ne précéda, du reste, que de quelques mois dans la tombe son maître et son ami Séyd Sayd, mort aussi l'année dernière, et qui fut, certes, un prince

remarquable dans l'espèce des petits souverains, condamnés par leurs faibles ressources à n'être d'ordinaire que des gouvernants peu aperçus. Lui, en prenant une voie toute nouvelle, réussit à se faire estimer de très puissants voisins.

Quand l'imam nous quitta, les adieux furent tendres. Il nous avait déjà donné les marques ordinaires de l'hospitalité orientale en nous envoyant à dîner par ses cuisiniers ; il y joignit des présents pour toute la légation. Le lendemain, nous dîmes adieu à Mascate, et, rembarqués sur le *Victoria*, nous nous dirigeâmes vers Bouschyr, qui devait être notre dernière station maritime.

CHAPITRE VII

BOUSCHYR

L'entrée dans le golfe Persique n'est pas plus avenante que la porte de la mer Rouge. C'est encore un détroit resserré, encombré de petites îles de mauvaise mine, désertes, stériles, rocailleuses, brûlées, et qui semblent avoir été créées par la nature pour recéler la fièvre et les pirates. Ces derniers ne sont cependant pas très affairés en ce moment, sur toutes ces mers, les navires anglais ont établi une police vigoureusement soutenue, et qu'une surveillance incessante ne laisse pas tomber. C'est un bienfait de premier ordre pour les navigateurs indigènes, qui sont fort nombreux. On rencontre à tous moments des bangalos portant des passagers et des marchandises de l'Arabie à l'Inde, de l'Inde aux côtes persanes, et c'est précisément l'importance de ce mouvement maritime qui faisait de la piraterie une industrie bien-aimée des populations guerrières de la côte. En outre, l'imagination

des Arabes y voyait un métier plein de péril, et, par conséquent, noble et convenable à un homme de race illustre. Il n'a donc pas fallu moins que la perspective peu égayante, mais à peu près assurée, de figurer tôt ou tard au bout de la vergue d'un croiseur européen, pour que cette profession commençât à être moins suivie. Cependant, il est encore nécessaire, pour mettre au mal un obstacle complet, que les autorités de l'Inde intéressent les chefs des tribus à leur politique, ce qu'elles font en leur envoyant des présents annuels. Aussi longtemps que ce système sera continué, tout ira bien. Mais il serait fâcheux qu'on s'endormît un seul jour, car les dispositions ne changent pas. Les Asiatiques sont en toutes choses beaucoup plus obstinés que nous. Ils attendent des siècles quand il le faut, et leur idée, après un aussi long sommeil, ne se trouve jamais avoir vieilli ni perdu de ses forces.

La navigation du golfe Persique est assez différente de celle de la mer Rouge. L'étendue est plus vaste. On n'est pas enfermé dans un chenal étroit. Les terres de la Perse que l'on aperçoit quelquefois à droite sont beaucoup plus variées que la côte d'Arabie. C'est encore un domaine d'aspect stérile à coup sûr, mais très accidenté. Les montagnes n'ont pas la même uniformité de lignes. Les plages sont vastes et se relèvent au loin fuyant dans l'horizon. Les falaises, qui en bien des endroits bordent la mer, ne sont pas très hautes, et on entrevoit les plateaux qui les couvrent.

Notre voyage maritime allait finir. Les adieux commençaient avec nos hôtes. Ce fut le soir, par une nuit très épaisse, que nous arrivâmes dans la rade de Bouschyr et, vu le peu de profondeur de l'eau, nous fûmes contraints de mouiller très au large. Le commandant fit tirer le canon et lancer des fusées pour avertir de notre présence. On nous répondit de la terre, et après cette communication préalable, au milieu de l'obscurité, chacun alla se coucher, n'ayant rien de mieux à faire que de prendre des forces pour la journée du lendemain.

A peine le jour commençait-il qu'il nous trouva occupés à regarder le rivage, avides de faire connaissance avec le pays de Perse, et de savoir s'il mettait quelque empressement à nous accueillir ; nous fûmes bientôt satisfaits à cet égard : des canots se détachaient de la terre et venaient à grand renfort de rames vers le *Victoria*. La ville présentait ses longs murs blancs dominés par les palmiers ; en rade deux bâtiments de la Compagnie, le *Clive* et un schooner stationnaire, nous montraient leurs ponts garnis de monde, et on voyait les hommes s'y mettre en devoir de descendre les embarcations à l'eau. En même temps les saluts d'usage s'échangeaient entre la ville, les navires et nous. Le pavillon français flottait avec les couleurs d'Angleterre à notre mât. Toutes ces marques d'animation, d'agitation, de vie, faisaient bon effet sous un ciel brillant et gai, et, pour un esprit bien disposé, semblaient d'heureux présage pour l'avenir de notre expédition.

A en juger par le nombre des embarcations qui couvraient la mer, il était évident que nous allions avoir beaucoup de visites. Le premier canot qui nous accosta contenait deux Persans fort affairés. C'étaient les premiers hommes en bonnets de peau d'agneau auxquels nous eussions encore eu affaire. Ils montèrent vivement à bord et s'informèrent avec beaucoup de volubilité si vraiment le ministre de France s'y trouvait. Sur la réponse affirmative, ils s'empressèrent de présenter leurs devoirs et leurs félicitations de la part du mehmandar que leur gouvernement avait désigné pour nous accompagner de Bouschyr à Schyraz. Pendant qu'ils faisaient leurs politesses avec toutes les formes fleuries et poétiques d'usage, arriva M. le capitaine Kemball, résident de la Compagnie à Bouschyr, avec le médecin attaché à la station et le commandant du *Clive*, en uniforme. L'entretien de ces messieurs nous donna une nouvelle occasion d'être charmés de la politesse britannique. L'hospitalité à l'hôtel de la résidence fut offerte au ministre et à la légation, et nous fûmes heureux de pouvoir accepter. Au bout de peu de temps, nous prîmes nos dispositions pour débarquer. Cependant de nouveaux visiteurs persans vinrent nous souhaiter la bienvenue de la part du gouverneur de Bouschyr et annoncer que Son Excellence attendait le ministre sur la plage pour lui faire, le premier sur la terre de Perse, les honneurs du pays. Nous quittâmes le *Victoria*, et dans différentes embarcations nous nous diri-

geâmes vers la ville, qui, comme je l'ai dit, était bien en vue, mais cependant fort éloignée du navire.

En mettant le pied sur le sable, nous pûmes apprécier tous les préparatifs qui avaient été faits en l'honneur de la légation.

Le gouverneur de Bouschyr, entouré de son état-major et de ses nombreux serviteurs, nous apparut d'abord ; derrière ce groupe se tenaient des officiers et des fonctionnaires de différents ordres, puis la foule, je crois toute la population de la ville, et, plus loin, deux bataillons réguliers rangés en carré autour d'une vaste tente, dans laquelle nous fûmes invités à entrer. Aussitôt une musique militaire un peu naïve, bien que composée d'instruments européens et jouant des airs qui n'étaient pas indigènes, fit entendre le tapage de ses cuivres ; les soldats présentèrent les armes, le canon retentit, et nous prîmes place dans des fauteuils rangés à l'extrémité d'une très longue table que couvraient avec profusion de vastes plateaux de porcelaine et de cristal, où s'entassaient des sucreries de toutes formes et de toutes couleurs. Pendant ce temps, les tambours vinrent au secours de la musique, qui faisait pourtant tout le bruit qu'on était en droit d'attendre d'elle, et le canon continua de rehausser par de nombreuses décharges ce que cette scène pouvait avoir déjà d'imposant.

Le gouverneur de Bouschyr n'était pas un mince personnage. Outre ses fonctions d'administrateur civil et militaire en terre ferme, il portait encore le titre de deryabeghy ou grand amiral,

et sa juridiction s'étendait sur tout le golfe Persique. A la vérité ses moyens de l'exercer étaient restreints, car ils ne consistaient qu'en une grande barque non pontée, qui avait dû autrefois être capable, comme une autre, de tenir la mer, mais qui désormais un peu vieillie prenait l'eau de toutes parts et était échouée sur le sable. Elle n'en portait pas moins fièrement le pavillon de commandement. Le reste de la flotte semblait à l'état purement idéal. Mais si les talents du gouverneur, en tant que marin, étaient faibles, comme homme d'éloquence il paraissait bien doué, et il se tira à merveille des compliments qu'il adressa au ministre.

A côté du premier dignitaire, nous en vîmes un autre qui avait pour nous beaucoup plus d'intérêt encore, puisqu'il devait nous accompagner dans la première partie de notre voyage. C'était notre mehmandar, beau jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans. Mirza-Aly-Mohammed-Khan, proche parent du premier ministre, nous dit-on, avait la physionomie la plus agréable et la plus avenante. Son costume était d'une rare élégance, et la soie et le cachemire en faisaient surtout partie.

Aussitôt assis, on avait commencé par apporter des kalias ou pipes d'eau, dont l'usage veut qu'on ne tire que quelques bouffées ; après le kalian, vint le thé, puis un peu de conversation, puis de nouveau le kalian, puis le café ; puis encore le kalian, ensuite le sorbet et enfin un dernier kalian,

après lequel le ministre s'étant levé, toute l'assistance sortit de la tente. La foule qui couvrait la place se recula, pourchassée par les ferrachs ou valets de pied du gouverneur ; des chevaux brillamment harnachés furent amenés, et l'on se mit processionnellement en route pour la résidence anglaise.

Devant chaque cavalier s'avancait un écuyer ou djélodar, portant sur l'épaule gauche la couverture du cheval, bordée de couleurs vives ; sur les flancs de la cavalcade marchaient deux lignes de serviteurs, dont les longues baguettes se rencontraient quelquefois avec le dos de quelque spectateur trop curieux, et dans cet équipage, nous débouchâmes sur une place, au milieu de laquelle s'élevait le mât du pavillon britannique. Au pied, rangée en bataille, était la compagnie de cipayes, attachée au service de la résidence. Nous étions arrivés chez nous.

Avec la même cordialité qui lui avait fait offrir sa maison, M. le résident d'Angleterre s'empressa de nous en rendre maîtres. Nos innombrables caisses remplissaient la cour ; nous fîmes réellement invasion dans les appartements. J'avoue que j'ai toujours éprouvé une profonde reconnaissance pour la manière dont on entend l'hospitalité en Asie, car, en soi, ce n'est pas chose plaisante que de se livrer à des hôtes qui traînent après eux comme une armée avec ses magasins.

Ce n'était pas non plus petite affaire que de nous préparer au voyage : il fallait des chevaux de route

pour toute la légation, pour tous les domestiques européens, pour les domestiques natifs que nous devons prendre encore de toute nécessité ; il fallait surtout refaire tous les colis, dont un grand nombre contenaient les présents envoyés par l'empereur au schah, toutes caisses faites à Paris, et qui avaient déjà subi assez de transbordements pour être en fort mauvais état ; enfin, il fallait se pourvoir de tentes en quantité suffisante. Pour une grande partie de ces soins, le mehmandar avait nécessairement voix consultative et délibérative, et de plus était chargé de l'exécution.

Lui-même ne logeait pas dans la ville ; il campait au dehors avec ses serviteurs et l'escorte qu'il commandait, composée en partie de cavaliers mamacenys, grande tribu du sud, renommée pour le courage de ses hommes, et en partie de guerriers du Khorassan, non moins estimés et non moins célèbres dans les chansons indigènes.

Tandis que tout s'organisait pour le départ, non sans peine, non sans beaucoup d'allées et venues, et qu'une partie de la journée se passait à choisir des montures parmi l'innombrable quantité de chevaux qu'on nous envoyait, nous ne manquâmes pas de visiter la ville. Bouschyr avait tous les droits du monde à notre curiosité, ne fût-ce que comme étant la première cité persane qui se présentât sur notre route.

La nature n'a pas d'avance favorisé les côtes du golfe Persique d'un emplacement agréable, ni même salubre, ni même commode au point de vue

maritime: partout sable, rochers, terre sans eau, mer sans profondeur, marécages infects et partant la fièvre une grande partie de l'année avec le choléra pour changer. Néanmoins, le golfe Persique étant le débouché nécessaire des productions de la Perse méridionale et le point naturel des importations de l'Inde, de l'Arabie et de l'Afrique, il a bien fallu bon gré mal gré que des établissements fussent créés sur cette plage si résolument inhospitalière.

Il paraît certain, d'après la quantité de débris antiques trouvés à différentes époques dans le sol de la presqu'île sablonneuse de Bouschyr, que sous les successeurs de Darius et les dynasties qui précédèrent l'islamisme, le grand entrepôt du golfe était non loin de Bouschyr actuel, à Ryschyr. C'est, en effet, le lieu le plus convenable au point de vue persan, par sa proximité de Schyraz d'une part et de la grande province de Schuster, l'ancienne Susiane, de l'autre. Sous les Portugais, ce fut Ormuz, à l'entrée du golfe, dans l'île de ce nom, qui attira tout le mouvement commercial, et il en résulta une ville dont les splendeurs extraordinaires, décrites par les historiens de Lisbonne, semblent empruntées aux rêveries les plus étincelantes des contes arabes. En ce temps-là, Ormuz, pour rafraîchir ses rues et en écarter les rayons du soleil, tendait d'une maison à l'autre des voiles de soie bariolées, semées de fleurs d'or et d'argent. Cette opulence a passé, et s'est engloutie dans le pillage et la destruction de la ville,

et il ne semble pas que rien puisse la faire renaître ; car c'était une prospérité qui ne pouvait exister qu'au profit d'une puissance bien établie dans l'Inde, ne pensant qu'à enrichir l'Inde et exploiter la Perse. Aussitôt que la Perse fut livrée à elle-même, elle revint naturellement à la presqu'île de Bouschyr et s'y installa de nouveau, comme elle l'avait fait dans les temps les plus anciens.

Mais, très vraisemblablement, la ville d'alors était tout autre chose que l'établissement moderne : celui-ci ne représente réellement qu'un hommage rendu par la Perse à la nécessité d'avoir un port sur son golfe. Les maisons sont pour la plupart misérables ; on rencontre à chaque pas des huttes, des cabanes de bois de palmier, qui n'appartiennent à aucun ordre d'architecture ; il y a des places entières encombrées de ruines, qui, lorsqu'elles n'étaient pas ruines, ne valaient guère mieux ; et, bref, le bazar est petit et tout à fait en rapport avec la cité. On y trouve peu de choses intéressantes à voir ou à acheter. Ce n'est pas là qu'il faut chercher le souvenir des bazars classiques de l'Orient, dont les *Mille et une Nuits* ont fait des descriptions si vraies. Mais on aurait tort aussi de juger le commerce de Bouschyr sur l'aspect de ce bazar : il consiste presque uniquement dans le transit, et, en conséquence, les différents objets qui le composent sont, non pas dans le marché public, mais soit chez les négociants, soit à la douane. C'est ainsi que l'on peut y trouver de belles étoffes d'or et d'argent brodées, venues par

Bombay, de grandes quantités de thé et de porcelaines, des marchandises européennes destinées à la consommation des provinces avoisinantes, des produits du golfe Persique, de la côte d'Arabie, comme, par exemple, des perles de Bahreyn et des chevaux. De la Perse, viennent les magnifiques lainages de Kerman, des soieries, des céréales, et aussi beaucoup de chevaux. Bouschyr est le centre d'un très grand commerce en ce genre, commerce qui étend ses ramifications jusque dans le Khorassan et le nord de l'empire, et qui paraît rapporter de très gros bénéfices.

Outre ces différents genres de négoce, les marchands de Bouschyr sont les intermédiaires d'une spéculation qui leur a grandement profité. C'est l'exportation de la monnaie d'argent dans l'Inde. Les mêmes plaintes que l'on fait en Europe sur l'épuisement et la disparition de ce numéraire ont également lieu en Perse, et avec autant de raison. Le gouvernement, sollicité par la clameur publique, a pris à diverses époques les moyens employés souvent en pareil cas. Il a défendu l'exportation sous des peines sévères et il a réussi comme on réussit en semblable matière : à néant. A voir tout l'argent du globe s'écouler et s'amasser graduellement dans l'Asie orientale, car c'est en Chine qu'à la fin il aboutit, il semble qu'on pourrait calculer l'énergie des forces qui l'attirent et ressentir quelques craintes de cette absorption contre laquelle on ne peut rien.

Dans tous les cas, il est certain que les négo-

cians indigènes de Bouschyr ont joué et jouent encore leur rôle dans cette branche du commerce d'exploitation, et que si l'ensemble du pays en souffre, ils en jouissent pour leur part. Aussi sont-ils riches et on en compte parmi eux d'opulents. Tel de ces marchands entretient des relations suivies avec Bombay, avec Calcutta, avec la Chine, avec Mascate, Bagdad et toutes les grandes villes de Perse. Ce qui n'empêche pas ces millionnaires d'habiter les masures dont j'ai parlé et de se montrer dans les rues à peu près vêtus comme des pauvres. Mais, en Asie, plus qu'ailleurs, il ne faut juger personne sur les dehors.

Néanmoins, devant d'aussi grandes fortunes individuelles, on pourrait s'étonner avec raison de voir la ville en présenter si peu le reflet, si l'on ne songeait que, de son côté, elle reproduit l'état des provinces environnantes. Les grands marchands qui font le transit peuvent être riches, mais leurs ressources sont tirées de loin, les denrées qui vont et viennent ne font que passer par leurs mains et ne s'arrêtent qu'en dehors du rayon de Bouschyr, dont le territoire ne produisant rien ne peut non plus rien acheter ni rien retenir. Si jamais la province de Fars reprenait une population suffisante, et par suite, de l'agriculture et un peu d'industrie, alors nécessairement Bouschyr redeviendrait une ville grande, opulente, peuplée, florissante, et elle serait tout cela en dépit de la nature, qui lui a tout refusé matériellement, même l'eau potable. Mais ce sont des hypothèses qui, pour le moment

du moins, paraissent bien loin de toute réalisation.

Le gouvernement persan n'en a pas moins eu comme une impression un peu vague peut-être, mais cependant assez sentie, de l'importance éventuelle de son port méridional et, dans le temps où nous y étions, il avait donné des ordres pour faire relever les travaux de défense. A cet effet, il avait envoyé un jeune ingénieur qui était censé avoir étudié les méthodes européennes et qui faisait entourer la ville de murailles flanquées de tours dont la forme et le système général n'auraient présenté rien de bien nouveau à l'œil d'un ingénieur de Djenghyz-Khan, si un tel praticien était revenu en ce monde pour les inspecter. Mais le mal était surtout en ceci que, bien que le gouvernement eût donné l'argent nécessaire, les différentes mains par lesquelles les sommes avaient passé s'étaient montrées si gluantes que très peu de chose put être employé aux constructions. Il fallut donc se contenter de l'apparence que pouvaient avoir de grands murs très hauts, mais très minces, bâtis de terre glaise et parfaitement bien blanchis. A la grande rigueur, le canon ne devait pas être nécessaire pour y faire brèche, et quelques coups de pied bien appliqués semblaient pouvoir en obtenir raison.

En somme, dans toute la ville, et en y comptant la demeure du gouverneur, qui ne valait guère mieux que le reste, le seul endroit d'aspect agréable était la résidence anglaise ; à elle seule, c'était

presque une petite ville. Dans son enceinte bien entretenue et dont la porte était gardée par deux cipayes, s'élevait une jolie maison à l'européenne, ornée de colonnes et à un seul étage, pour le résident. Une autre maison élégante pour son second, des logements convenables pour le médecin et les autres attachés, deux cours, d'une grande étendue, bordées par les bâtiments destinés aux gens de service et par les écuries, enfin un vaste emplacement pour les cipayes et leur officier, composaient cette petite cité. Autant la ville persane était peu avenante, autant l'établissement britannique nous plut et nous parut propre et commode. Chaque soir, au coucher du soleil, le tambour battait la retraite au pied du mât situé en face, sur la place, et le pavillon s'abaissait pour se relever le lendemain.

Tant que nous restâmes à Bouschyr, nous vécûmes encore de la vie européenne. Mais c'étaient des adieux que nous lui faisions là. Les dîners du résident étaient fort gais et fort animés. Le personnel de la résidence s'y trouvait avec le commandant du *Victoria* et des navires en rade. Il y eut même un soir des dames arméniennes, femmes et filles d'un négociant considéré du pays. Entre autres nouveautés, nous apprîmes ce que c'était que le vin de Schyras, et il n'y a assurément que des éloges à en faire. Enfin, nous étions un peu comme des enfants gâtés, comblés par tout le monde, Anglais et Persans, et dans les visites qu'on nous faisait à l'envi nous ne voyions que

des visages où respirait la bienveillance. Ce fut dans une de ces occasions et la veille du jour fixé pour le départ, que je fis une connaissance à laquelle je ne m'attendais pas.

Notre mehmandar était venu *in flocchi* saluer le ministre et prendre ses ordres. Il était accompagné de plusieurs fonctionnaires persans, et entre autres d'un personnage en lunettes, assez gros, très haut en couleur, portant un large pantalon de soie rouge et une robe de cachemire de Kerman. Ce seigneur s'était assis à côté de moi. Il me fit d'abord beaucoup de salutations auxquelles je répondis de mon mieux, persuadé que je n'en pouvais trop faire dans un pays si renommé pour sa politesse. Mais je m'aperçus bientôt que mon partner avait quelque chose de plus particulier à me dire. Au milieu de ses sourires et d'un visible embarras, car de rouge il était devenu cramoisi et s'agitait beaucoup sur son fauteuil, je crus reconnaître dans ses phrases deux ou trois mots français et autant d'italiens ; mais son érudition n'allait évidemment pas plus loin en ce genre. Je pensai d'abord qu'il avait attrapé par hasard ces richesses linguistiques et qu'il était bien aise de s'en faire honneur, quand, tout à coup, il passa à l'allemand et me demanda si j'en savais quelque chose. Mon étonnement fut voisin de la stupeur en entendant un Persan me parler avec volubilité la langue de la lointaine Germanie. Mais tout s'expliqua. Ce Persan me dit qu'il était Polonais, de plus médecin en chef de l'armée du Fars, et,

de proche en proche, il m'avoua qu'il était musulman. Comme je voulais savoir des détails sur la façon dont ses yeux s'étaient ouverts à la lumière de la vraie foi : « Ah ! mon Dieu, me répondit-il, je ne saurais trop dire comment cela s'est fait. J'étais allé souper chez quelques grands personnages. Il paraît que je m'oubliai un peu et je dois avoir dit des choses dont je n'ai pas conscience. Mais le lendemain on m'assura que j'avais prononcé la profession de foi et que j'étais désormais un vrai croyant. Le nier eût été peut-être choquer des personnes respectables et qui ont pour moi des bontés. Alors, comme je ne savais trop quel parti prendre, j'ai laissé faire, pensant que pour tous les esprits éclairés, il importait peu... n'est-ce pas votre avis ?... »

Mon interlocuteur me raconta alors qu'il était venu en Perse déjà plusieurs années ; je ne pus guère démêler, ce jour-là ni les jours suivants, dans ses confidences un peu diffuses et souvent contradictoires, ce qu'en somme il avait été autrefois lorsqu'il vivait en Europe. Il n'avait pas l'air ni les opinions d'un réfugié politique, et, pour bien dire, je ne m'aperçus pas qu'il eût en rien des opinions. Je me trompe. Il professait pour M. Bosco l'admiration la plus enthousiaste. Il se vantait d'avoir eu part à son intimité. Il en racontait des anecdotes très variées, et faisait remonter à lui la connaissance d'une foule de tours de cartes ingénieux et de recettes plus surprenantes encore, et dont il était devenu désormais l'heureux posses-

seur. Quant à la médecine qu'il pratiquait officiellement, il ne se présenta heureusement aucune occasion de faire essai de la profondeur de sa science. Mais nous trouvâmes toujours ce Persan naturalisé d'une grande obligeance, et je ne puis songer sans gratitude que, par une nuit très froide, il nous céda plus tard une magnifique couverture du pays, ce qui était un véritable bienfait, car, sans cet utile secours, nous eussions beaucoup souffert.

Pour transporter nos bagages, on avait fait marché avec un maître muletier qui devait accompagner notre caravane de Bouschyr à Téhéran et camper avec nous. Ce fut alors que je commençai à comprendre cette classe d'hommes, qui mérite un intérêt particulier. Le commerce de l'Asie centrale tout entier est dans leurs mains. Ce sont les muletiers qui font circuler les marchandises depuis la Méditerranée jusqu'à l'Inde, au Turkestan, aux frontières de la Chine. Ce sont eux, eux seuls qui relient l'Arabie, le Béloutchistan, le Scyndhy aux frontières russes. Les agents d'un pareil mouvement de denrées et de produits ne sont pas des gens de petite importance.

En Perse, les principaux muletiers ont leur résidence à Schuster, à Kerman et à Ispahan. Ils sont riches. Ils possèdent souvent de cent à deux cents et même trois cents mulets valant chacun en moyenne de quarante à cinquante tomans, ce qui équivaldrait de 48 à 150.000 francs. Souvent aussi il leur arrive de transporter des objets à eux, ce qui

fait double spéculation. Ils sont renommés pour leur probité et, en effet, s'il y avait lieu de la mettre en doute, aucun échange ne serait possible. Mais l'expérience semble démontrer que rien n'est plus rare qu'une infidélité de la part de ces hommes. On leur confie les ballots de schalls et les marchandises les plus précieuses, on leur remet des sommes considérables pour être transportées à des distances de deux, trois et quatre mois de marche, et jamais on n'a à se plaindre ni d'eux ni des hommes qu'ils emploient. J'en ai d'ailleurs fait l'épreuve moi-même, et des caisses de bagages sont parties de Téhéran pour Trébizonde et sont arrivées à ce point sans qu'il m'ait rien manqué. Cependant elles avaient été mal faites, et, vu l'état des routes, étaient tombées si souvent avec les mulets, que le contenu en était pour ainsi dire à jour, à tel point qu'il fallut les enfermer telles qu'elles étaient dans de nouvelles caisses. Il eût été bien facile d'y dérober des objets qui tombaient d'eux-mêmes dans la main, et pourtant rien ne disparut. Mais la probité et l'exactitude ne sont pas les seules qualités indispensables à un bon *tcharvadar* ou muletier.

Il faut d'abord qu'il connaisse les gens qu'il prend à ses gages. Il en a ordinairement une douzaine avec lui, et souvent davantage, pour soigner et conduire ses bêtes. Il veut des hommes vigoureux, dispos, endurcis à la fatigue, accoutumés à une vie sobre, peu faciles à effrayer et cependant point querelleurs, car leur devoir est d'éviter les occasions de tumulte. De plus, il faut qu'il ait

confiance en ses serviteurs et que, si lui ne vole pas, ceux-ci ne le compromettent point par leurs vices. Outre l'attention qu'il doit porter à les bien choisir, il faut encore qu'il les soumette à une discipline sévère. Il est nécessaire qu'il connaisse les tribus sur le territoire desquelles il circule et qu'il se maintienne en bons termes avec elles. Il a soin d'entretenir la bienveillance des chefs par des présents faits à propos, et il évite tous les malentendus qui pourraient donner lieu à des scènes de pillage. Si ces tribus sont assez considérables et assez indépendantes pour prétendre à lever des impôts sur les caravanes, c'est lui qui, après s'être entendu avec les principaux marchands réunis pour le voyage, négocie les conditions du passage et s'efforce, par de bonnes paroles et des appréciations adroites des circonstances, d'obtenir les meilleures conditions.

Lorsque la caravane s'appuie d'une escorte, c'est encore lui qui en règle le paiement, qui la dispose, qui décide souverainement de la route à suivre, des stations, des heures de départ. Souvent, dans les cantons dangereux, il change, sans demander l'avis de personne, la direction qu'on a prise jusqu'alors, ordonne de camper lorsqu'on vient à peine de se mettre en chemin, ou bien exige à l'improviste une marche forcée. Naturellement, il fait la police sans contestation.

Arrive-t-on dans les villes, le tcharvadar doit y être précédé par une réputation inattaquable de bon musulman. Il est bien avec tout le monde. Les

moullahs l'estiment et, au besoin, le soutiendraient. Les gouverneurs et leurs gens sont accoutumés à en recevoir de petits cadeaux. Les marchands, qui ont sans cesse besoin de lui, le traitent avec considération et le couvrent de leur crédit. Quand on est en route, il est despotique, il commande, il veut être obéi ; et, si les circonstances sont telles qu'au lieu d'être le maître il est le serviteur, comme par exemple, lorsqu'il a loué ses bêtes à quelque personnage important dont la volonté prime la sienne, on a quelquefois à se plaindre des efforts qu'il fait pour n'agir qu'à sa guise. C'est la force de l'habitude qui l'emporte, et puis certaines tentations du métier, comme, par exemple, de rester deux ou trois jours dans un lieu où l'on n'a que faire, mais où l'herbe est verte et fraîche et où il peut restaurer ses mulets. Alors on le trouve d'un entêtement qu'il semble avoir pris dans leur fréquentation. Mais arrivé dans les villes, il dépose toutes prétentions à l'autorité. Il est le meilleur homme du monde. Modeste, serviable, patient, tout lui est bon. Tels sont les tcharvadars persans. Certainement il se présente des exceptions, mais elles sont extrêmement rares, et je suis fermement convaincu que la probité la plus scrupuleuse et la fidélité aux engagements est la règle générale. De Bouschyr à Téhéran, comme dans toutes les autres occasions où j'ai eu affaire à ces hommes, je n'ai jamais eu de motifs pour changer d'avis.

Tout était prêt pour le départ, et il fut décidé que nous nous mettrions en route à trois heures de

l'après-midi et que nous irions coucher à deux lieues de Bouschyr. Sans parler de ma famille, la caravane était ainsi composée : le ministre, les deux secrétaires de la mission, un attaché, deux drogmans et un peintre. Nous étions tous à cheval ; ma fille, entre les bras d'un serviteur arabe, était montée sur un grand âne blanc de Bahreyn, dont les oreilles d'une majestueuse longueur ne le cédaient qu'à l'ampleur de sa voix. Cinq domestiques européens également à cheval et une femme de chambre tourangelle sur un âne venaient ensuite. Devant la caravane marchaient deux kavas, bagdadins, deux colosses : l'un était un chrétien nestorien, nommé Issa ; l'autre un musulman, Adboullatif. Ces respectables personnages vivaient dans la meilleure intelligence, malgré la différence de leurs religions, et se grisaient d'un commun accord, toutes les fois qu'ils en pouvaient faire naître l'occasion, de la manière la plus fraternelle. Derrière leurs tarbouchs rouges se montraient le bonnet noir d'un myrakhor ou écuyer, portant une longue lance ; ensuite venaient deux chevaux de main couverts de housses brodées en soie de couleur, conduits par des palefreniers montés ; puis un groupe de domestiques natifs chargés des aiguères et des coupes pour boire en route, des ustensiles nécessaires pour faire le thé, etc. Parmi ces serviteurs se distinguaient les kaliandjys. Au lieu de fontes ils avaient devant eux deux grandes boîtes cylindriques contenant le kalian et le tombéky, espèce de tabac, et aux deux côtés de leurs étriers pen-

daient, d'une part, un réchaud en fer plein de charbon, de l'autre, une bouteille en cuir pour l'eau. Enfin derrière nous, à deux cents pas environ, suivait le mehmandar et son monde, les ghoulams, ou cavaliers, tantôt serrés en troupes, tantôt dispersés et dans le pittoresque désordre et la variété brillante d'armes et de costumes d'une troupe irrégulière. A peu de chose près, l'ordre de marche que nous observions en sortant de Bouschyr fut conservé tous les jours, et tous les jours il fut pareil, jusqu'à Téhéran. Les Persans ont le génie de l'étiquette et des formes. A peine, lorsque nous étions absolument seuls dans le désert, nos gens, nos myrakhors écuyers, djelodars palefreniers, abdars échansons, kalyandjys porteurs de kalians, pyschkedmets maîtres d'hôtel, ferrachs valets, ghoulams cavaliers d'escorte, se relâchaient-ils de la solennité de leurs attitudes. Constamment on pouvait les voir le bâton appuyé sur la pointe du pied, bons à sculpter dans le marbre ou à couler en bronze, et, pour entrer dans le moindre village, il n'en était pas un qui, de lui-même et instinctivement, ne se posât sur sa selle comme il eût fait pour défilé devant un empereur.

Nous sortîmes de la ville. Les fonctionnaires nous accompagnèrent en pompe jusqu'à ce que le ministre les eût autorisés à se retirer, et nous nous trouvâmes en route, ce qui ne fut pas une grande peine pour ce jour, car nous arrivâmes presque aussitôt.

CHAPITRE VIII

DE BOUSCHYR A SCHYRAZ

Bâg-è-Cheken, où nous campions pour la première nuit, n'est qu'à une heure et demie de Bouschyr. Malgré cette extrême proximité, nous y fûmes très mal installés. Les tentes, à la vérité, étaient placées, mais de tous les lits il n'en était arrivé qu'un seul ; les muletiers avaient eu, apparemment, leurs adieux à faire. La soirée se passa à les attendre. Ils ne vinrent que fort tard dans la nuit. Il fallut donc prendre les choses en patience et coucher sur les tapis. Tout le monde s'en trouva plus matinal, et dès avant le jour chacun était sur pied. Les chevaux, attachés aux piquets à cent pas de nous, hennissaient en voyant venir leurs palefreniers apportant l'orge et l'eau. Les psychked-mets avaient allumé le feu et servaient le thé. Ces grandes figures noires, se croisant dans l'obscurité encore profonde avec les autres serviteurs, tout couverts d'armes dont les clartés du feu ti-

raient des étincelles, présentaient un spectacle qui ne manquait pas de charme ni même, si l'on veut, de grandeur.

Le jour se fit. Le lieu du campement, où nous étions arrivés tard la veille et que nous avions mal vu, n'était qu'un plateau stérile, couvert par plaques d'un gazon court et clairsemé, que le soleil des premiers jours de mai avait déjà complètement flétri. Nous montâmes à cheval à cinq heures, et nous commençâmes à marcher dans une contrée plate, tantôt marécageuse, tantôt sablonneuse, continuation du paysage que nous avions eu au lever du soleil. C'était toujours la presque île, et de temps en temps nous apercevions la mer et les sinuosités de la côte. La grande préoccupation fut de savoir comment se comporteraient les chevaux, et si l'on pouvait se fier à eux pour l'avenir. Bien des forces aussi s'essayaient.

Après trois heures et demie, nous vîmes les tentes du mehmandar dressées près de deux ou trois maisons en terre recrépies de plâtre. C'était la résidence d'été des Anglais, et nous devions y passer la nuit. Il est impossible de trouver rien de plus austère que ce lieu de plaisance. Trois chambres sombres fermées par des espèces de persiennes en vétiver, sur lesquelles on a soin de jeter de l'eau à tout instant ; grâce à cette précaution, l'air est un peu rafraîchi. Des chaises et des fauteuils de bambou composent l'ameublement. Autour des maisons, du sable et pas un brin d'herbe, et pour toute verdure on aperçoit à un quart de lieue au

moins les tiges menues et les têtes rondes d'un bosquet de palmiers. Du reste, aussitôt que le soir arrive, les scorpions se promènent par bandes autour de l'habitation. Comparativement à Bouchyr, on dit que c'est un lieu d'une grande fraîcheur, et les Anglais ont l'habitude d'y venir pendant les mois brûlants. Pour nous, la nuit que nous y passâmes fut excellente, et j'aurais mauvaise grâce à en médire. Cependant nous pûmes sans peine nous en arracher, et à trois heures et demie du matin nous nous remettions en route.

Le pays ne fut pas tout à fait le même. C'était toujours une immense étendue et un sol de même nature, mais çà et là il était couvert de roseaux et de broussailles assez hautes pour former un petit fourré. Le chemin battu, d'une grande largeur, s'étendait à perte de vue dans ce désert. Pour le varier, nous eûmes l'aspect d'un mirage qui dura une partie de la marche, et nous avons dû à ce phénomène de voir le paysage d'une manière mensongère sans doute, mais qui valait mieux que la réalité. Au loin, vers notre gauche, cette aimable apparence nous montrait une ligne majestueuse de grands et beaux arbres baignant leurs pieds dans un large fleuve et y reflétant leurs têtes touffues. Je n'ai jamais vu de mirage qui ne m'ait rappelé les rives de la Seine. Nous avions déjà fait des progrès dans l'art de voyager à cheval. Tout le monde était gai et, à peu d'exceptions près, le resta constamment. Encore très inexpérimenté sur la nature des choses, toute ruine qui

se présentait de loin me faisait battre le cœur, et ce n'est qu'après en avoir vu beaucoup que je me suis persuadé que, plus abondantes en Perse que partout ailleurs, elles sont loin d'y être toutes intéressantes. Dans ces premières journées, il n'était rien qui n'eût un attrait. Tout était nouveau, tout plaisait, chaque pas était une découverte et chaque découverte semblait contenir un monde.

Après quatre heures de marche, nous aperçûmes au loin nos tentes sur un petit mamelon. Nous étions, à ce qu'on nous dit, dans le voisinage d'un hameau appelé Aly-Yssavendy ; mais les plis du terrain nous le cachaient. A peine arrivés, le medmandar vint faire une visite au ministre et s'informer de la santé de tout le personnel. En général, et par discrétion, il eut toujours le soin d'avoir son camp à quelque distance du nôtre, assez rapproché pour veiller à notre sûreté et à nos besoins, assez loin pour ne pas nous gêner. De l'autre côté de nos tentes et également à une distance raisonnable, s'installaient nos muletiers qui, de leurs ballots et de leurs charges, se faisaient des abris contre le soleil. Tout s'était organisé, de sorte qu'il n'y avait plus à craindre le renouvellement des premiers ennuis. Ce jour-là, et tous ceux qui suivirent, le déjeuner se trouva prêt et servi, comme dans une salle à manger d'Europe, sous la principale tente, au moment où nous descendions de cheval, car le cuisinier avec ses aides, et les coffres de son service, portaient avant nous le matin. Par une particularité fort heureuse, mais à la-

quelle nous ne nous serions jamais attendus, nous eûmes toujours de la glace. C'est le résultat de la configuration extraordinaire du pays. Après le déjeuner on se dispersait ; les uns cherchaient à dormir, les autres lisaient, écrivaient, se faisaient des visites, allaient au camp du mehmandar, ou essayaient de braver le soleil et de parcourir les environs. A cinq heures, on s'habillait pour dîner, et avant sept, la plupart étaient couchés, car la grande affaire était de monter à cheval de meilleure heure possible, afin d'éviter la chaleur, principalement pour les bêtes, qui en souffrent beaucoup. Quant aux muletiers, ils ne voyagent que de nuit, et ils en donnent cette raison. Mais l'habitude en est si bien prise chez eux, que je les ai vus, dans d'autres occasions, continuer ce système au fort de l'hiver et se mettre en route à minuit, à travers trois pieds de neige et par une gelée mortelle.

Ce jour-là, nous perdîmes un de nos compagnons, qui ne fut jamais retrouvé et qui avait pourtant traversé déjà bien des fortunes. C'était une chienne de chasse, envoyée d'Angleterre à une des légations à Téhéran. Cet animal nous avait été confié à Bouschyr. Il était venu comme nous sur le *Victoria*, et nous avions fait connaissance à Suez, où il était arrivé seul, avec un camarade du sexe masculin. Il s'avisa de chasser sur le chemin, s'égara et nous ne le vîmes plus. Quant à l'autre, plus sage, il ne quitta jamais la caravane, et nous eûmes le bonheur de l'amener à sa destination.

Comme pour réparer le vide que la chienne de

chasse allait faire, on nous apporta au milieu de la journée une petite gazelle toute jeune. Nous en avons laissé trois ou quatre à Bouschyr. C'est un cadeau qui s'offre beaucoup en Perse. Délibération faite si on enverrait celle-ci à la cuisine, on crut que c'était l'ordre du ciel de la garder, et on chercha les meilleures méthodes pour lui faire boire du lait, car elle avait un mois à peine. Au milieu de la nuit, elle s'agita tellement et tellement se plaignit qu'une nouvelle délibération aboutit à l'idée qu'elle serait mieux en liberté. Je la pris dans mes bras, et sortant de la tente je m'en allai à tâtons dans les ténèbres, jusqu'à une distance assez grande du campement, et la déposai dans un buisson. Puis je m'en revins. Mais je ne marchais pas vite, à cause de l'obscurité ; j'avais à peine fait dix pas que je trébuchai sur un obstacle ; je me baissai, et, cherchant avec la main, je reconnus la gazelle qui était revenue et se couchait là. Il n'y avait plus de doute ; cette petite bête nous était commise, et il fallait en avoir soin. Mais hélas ! je finirai de suite son histoire : le lendemain matin, on la mit dans un kedjavèh, double panier, posé sur le dos d'un mulet, comptant qu'elle ferait bien la route de cette manière : un butor de domestique européen jeta sur elle des coussins, et quand on descendit à la station on la trouva étouffée. Tel fut le triste sort de la petite gazelle d'Aly-Issavendy, et je la regrettai d'autant plus qu'il n'était pas bien difficile de la conduire à bon port. Rien n'est plus aisé que de faire voyager les animaux en

Asie. Les Persans emmènent leurs chiens, leurs chats, et un de mes camarades d'une autre légation amena un jour avec lui de Bagdad, outre trois épagneuls, une grande gazelle et une douzaine de lapins blancs. J'étais encore inexpérimenté, mais depuis j'ai fait mieux que l'exemple que j'ai cité.

Le lendemain, à trois heures et demie, nous descendîmes auprès d'un grand village, ou, pour mieux dire, une petite ville appelée Barazdjoun, dont le gouverneur était venu au-devant du ministre. La route s'était faite constamment au milieu de vastes plaines sablonneuses. Mais autour de Barazdjoun, s'étendaient de grands bois de palmiers et de belles cultures. Outre nos tentes, on avait eu soin de préparer un logement d'une espèce particulière et tout à fait confortable. C'était une cabane construite avec une sorte de ronce appelée épine de chameau. On l'arrose constamment, et il en résulte une fraîcheur enchanteresse. Au milieu de la cabane, on avait en outre creusé un bassin rempli d'eau. De pareilles ressources sont précieuses, par la température qui règne aux alentours du golfe Persique ; mais ce n'est peut-être pas très favorable à la santé. Il semble que l'atmosphère humide qui en résulte doive disposer particulièrement le corps à prendre la fièvre, surtout avec l'obligation où l'on est toujours de passer de ce bain de vapeur à l'air de dehors.

Barazdjoun est un amoncellement de maisons en terre, assez bien construites, n'ayant qu'un

seul étage et çà et là une chambre à jour, ou bala-khanèh, au-dessus. Des rues de six pieds de large et un bazar petit et très insignifiant sont tout ce qu'il y a dans cette ville. Je commençai là à remarquer l'air de jovialité et de bienveillance, non plus seulement des fonctionnaires persans, mais de la population même. Tous les gens qui circulaient et s'arrêtaient pour nous regarder ne semblaient pas demander mieux que d'entrer en conversation. J'observai aussi que, bien que très voisine du littoral, la population de Barazdjoun parle le farsy et ne sait pas l'arabe. Il en est de même de toutes les villes et de tous les villages avoisinants, et j'eus beau m'informer, je ne trouvai personne qui connût la langue de la péninsule, pas même les Moullahs. Je dis ceci en vue de l'erreur contraire, qui a cours parmi les géographes.

Nous étions si dispos et si enchantés de cette journée passée dans notre grotte aquatique, que le soir, nous allâmes faire une promenade dans les terres labourées, faute d'emplacement meilleur, et nous la prolongeâmes même au milieu des cordes et des piquets de nos chevaux. Après quoi, il ne nous resta plus qu'à nous aller coucher.

A quatre heures et demie nous étions à cheval et en route, et ce fut une belle marche. Sur notre droite, les montagnes qu'il nous fallait traverser pour aller à Schyraz, et dont nous cherchions les passages, se rapprochaient sensiblement. D'abord, le sol, au lieu d'être, comme les jours précédents, marécageux et sablonneux, se présenta tout cou-

vert de cailloux et de pierres énormes. Il semblait un éboulement. Les chevaux ne trouvaient pas, sans chercher, où poser leur sabot. Une petite voiture à un cheval apportée de Rome n'inspirait que peu de confiance, et personne n'avait voulu en profiter, parce que le cheval qui y était attelé, bien qu'emprunté à l'artillerie persane, ne paraissait pas très content de sa tâche ; mais enfin on était curieux de la voir rouler cette fois.

Pour le début, elle fut brisée après une course furieuse et il fallut la laisser à Barazdjoun, d'où le gouverneur promit de la renvoyer à Schyraz à dos de mulet.

En sortant de ce rude terrain, nous trouvâmes tout autre chose. Un sol imprégné de sel et resplendissant au soleil comme un grand bouclier. L'air était saturé de soufre, et des flaques d'eau, semées de distance en distance, paraissaient sortir des débordements de l'Averne. Des puits de naphthe s'ouvraient de toutes parts, et sur leurs bords croissaient des touffes énormes de plantes épineuses. Ce terrain est admirablement doué pour la chasse. Les gibiers les plus divers s'y trouvent en foule. On ne peut en dire autant des hommes, qui y sont très clairsemés. Cependant, des tours de garde qui s'élèvent çà et là semblent indiquer que, si peu qu'il y en ait, il vaudrait mieux qu'il y en eût moins encore. Toute la contrée est exposée aux excursions des cavaliers nomades du Laristan, intrépides pillards, et les villages ont besoin de se garder et se gardent. L'état ordinaire

du pays est assez semblable à celui du border écossais au xvi^e siècle et tel que Walter Scott l'a décrit ; même existence agitée, mêmes exploits et, dussent nos habitudes actuelles s'en choquer, il faut bien le dire aussi pour être vrai, mêmes plaisirs.

Tandis que nous avançons, notre escorte, profitant des avantages du terrain, se mit en joie et commença ces exercices guerriers que les Arabes d'Afrique nous ont appris à connaître. Nous pûmes alors juger et des qualités des montures et de l'adresse des hommes.

Les chevaux étaient de race arabe ou croisée d'arabes. Aucun n'était ce qu'on peut appeler beau ; mais petits, maigres, ayant pour la plupart la poitrine étroite, ou des défauts graves dans la construction des jambes et de la croupe, tous avaient les éparvins, et il y a peu de chevaux en Perse (je crois qu'on pourrait dire aussi en Asie) qui ne doivent le même vice au mode d'éducation généralement suivi et au genre de service qu'on exige. En outre ils sont assez sommairement soignés, montés de bonne heure, soumis à un régime dur. Cependant ils font preuve d'une souplesse, d'une ardeur, d'une bonne volonté incomparables. Presque toujours méchants entre eux et querelleurs à l'excès, ils en veulent rarement aux hommes et sont ordinairement faciles à manier. J'en ai vu beaucoup de la plus laide espèce, chevaux de poste, de tcharvadars, de paysan, je n'ai jamais vu une rosse. Ce qu'on appelle dédaigneusement un

yabou (cheval de transport) peut rendre des services qui étonnent, quand on les compare avec l'apparence souvent misérable de l'animal dont on les obtient.

Nos ghoulams galopaient comme des fous à travers la plaine. Ils se poursuivaient en simulant un combat. Le cavalier atteint se renversait sous le ventre de sa monture pour éviter le coup de sabre et tirait son pistolet sur l'agresseur, qui repartait à toute bride, et en pleine carrière se retournait pour faire feu de son mousquet, et le rechargeait en courant. Un autre décrivait des courbes rapides dont il changeait brusquement la direction, tenant haut la tête du cheval, et, lui-même, debout sur ses étriers très courts, penché en avant de façon à avoir l'oreille gauche de l'animal presque en face de la poitrine. Cette manière de monter ne manque pas d'élégance ; elle assure au cavalier une grande liberté de mouvements sur la selle, et c'est à ce système que les Persans doivent, comme jadis les Parthes, la faculté de frapper l'ennemi en fuyant. Mais de solidité, ils n'en ont point ; ils ne tiennent que par l'équilibre, et le moindre faux pas du cheval ou la plus légère secousse suffit pour les jeter à bas. Dans cette petite guerre, il y eut des chutes, et, tous les jours, en marche, même au pas, il y en eut encore, et quelques-unes d'assez graves. Mais les Persans n'y font aucune attention et n'y attachent pas d'importance. Il est impossible d'être plus dégagé et plus hardi et, en même temps, de montrer une

plus imprudente insouciance. Ce fut un des grands plaisirs de la marche de ce jour que ce jeu martial si vivement engagé par nos deux cents cavaliers. Ils y mettaient de l'amour-propre et un entrain merveilleux. Cette multitude de costumes de couleurs variées ajoutait un brillant éclat à ce vif tableau. Un des mieux faisant de la journée fut un ghoulam mamaceny d'une beauté frappante. Je ne saurais le mieux comparer qu'à la tête magnifique gravée sur les médailles d'Ardeschyr, et son équipement même était pareil à la barbare recherche du costume sassanide.

Nous vîmes se dessiner au loin les vastes lignes d'une grande forêt de palmiers qui, partant du pied de la montagne, remplissaient tout l'horizon. Là se trouvait le village de Dalaky, où nous devons nous arrêter. Nous y arrivâmes bientôt et nous trouvâmes nos tentes dressées au milieu d'un champ, les paysans apportant de l'eau fraîche, des jattes de lait, la glace étincelante, la table mise, le déjeuner prêt, tout pour le mieux.

Dalaky est un beau village évidemment riche. Il contient beaucoup de ruines, mais les maisons qui sont debout sont bonnes. Plusieurs sont en pierres, fait assez rare en Perse et qui indique que les pluies d'hiver doivent être fortes dans ces parages, à cause du voisinage des montagnes. On pouvait déjà tirer cette induction de l'état du terrain, profondément raviné en plusieurs endroits. Quant aux ruines, il faut faire tout de suite une observation. Si la Perse est le pays du monde qui

en a le plus, il n'y a pas de conséquences trop sinistres à en tirer. En les examinant avec un peu d'attention, on s'aperçoit sans peine que la plupart sont récentes et ne proviennent ni de la dévastation, ni de l'appauvrissement du pays. Les habitudes des paysans sont assez nomades, et lorsque, pour une cause ou pour une autre, une localité a cessé de leur plaire, ils l'abandonnent, et nécessairement le village tombe en décombres. Mais, en ce cas, à une ruine répond nécessairement la fondation d'un village neuf dans un lieu jusqu'alors désert. Ensuite, les Persans ne réparent jamais leurs maisons, et lorsqu'elles sont vieilles, ils trouvent plus commode, plus agréable et pas plus cher d'en construire de nouvelles, soit à côté, soit plus loin. Enfin, lorsqu'un homme meurt, ses enfants laissent volontiers tomber son habitation et s'en font une autre. Pour bien juger de l'état réel de la Perse, il est important de ne pas perdre de vue cette considération qui a été un peu trop oubliée par des voyageurs plus sensibles qu'exacts. Les maisons de Dalaky, j'entends celles qui sont debout, offrent encore une particularité que je n'ai pas vue ailleurs, mais qui doit se trouver dans la province de Schuster. Les chambres, fort grandes, sont pourvues d'une cheminée très vaste, sorte de foyer rond, placé au milieu de l'appartement, et dont la fumée s'échappe par un trou pratiqué dans le plafond. C'est un système tout différent de celui des cheminées persanes ordinaires qui sont le type des nôtres, bien qu'autrement ornées.

Le village était presque désert, non pas que la population ordinaire ne fût relativement assez forte, mais parce que dans cette saison de l'année les paysans abandonnent les plaines chaudes et se retirent dans les montagnes voisines avec leurs bestiaux. Pendant ce temps, ils habitent des cabanes construites en bois de dattier et couvertes des feuilles de ce même arbre. Cet usage d'avoir une double demeure est très fréquent, même chez les habitants sédentaires de la Perse. C'est un état intermédiaire entre la vie nomade et la résidence complètement fixe, état explicable chez un peuple qui a presque toutes ses origines sous la tente et dont le caractère et les habitudes en portent à chaque instant le témoignage. Les hommes de Dalaky me parurent généralement beaux, de haute taille et d'une force musculaire peu commune. Leur aspect respirait la santé, leur physionomie la bonne humeur. Je commençai à trouver le type des Persans du Sud, dont les bas-reliefs de Persépolis présentent tous des portraits frappants. Déjà quelques cavaliers mamacenys me l'avaient offert. Je l'ai vu plus tard aussi chez des Bakhtyarys, mais je ne l'avais pas encore observé chez des paysans proprement dits. Ce qui me parut digne d'attention, c'est que plusieurs de ces hommes étaient blonds, et même un d'entre eux était d'un blond très pâle, avec une carnation tout à fait blanche. Les femmes, qui ne se voilaient guère, liberté très ordinaire chez les populations agricoles, ressemblaient un peu à nos Auvergnates et

avaient dans leur structure plus de force que de beauté. Il y a à Dalaky beaucoup de tisserands. Nous étions établis sur la lisière d'un bois de palmiers, et probablement nous dûmes à ce voisinage d'entendre toute la nuit le concert des chacals. Ces glapissants voisins ne s'en tinrent pas aux cris. Ils vinrent nous faire des visites et rôdèrent jusqu'au jour sous nos tentes. Outre le plaisir de leurs allées et venues, nous fûmes encore tenus éveillés par une odeur sulfureuse qui nous étouffait. Le pays traversé la veille nous avait donné les raisons de cet inconvénient. Mais l'aube effaça ces ennuis et nous remontâmes à cheval, nous dirigeant vers les montagnes.

La route était beaucoup plus resserrée que la veille et tournait entre des hauteurs, quand tout à coup nous nous trouvâmes gravissant une pente assez roide et pavée de grandes roches plates. En un clin d'œil, il y eut quatre ou cinq chevaux par terre, et non pas seulement des Persans, mais plusieurs d'entre nous roulèrent sur le sol. Au milieu de cette bagarre, l'âne de Bahreyn manqua des quatre pieds, et je vis mon sage Mohammed prouvant que ce n'était pas à tort que j'avais mis ma confiance en lui, assis par terre et tenant ma fille en l'air à bras tendus. Lorsque le brouhaha fut un peu apaisé, il se trouva que personne ne s'était fait mal. Au milieu des plaisanteries en diverses langues, inspirées par la circonstance, on se remit en route en faisant un peu plus attention à soi.

Nous venions, en effet, d'entrer dans ce qu'on

appelle les kotels. Un kotel est un passage de montagne qui présente l'une ou l'autre des difficultés que l'on peut imaginer dans de pareils terrains ; quelquefois il les accumule toutes. Nous savions que les kotels de Schyraz, échelonnés devant nous, jouissaient dans tout l'Orient de la plus mauvaise réputation. Nous allions en juger par nous-mêmes.

Après ce début, nous tournâmes quelque temps dans un étroit défilé assez rocailleux, bordé de roches hautes, mais, à part les aspérités du sol, ne présentant pas des inconvénients bien remarquables, et, par une descente très prompte, nous nous trouvâmes dans une vallée fraîche et verte, embellie d'une jolie rivière coulant entre deux rives sablonneuses. On se serait cru à mille lieues du paysage que nous avions quitté le matin : sur les flancs des montagnes qui nous enserraient, une végétation naine de buissons et d'arbustes s'élevait jusqu'au faite, et nous voyions nos ghoulams dispersés sur les pentes, chassant les perdrix qui s'envolaient par bandes nombreuses aux coups de fusil qui retentissaient de toutes parts. Un de ces cavaliers se laissa choir avec son cheval du haut d'une roche dans la rivière ; mais ces gens-là sont sorciers, et non plus que sa monture, il ne se cassa rien. Nous traversâmes plusieurs fois la rivière ayant de l'eau jusqu'aux sangles ; deux ponts, dont nous fîmes rencontre, n'avaient plus pour fonction que de faire figure dans le paysage : ils étaient rompus par le milieu. Il faut leur rendre cette justice que le dernier emploi qui leur reste, ils

le remplissent bien, et un peintre comme Marilhat eût voulu les avoir dans ses cartons. Ils m'ont paru appartenir à l'époque musulmane. Mais les loisirs dont nous jouissions ne devaient pas être de longue durée. Nous arrivâmes au pied du premier vrai kotel, et nous vîmes se dresser devant nous une côte à peu près à pic, semée ou plutôt couverte de gros blocs de pierres et de rochers, au milieu desquels nous devons gravir. Dans de pareilles occasions, il est extrêmement difficile, sinon impossible, de faire tenir aux Persans un ordre quelconque, de sorte que nous n'avions pas encore marché la valeur de trois cents pas, que tous nos ghoulams étaient au milieu de nous, criant, tombant, se relevant et donnant aux plus intrépides une vision de coups de pied de cheval. L'âne de Bahreyn tomba de nouveau, et Mohammed le déclara incapable de porter double charge dans un chemin pareil. L'embarras eût été grand sans un Khorassany, qui offrit de prendre ma fille, et la plaça bravement sur le devant de sa selle. Nous recommençâmes à monter ; enfin, après bien des peines, nous aperçûmes en haut du rocher une troupe d'hommes à cheval qui se penchait pour nous voir ; c'était l'ystakbal de Khonar-Takhteh, c'est-à-dire le chef du village et son monde venus au-devant du ministre : ils nous regardaient comme font des spectateurs qui, du haut d'une falaise, considèrent des naufragés se tirant d'affaire à la nage.

Nous mîmes pourtant le pied sur cette cime

bienheureuse, nous nous trouvâmes dans une grande plaine haute, couverte d'un fin gazon du plus beau vert d'émeraude. Après ce que nous venions de faire, marcher sur un tel terrain était un repos et une volupté ; cependant nous ne fûmes pas fâchés non plus d'être près de nos tentes, dressées à peu de distance du village, sur le bord d'un grand ruisseau, et entourées de cultures assez bien entendues.

La route du lendemain fut belle ; nous eûmes à franchir, il est vrai, le Kotel-è-Mallou, qui nous parut valoir au moins le passage de la veille, bien que dans un autre genre. Ici, c'était un défilé véritable, serpentant entre deux crêtes et avec des retours d'une brusquerie incroyable ; mais ce que nous n'avions pas encore vu et ce que nous ne vîmes pas souvent, ce fut l'entretien de la route, un pont en excellent état, et le long du défilé des garde-fous dans leur entier. A la vérité, il eût été difficile de se passer de cet adoucissement dans une position déjà rude par elle-même, et nous ne nous en serions pas tirés sans quelque chute qui pouvait être de quatre-vingts à cent pieds dans certains endroits. C'est précisément pour avoir expérimenté que la perte subie de cette manière en chameaux et en mulets était annuellement trop forte, que quelques grands marchands de Bouschyr se sont décidés à mettre le chemin dans ce brillant état. Presque nulle part, deux chevaux ne peuvent aller de front, et quand, par malheur, des caravanes se rencontrent, l'une montant, l'autre

descendant, la situation est scabreuse, et on ne se tire de peine, des deux côtés, qu'après beaucoup de difficultés vaincues ; cependant le pis peut-être de toute cette marche, c'est la nature du terrain, uniquement formé d'un pavé naturel de grandes roches, dans les intervalles desquelles le pied du cheval trouve à peine la place pour se poser. Lorsque nous fûmes sortis du Kotel-è-Mallou nous nous trouvâmes dans un désert pierreux et accidenté d'une suite de mamelons d'une médiocre hauteur, tous nus et stériles. Cet aspect me rappela certaines parties de la Maurienne. J'aperçus au bord de la route quelques ruines sassanides, et sur une grande pierre brisée, une sculpture représentant ce sujet si vieux et si jeune, des deux lions affrontant un pyrée. On le voit sur la porte de Mycènes ; on le tisse encore tous les jours sur les étoffes de Perse.

Nous arrivâmes ainsi à Komaredj, et le climat nous prouva que si la physionomie de la contrée était très alpestre, la température ne l'était pas moins, car il plut la nuit, ce qui fut particulièrement désagréable aux domestiques européens, attendu que les serviteurs persans, profitant de ce que ceux-là avaient été se promener pour jouir de la fraîcheur du soir, leur volèrent leurs tentes et les contraignirent de dormir à la belle étoile, ce qui donna lieu, comme de juste, à force récriminations.

Komaredj est d'ailleurs très triste, arrosé de belles eaux et abondantes, sans doute, mais d'une

stérilité remarquable : quelques champs d'orge misérables s'étendaient à droite et à gauche d'un caravansérail ruiné, où s'étaient installés nos muletiers. Ce n'est pas un lieu qui donne un seul instant l'envie d'y séjourner ; mais comme l'air y est frais, il appartient à cette catégorie d'endroits dont les Persans ne parlent qu'avec enthousiasme. Je n'ai jamais vu un peuple avoir au même degré la crainte de la chaleur et l'amour du froid ; ce n'est pas cependant qu'il en soit privé pendant l'hiver.

A quatre heures et demie, nous avons quitté nos tentes et nous traversâmes d'abord une plaine, dont la beauté nous fit oublier bien vite la tristesse de Komaredj ; de là, nous passâmes dans une vallée où l'herbe était abondante, et que parsemaient d'une façon très pittoresque des bouquets d'arbres d'une belle venue et de nombreux corps de garde. Le pays est extrêmement peu sûr et rend nécessaire cette précaution. Les voyageurs redoutent généralement, sur ce parcours, la rencontre des cavaliers bakhtyarys, gens d'abord difficile, s'il en fut.

Un Bakhtyary converti me disait une fois : « Voyez à quel point les hommes de nos tribus sont ineptes ! ils passent toutes leurs soirées et la plus grande partie des nuits à entendre raconter des histoires ou à se faire chanter des chansons ; pendant ce temps, comme ils ne connaissent ni le thé, ni le café, ils mangent du fromage et boivent du dong (c'est du petit-lait) ; quand ils ont la tête bien pleine des sottises qu'on leur a dites, et

dont ils n'ont garde de ne pas tout croire, ils s'apostrophent les uns les autres : « Cet Iskender, ce « Roustem, cet Isfendyar, est-ce que nous sommes « moins que ces gens-là ? Ils coupaient les lions « en deux d'un seul revers d'épée ; ils mettaient « les armées en déroute ; est-ce que nous n'en « ferions pas autant ? Il faut voir ! » Pleins de cette belle idée, il se trouve toujours parmi eux trois ou quatre écervelés qui montent à cheval, et vont donner sur la première caravane venue. Quelquefois, ils ont affaire à trop forte partie, et ces héros se font tuer ; d'autres fois, ils mettent tout en fuite et restent maîtres des ballots de marchandises ; alors ils ont des imaginations comme celle-ci. Ils laissent à part tout ce qui est étoffe pour donner à leurs femmes, à leurs fiancées, à leurs sœurs ; s'il y a du sucre ou de l'indigo, ils le transportent sur le bord d'un ruisseau et envoient un des leurs au prochain village ; celui-ci rassemble les paysans et leur dit : « Par la générosité de tels « et de tels, Bakhtyarys, vous allez voir couler « de la couleur bleue, ou du sorbet à flots ; c'est « à vous qu'on le donne ; admirez la bravoure et « la magnanimité de ces hommes terribles ! » Et pendant toute la journée, le ruisseau coule bleu ou apporte de l'eau sucrée aux cruches des paysannes ; alors les pillards s'imaginent avoir fait une aussi grande action qu'on en accomplit jamais, et tiennent pour certain que l'univers entier les admire. Vit-on jamais de pareils fous ? »

J'entrai naturellement dans les sentiments du

narrateur. Cependant les Bakhtyarys ne m'en parurent que plus curieux. Ils composent des populations de montagnards assez nombreux, et seraient redoutables pour les gens des plaines, si leur ardeur chevaleresque ne les portait constamment à se battre entre eux. Toute l'année, de tribu à tribu, il y a des querelles, des expéditions et des combats, ce qui donne, heureusement, du loisir aux passants. Un de mes amis, M. Querry, chancelier de la légation de France à Téhéran, l'homme vivant qui a le plus et le mieux vu les provinces persanes, se trouva un jour dans une vallée profonde du pays des Bakhtyarys, au moment où deux troupes se fusillaient d'une montagne à l'autre. Au milieu de l'ardeur du démêlé, les combattants des deux partis lui criaient d'en haut : « Ne bougez pas ! Ce n'est pas à vous qu'on en veut ! Vous ne risquez rien ! » Il ne bougea pas, et en effet il n'eut aucun mal.

On conçoit qu'avec une humeur aussi enragée et des prétentions à égaler sinon à surpasser tous les héros de l'histoire et de la fable, les Bakhtyarys soient des contribuables assez médiocres. Les impôts qu'ils doivent au roi, ils les payent on ne peut plus inexactement. De fondation, ils ne les apportent jamais, et, si on a la prétention d'aller les leur prendre, il faut amener du canon avec soi ; ce qui n'est pas toujours facile. Leur puissance a cependant beaucoup diminué depuis qu'un général arménien, Solyman-Khan, alors gouverneur de Schuster, est allé raser leurs principales forteresses et

les tours où demeuraient leurs chefs ; il y a de cela quelques années. Ils se défendirent comme des lions, mais toujours désunis, il leur fallut baisser la tête. De sorte que, relativement à ce qu'ils étaient autrefois, et malgré leurs courses encore très fréquentes, on peut dire aujourd'hui qu'ils sont à peu près tranquilles, autant toutefois que leur tempérament le permet. Seulement, si l'on considère qu'ils sont restés identiquement les mêmes qu'Alexandre le Grand et ses généraux les ont connus, on conviendra qu'il y a peu d'espoir de les voir se convertir ; c'est ce qui rend nécessaire de parsemer de corps de garde les lieux où ils aiment à se placer pour attendre les voyageurs.

Cette journée fut charmante. Accomplie sans grande peine, elle se termina par des présentations et force politesses officielles. Nous avons été prévenus dès le matin, que le mehmandar nommé et envoyé par le roi pour nous conduire de Schyraz à Téhéran avait voulu, dans un empressement des plus aimables, devancer le jour où il devait se mettre à la disposition du ministre, et, s'étant acheminé pour venir au-devant de lui, se trouvait à Kazeroun, où nous couchions le soir. Une heure avant d'arriver, nous fûmes, en effet, abordés par un peloton de cavaliers qui nous annonça l'approche d'Aly-Khan, et bientôt nous le vîmes lui-même, escorté de toutes les autorités de la ville.

Il était monté sur un cheval équipé à la persane, mais portait l'uniforme bleu brodé d'or de sergent ou brigadier général. Il avait aussi le cordon rouge

qui constitue la décoration particulière à ce grade. Le gouvernement persan, empressé de se montrer aimable, avait choisi pour remplir les fonctions de mehmandar non pas seulement un homme revêtu d'un grade militaire élevé, mais encore le représentant d'une famille et d'une tribu considérables par la naissance et la fortune. Aly-Khan était, et, Dieu merci, est encore un des chefs des Karagheuslous, tribu de race turque, établie aux environs d'Hamadan, et reconnue pour une des plus nobles de l'empire. C'est à la fois un brave soldat, un homme de cœur et un homme intelligent. Bien que n'ayant jamais eu jusqu'alors beaucoup de contact avec les Européens, il ne dit rien et ne fit rien, dans tout le voyage, qui ne fût de nature à plaire, et montra, avec beaucoup de bonne volonté et de bonne grâce, infiniment de tact. Dès l'abord, il fut très cordial, et jusqu'à Schyraz s'unit à Mirza Aly-Mohammed-Khan, le mehmandar du prince gouverneur du Fars, pour nous rendre le trajet facile et agréable.

Je n'hésite pas à dire que Kazeroun est un petit paradis. C'était jadis sous les Sassanides une ville importante, et les premières dynasties musulmanes ne lui ôtèrent rien de son éclat. Aujourd'hui, elle est beaucoup déchue, et j'ai entendu estimer sa population à quatre ou cinq mille âmes tout au plus. Mais telle qu'elle est, Kazeroun est encore une ville charmante, entourée de vignes, de belles cultures, semée de palmiers. On nous fit descendre dans un beau et grand jardin d'orangers apparte-

nant à un riche paysan, et tandis que les uns s'établissaient dans les chambres d'un pavillon au-dessus de la porte, d'autres faisaient placer leurs lits sous un kiosque, au milieu duquel une belle source remplissait un vaste bassin de pierre, avec jet d'eau, le tout ombragé par de grands orangers et des grenadiers énormes. De plus difficiles que nous eussent été contents. Toute la journée, on nous accabla de cadeaux de fleurs et de fruits.

La population est aussi belle à Kazeroun que dans tous les lieux où nous avons passé. Seulement on peut encore faire une remarque que Bouschyr aurait déjà dû me fournir. C'est que les habitants des villes n'ont pas du tout le type ancien que l'on observe dans les hommes des tribus et chez les villageois. Ils n'ont pas non plus la physionomie arabe, et pour bien dire, si on les habillait à l'européenne, ils ressembleraient assez bien à des Français. Leur allure vive et dégagée est celle de nos gens, et l'extrême variété de leurs traits détruit toute idée de pureté de sang à un degré quelconque. J'ai vu beaucoup de blonds avec des yeux bleus et il est évident que la race turque a eu une grande part à la formation de ce peuple. Les juifs sont également intéressants à examiner.

Ils ne ressemblent ni aux juifs arabes que j'avais rencontrés à Aden et à Mascate, ni à nos juifs ; mais, à part l'expression de visage que leur donnent leur genre de vie, leurs habitudes de pensée et la contrainte qui pèse sur eux, ce sont des Persans comme les autres citadins, sans plus

de type, sinon une origine évidemment métisse, dans laquelle le sang indo-européen entre pour beaucoup. Tous les juifs que j'ai depuis rencontrés en Perse m'ont donné lieu à faire la même réflexion, et j'ai pu en contrôler d'autant mieux l'exactitude qu'à deux reprises différentes, il m'est arrivé de voir, à côté des juifs persans, des juifs de Jérusalem, véritables congénères de ceux d'Europe. J'en conclus que, de même qu'en Arabie, les individus du culte mosaïque qui existent dans l'Iran sont descendus d'ancêtres prosélytes et n'ont pas leur origine matérielle dans le sein d'Abraham. Cette opinion, d'ailleurs, est tout à fait favorisée par l'histoire. Les juifs ont été autrefois, du temps des mages et même sous les souverains musulmans, extrêmement nombreux et puissants dans le sud de la Perse. Ils possédaient plusieurs villes peuplées uniquement de leurs coreligionnaires. Ils avaient des chefs héréditaires qui recevaient l'investiture du souverain et entretenaient autour d'eux des maisons militaires, brillantes et turbulentes. L'histoire de ces petites dynasties juives est tout à fait semblable à celle des autres princes asiatiques et pleine de meurtres et de trahisons domestiques. Dans leur orgueil de secte, des savants juifs m'ont assuré que les insignes dont se parent les rois, et entre autres l'emblème du lion et du soleil, avaient été empruntés à leur nation. Le fait est inexact ; seulement il est possible que quelques grands chefs hébreux se soient permis de prendre aussi des marques de souveraineté

suprême appartenant primitivement aux Persans et aux Assyriens. Quoi qu'il en soit, je ne veux que du bien aux juifs de Kazeroun, qui m'ont consciencieusement apporté les médailles et les pierres gravées à leur disposition, et me les ont généreusement laissées, comme de raison, au plus haut prix possible.

Cette journée se passa bien. Je me promenai dans la ville. Elle est entourée de ruines, ce qui se conçoit assez, car une cité ne passe pas de l'état de capitale pourvue de cinquante mille habitants à celui de bourgade de cinq mille sans qu'il lui en coûte des décombres. Le seul reproche sérieux que j'aie à faire à Kazeroun, c'est d'ouvrir tant de puits à fleur de terre, au beau milieu de ses rues étroites, et je ne m'explique pas que ce qui lui reste de monde ne disparaisse pas, dans un temps donné, par ce chemin.

Quand il fut question de partir, les Persans, toujours possédés de l'amour des voyages de nuit, nous persuadèrent cette fois d'en essayer. La tentative fut malheureuse. Par bonheur, nous n'allions pas loin, car Ab-ghynèh est à trois ou quatre heures de Kazeroun. La soirée était magnifique et fraîche. Mais en arrivant à notre campement, nous pûmes constater avec une certaine épouvante que cette fraîcheur tournait à devenir un froid des plus piquants, et que toutes les tentes, à l'exception d'une seule, étaient restées derrière avec les lits. Dans cette situation critique, il n'y eut d'autre ressource que de s'adresser aux bons sentiments

de Mirza Aly-Mohammed-Khan, et celui-ci, digne de tant de confiance, céda sa tente qui venait d'arriver, et nous fûmes au moins à couvert. Ce fut là que le docteur polono-persan se recommanda aussi à notre reconnaissance en apportant sa couverture de soie. Malgré ces secours, la nuit parut longue et de dure épreuve ; les clochettes des mulets qui arrivaient, les cris des hommes dans l'obscurité, nous tinrent constamment en éveil, et nous bénîmes le ciel quand on apporta le thé. Ce nous fut un grand soulagement que d'avaler ce breuvage, et plus que jamais nous trouvâmes pleines de dignité et d'aménité les physionomies et les barbes de trois braves maîtres d'hôtel empistolés, Redjèb-Aly, Imam-Ryza et Aly-Aschyar. Nous reprîmes tout de suite nos habitudes matinales, et à peine en route, nous pûmes comprendre que le chemin ne laisserait pas que d'être accidenté. Après avoir traversé une plaine marécageuse, nous commençâmes à aborder la montagne et nous laissâmes à gauche un grand bas-relief sculpté dans le roc vif où un prince kadjar, Tymour-Khan, s'est fait représenter il y a quelques années avec son kalyandjy et son fauconnier, le tout plus grand que nature, ni plus ni moins qu'un Achéménide. Il y a en plusieurs endroits de la Perse, et notamment auprès de Téhéran, de pareilles imitations de l'antique. On conçoit très bien que les puissants du siècle se laissent séduire à l'idée de copier les grandioses productions de l'orgueil de leurs prédécesseurs. Il y a même, en cela, un sentiment

fait pour mériter l'admiration. Seulement il ne faut pas se permettre des caricatures aussi mauvaises que celle de Tymour-Khan, et je pardonne à la population de Schyraz qui, dans un jour d'émeute, s'est donné la peine de venir casser le nez aux prétendues œuvres d'art de son présomptueux gouverneur.

En quittant ce monument dégradé, nous parcourûmes encore une certaine étendue de plaine, tantôt marécageuse et tantôt pierreuse semée d'arbres, puis nous arrivâmes à un des passages les plus célèbres du pays, le Kotel-è-Dokhter. Tout le monde en parle en Perse comme du *nec-plus-ultra* en fait de chemins difficiles ; mais, dans ce genre le Kotel-è-Mallou me paraît préférable. On court risque ici de faire des chutes très lourdes et terribles, mais non pas de décrire des paraboles dans des abîmes comme à cet autre endroit.

Le passage franchi, non sans peine et sans grande fatigue, toujours au milieu des chevaux et des hommes, nous étions dans une vallée charmante, bien cultivée et boisée de chênes verts et de tamarins. Je ne saurais mieux comparer ce passage qu'aux vallées piémontaises du commencement des Apennins, du côté de Ceva et de Mondovì. Nous en sortîmes pour aborder résolument un autre kotel, celui de Pyr-è-Zen ou de la *Vieille-Femme*. Je crains que le jugement que j'en pourrais porter ne soit pas équitable et ne se ressente de la peine qu'il m'a donnée à gravir ; car, par un malentendu fâcheux, mes gens, voyant que j'avais

mis pied à terre pour porter ma fille quelque peu et soulager son *says*, en conclurent que je prétendais faire la promenade à pied et emmenèrent mon cheval en avant. J'eus donc le plaisir de grimper de roche en roche pendant deux heures et j'arrivai très fatigué à nos tentes dressées à mi-côte du kotel, sur un plateau d'une centaine de pas adossé au rocher, bien herbeux, bien ombragé de grands arbres, bien dominé de rochers abrupts, un vrai camp de bandits qui aurait séduit le génie mélodramatique de Salvator Rosa.

Ce qui est particulièrement attrayant dans la nature physique de la Perse, c'est cette extrême variété d'aspects qu'elle présente, variété qui n'est pas bornée, comme dans la plupart des autres pays, à des nuances d'un fond toujours le même, toujours pareil en réalité, mais qui procède au contraire par contrastes violents et absolus de végétation, de relief du sol, de température. Quand on suit les grandes vallées, larges ordinairement de cinq à quinze lieues et davantage, on les voit se relever partout de manière à présenter les montagnes les plus hautes, souvent comme des montées presque insensibles. L'œil alors saisit une solitude immense, stérile il est vrai, et où rarement apparaissent au loin quelques villages, dont les constructions de terre, de la même couleur que la campagne, changent peu l'impression produite par l'ensemble. Les bouquets d'arbres qui entourent les habitations se perdent dans l'infini du désert comme des points. Mais, pour peu que, changeant

de route, on cesse de suivre la direction des grandes chaînes, et que l'on entre directement dans leurs passages, on voit en foule des paysages comme ceux de Meyanèh-Kotel, que je viens de décrire. L'eau est en abondance, les herbages y sont épais et pleins de fraîcheur, les arbres poussent avec exubérance, la végétation se montre tout européenne, car on a laissé à Kazeroun les palmiers et les orangers, et il faut traverser toute la Perse et descendre de ses plateaux sur les rives de la Caspienne pour retrouver encore ces productions du Sud. Comme en Suisse, on voit des ruisseaux torrentueux et des cascades, des noyers, des châtaigniers, des bouleaux autour de la demeure du paysan, des pommiers et des poiriers qui, dans les villages situés sur les pentes les plus hautes, rappellent même, par leurs formes rabougries et souffreteuses et les maigres plantations d'orge qui les entourent, les cantons les plus âpres du nord de l'Europe. Aussi, pour connaître le pays persan, faut-il faire autre chose que de le traverser : c'est après avoir pénétré de çà et de là que l'on peut seulement comprendre sa vraie nature, si diverse et si changeante.

En sortant de Meyanèh-Kotel, nous reprîmes la montée du Pyr-è-Zen. Nous nous aperçûmes avec plaisir que les principales difficultés avaient été vaincues dans notre marche de la veille. Il y eut bien encore un peu de fatigue et de souffrance, mais rien qui ressemblât à ce que nous avions éprouvé. Cependant nous fûmes bien aises quand

nous mêmes le pied sur le plateau de la vaste plaine qu'on nomme Descht-è-Ardjoun, et d'autant plus que nous avons définitivement dit adieu aux kotels de Schyraz.

Descht-è-Ardjoun est situé à une assez grande hauteur, et couvert d'un véritable tapis de verdure, comme les pampas d'Amérique. Au mois de mars, cette étendue n'est que fleurs de toute espèce et de toute couleur. Malheureusement, une si jolie contrée est soumise à trois fléaux : les courses des Mamacénys, à peu près continuelles, qui rendent la culture de ce sol superbe très difficile aux habitants, pouvant s'y maintenir à grand'peine. Nous eûmes la révélation du genre de vie de ces paysans, en voyant de loin leurs villages fortifiés, garnis de tours, se fermer à notre approche. Les hommes, ne sachant pas ce que nous étions, avaient fait rentrer en hâte femmes et enfants à l'aspect d'une cavalerie, et garnissaient leurs murailles.

Après les Mamacénys, et par rang d'importance comme inconvenient, viennent les lions. Les montagnes qui entourent Descht-è-Ardjoun recèlent ces terribles animaux en grand nombre, et sans cesse on les voit faire dans la plaine des apparitions qui ne laissent pas que d'être fort dommageables aux troupeaux et très redoutées des hommes. On a donc eu tort de contester la réalité de la présence du lion dans le sud de la Perse. A la vérité, nous ne fûmes pas troublés par eux, bien qu'on nous eût annoncé leur visite comme possible pendant la nuit. Mais j'ai vu ensuite à Téhéran des lions

que l'on appelait *lions de Schyraz*, et qui, incontestablement, étaient originaires du Fars. Ils ne sont pas d'une taille extrêmement élevée et n'ont pas de crinière, ce qui les rapproche un peu de la forme du tigre. Il est à remarquer, du reste, que le lion héraldique persan, celui des monuments antiques, est aussi sans crinière, et évidemment le même que le lion du Fars.

Enfin le troisième inconvénient, ce sont les serpents. Les herbages de Descht-è-Ardjoun, toujours entretenus dans leur fraîcheur par d'abondantes sources, en contiennent en grand nombre. A l'endroit où nous avons campé, on en prit et tua plusieurs, et c'est un hasard si nous n'en eûmes pas dans nos lits. Mais, précisément à cause de cette circonstance et de la connaissance particulière que j'ai pu faire avec ces reptiles par les soins du docteur polono-persan, je puis combattre avec conviction l'opinion répandue en Perse que ces serpents sont tous venimeux. Ils m'ont paru, au contraire, et sauf quelques exceptions, de la nature la plus inoffensive. L'ami de M. Bosco en emporta quelques-uns qu'il destinait à figurer dans certaines plaisanteries et expériences de magie naturelle dont il ne me confia pas le secret. Du reste, il y a des serpents dans toute la Perse.

Nos tentes étaient dressées dans une situation délicieuse, au milieu de grandes herbes, sur le bord d'un cours d'eau limpide, près des ruines d'un moulin détruit par les Mamacenys. De grands et beaux arbres nous ombrageaient de toutes parts.

Dans la campagne, erraient les mulets de notre tcharvadar, tous nos chevaux, et ils s'en donnaient à cœur joie, du savoureux pâturage que la fortune leur envoyait. On nous avait avertis qu'une lionne avec ses petits était installée à un quart de lieue de nous et venait se désaltérer à ce ruisseau ; pourtant le jour naissant nous retrouva au grand complet, et, bien qu'un chien et un mulet eussent été mordus par les serpents, à ce qu'assuraient les commérages du camp, personne n'en mourut. Les Persans attribuèrent la bonne chance générale aux grands feux qu'ils avaient allumés et qui brillèrent toute la nuit, tenant en respect Mamacénys, lions et reptiles.

A partir de Descht-è-Ardjoun jusqu'à Kavy-Zényan, la contrée continue à être fort jolie, agreste montueuse, accidentée, coupée de ruisseaux en beaucoup d'endroits, semée de beaux arbres, et, en somme, très pittoresque. Le lieu où nous nous établîmes n'était pas à dédaigner, bien qu'il n'y eût pas de village proprement dit aux environs. Une famille de paysans installée dans une tente noire entourée de quelques broussailles, et dont le bétail paraissait se composer d'un cheval et de quelques moutons, cultivait aux alentours plusieurs champs de blé. Deux débris de caravansérail, l'un passant pour neuf, l'autre reconnu pour vieux, étaient encore assez bons pour les muletiers, grands philosophes en pareille matière. C'était d'ailleurs dans ces constructions qu'étaient établis les habitants du pays. Les hommes, le fusil

sur le dos ou à la main, comme ils sied à des gens qui ont eu affaire la veille ou qui auront affaire demain aux maraudeurs, étaient beaux et de bon air. Leur physionomie européenne se rapprochait du type de certaines provinces d'Espagne. Cette observation est vraie surtout pour les femmes, dont le nez était busqué et qui avaient de belles dents, quoique un peu longues, et des yeux noirs bien fendus. La figure était généralement ovale, ce qui n'est pas ordinaire chez les femmes persanes, et le teint blanc. Tout ce monde vigoureux, sain et bien portant, semblait prendre en grande patience la vie agitée que la Providence lui a faite. Du reste, bien que souvent engagés dans des batailles, ils n'en sont pas toutefois au point des habitants des provinces caspiennes, il y a peu d'années. En ce temps-là, deux personnes qui s'abordaient dans une rue d'Asterabad se demandaient : « Qu'y a-t-il de nouveau ? — Rien, depuis deux heures en ça, répondait l'interrogé ; les Turcomans sont allés déjeuner. » Et les deux interlocuteurs se félicitaient que cette idée fût venue aux Turcomans. C'est que, dans l'intervalle de leurs repas, ces derniers entraînent chaque jour jusque dans Asterabad même, pillaient les maisons, y enlevaient les habitants pour les aller vendre à Kheyva. Les Mamacénys ne sont pas de cette force.

Le lendemain, après avoir marché sept heures, nous vîmes descendre à Koschân. Nous n'étions plus qu'à une heure et demie de Schyraz et très aisément nous aurions pu y entrer. Mais il fallait

laisser au prince gouverneur le temps d'organiser la réception qu'il voulait faire au ministre. Cependant, bien que cette journée dût être employée dans la capitale du Fars à la solennité du lendemain, nous eûmes déjà un avant-goût des honneurs qu'on se proposait de rendre à la mission. Nous avions rencontré en route un prince indien, pensionné de la Compagnie des Indes et vivant à Schyraz, qui était venu avec ses deux fils et une suite nombreuse pour saluer le ministre. Ce personnage nous conduisit, en arrivant au camp, à une tente dont le tapis était couvert d'une véritable litière de feuilles de roses. De grands plateaux présentaient le plus fastueux étalage de fruits et de sucreries que j'eusse encore vu. Mais il fut reconnu prudent de s'abstenir de toucher aux uns et aux autres. Tout était détestable. Ce qui commença à nous prévenir défavorablement contre Schyraz, et chaque instant de cette journée augmenta nos préventions.

Depuis que nous avons quitté Bouschyr, jamais lieu de campement n'avait été plus mal choisi. Nous étions établis au milieu des terres labourées, près d'un hameau en ruine et qui étalait un luxe de guenilles à ravir en extase toute la peinture espagnole. Des femmes sordides et qui semblaient sortir d'une chaudière à sorcelleries nous regardaient du haut de leurs terrasses, c'est-à-dire de cinq à six pieds de haut. Les hommes avaient un air souffreteux que je n'avais jamais observé jusque-là. Les enfants à demi-nus, avec des ventres bal-

lonnés et des figures livides, respiraient la fièvre. Il était dur de passer une journée dans un tel voisinage. Mais ce n'était malheureusement pas tout. La poussière nous aveuglait. Un vent très fort en soulevait des tourbillons qui ne nous laissaient pas respirer. L'aspect général de la campagne couronnait ce premier plan. C'était une de ces grandes vallées qui partagent, comme un réseau à larges mailles, les plateaux de la Perse, et se succèdent en s'élevant toujours dans la direction du nord-est ; bien qu'en général elles aient entre elles beaucoup de ressemblance, la disposition des crêtes qui les bordent et les contours des chaînes montagneuses leur donnent plus ou moins de beauté. La vallée de Schyraz est pitoyable. Les cimes n'ont pas de majesté, la campagne est morne et monotone, les jardins se présentent mal. Il est impossible de rien concevoir de plus maussade que les environs de Koschân, et nous aurions beaucoup souhaité que les convenances nous permissent de franchir le jour même la courte distance qui nous séparait de Schyraz. Mais comme il n'en pouvait pas être ainsi, il fallut se résigner jusqu'au lendemain qui, suivant la remarque consolante de tous les sages anciens et modernes, ne manqua pas d'arriver.

De bonne heure, nos gens et surtout ceux de Mirza Aly-Mohammed-Khan, surexcités par l'idée de rentrer chez eux, étaient sur pied et ne consentirent pas à ce que nous pussions réaliser le projet que nous avions conçu et arrêté de nous lever tard

pour la première fois depuis Bouschyr. Ils firent tant de bruit et déployèrent un zèle si matinal et si obstiné à nous apporter le thé de meilleure heure que jamais, ils se montrèrent si décidés à enlever les tentes que, bon gré mal gré, il fallut en passer par ce qu'ils voulurent. Nous eûmes ainsi l'ennui d'avoir sous les yeux jusqu'à midi le paysage que j'ai décrit plus haut, et d'être un temps interminable à attendre le signal du départ. Nous pûmes enfin nous mettre en marche.

Le trajet fut aussi ennuyeux que le premier aspect du pays nous l'avait fait pressentir, et ce fut une diversion doublement agréable lorsque nous aperçûmes de loin une troupe de cavaliers qui nous annonçait le commencement de l'istakbal. Un frère du prince gouverneur de Schyraz venait, avant tous les autres fonctionnaires, saluer le ministre de la part de Son Altesse Royale. Peu après nous vîmes au loin de grandes lignes de cavalerie irrégulière ; elles nous eurent bientôt rejoints, et en quelques minutes nous nous trouvâmes au centre de la foule et nous commençâmes à acquérir l'expérience de ce que c'est qu'un istakbal persan, c'est-à-dire un des moments les plus difficiles d'un voyage en Asie. Tout le monde se pressait pour approcher autant que possible de la personne du ministre. C'est que plus on est près du grand personnage en l'honneur duquel l'istakbal a lieu, plus on est en vue et, par conséquent, plus l'amour-propre doit être flatté. Un déluge de généraux, de colonels, d'officiers d'ordonnance, de magistrats

de différents ordres, de domestiques, de simples ghoulams se précipitaient sans mesure et sans ordre chacun poussant en avant et montant l'un sur l'autre à qui mieux mieux. J'ai déjà dit que les chevaux persans ont des dispositions très batailleuses. C'était donc une cohue de chevaux qui se mordaient, se débattaient, se dressaient, et naturellement les jambes des cavaliers couraient des risques infinis. J'imitai avec empressement l'exemple d'un de nos compagnons qui, déjà familiarisé avec de telles situations, avait trouvé un moyen fort ingénieux pour en sortir sans encombre. C'était de faire ruer son cheval à chaque pas. Il se forma ainsi autour de nous un cercle qui nous permit d'arriver tout entiers à la résidence qu'on nous destinait.

Quand nous entrâmes dans Schyraz, on nous en prévint, et c'était une précaution nécessaire ; car cette ville célèbre s'annonce peu par elle-même. Grâce au tremblement de terre qui eut lieu il y a quelques années, Schyraz n'est plus guère qu'un nom. La presque totalité des édifices et des maisons a été renversée. Les murailles sont toutes au ras du sol, et pour passer dans les rues il faut escalader des monceaux de débris du haut desquels on plonge dans les cours. Tout cela est laid, poussiéreux et ennuyeux à voir. La population vaut la ville. Les Schyrazys ont en Perse la réputation d'être les plus grands coquins de l'empire. Tout me porte à croire qu'ils méritent ce renom. Ils ont du gamin de Paris l'insolence et l'amour de

mal faire. On leur reconnaît aussi de l'esprit, mais c'est un esprit de jeu de mots et d'impertinence. Les Persans sont toujours empressés de médire de cette population et je m'unis volontiers à eux pour ce que j'en sais et pour ce que j'en ai vu. C'est le seul point de l'Iran où je n'aie pas la moindre envie de retourner.

CHAPITRE IX

DE SCHYRAZ A ISPAHAN

On nous avait conduit dans un palais charmant et qui faisait contraste, mais contraste frappant, avec ce que nous venions de voir. Après en avoir passé la porte, on entra dans un vaste jardin planté de grands platanes et de bosquets de jasmins et de grenadiers. Au milieu, descendait, dans un canal construit de briques émaillées en bleu, un large ruisseau d'eau courante, bordé de deux plates-bandes de fleurs et de deux allées principales auxquelles venaient aboutir, d'autres allées transversales plus petites. La perspective était terminée par une sorte de grand théâtre ouvert supporté par deux hautes colonnes peintes et dorées, abrité contre le soleil par un grand voile de toile blanche à dessins noirs. L'intérieur de la vaste salle était orné d'un bassin d'albâtre sculpté d'une manière très curieuse. Les murs, couverts de grandes peintures, d'arabesques encadrant les portraits en pied

de tous les princes de la famille du roi Feth-Aly-Schah, arrière-grand-père du souverain actuellement régnant, étaient resplendissants. Derrière cet immense *talar*, ou salon, je dis immense, par salar-geur et sa hauteur, se montrait un autre jardin plus petit, au bout duquel on avait ménagé l'appartement intérieur, également orné de fresques et où l'on remarquait un plafond représentant les douze signes du zodiaque. Toute cette architecture, qui est celle de la Perse et qui se retrouve partout, à mesure que l'on marche vers le centre, est fort gaie, très noble et très convenable au climat. Assurément, les éléments constitutifs appartiennent à la plus haute antiquité, mais dans les ornements et les détails se placent des appropriations plus rapprochées de nous. Ainsi l'on peut très bien admettre que ce grand *talar*, porté par deux colonnes, immense, exhaussé sur un socle de cinq à six pieds de haut et s'ouvrant sur un vaste jardin, ait primitivement servi aux fêtes des monarques mèdes et des successeurs de Cyrus. Mais dans le treillage des petites fenêtres qui dominent certaines portes ouvertes sur les côtés, dans les dimensions exigües de ces portes elles-mêmes, dans beaucoup de travaux de menuiserie et de sculpture en bois, dans les peintures enfin on reconnaît sans peine l'influence du goût chinois apporté par les Mongols. Car, c'est une observation utile à faire et qui ne surprendra aucunement les personnes qui ont réfléchi quelquefois sur la façon dont on écrit l'histoire : les Mongols, constamment représentés

comme des cavaliers laids, hideux, féroces, n'ayant pour tout talent que l'art de couper les têtes avec assez de propreté et de brûler les villes dans le moins de temps possible, étaient, quant aux chefs du moins, des hommes de belle taille, au teint frais et vermeil, blonds et de bonne humeur, et ce qu'ils ont fondé dans toute la Perse de beaux monuments, ce qu'ils ont créé de mosquées et de palais, ce qu'ils ont fait écrire de livres et gravé de pierres précieuses est incalculable. Ils ont laissé dans l'Inde exactement les mêmes choses. Mais le pli est pris, toutes les protestations du monde n'y feraient rien et les Mongols resteront, comme les Vandales et avec aussi peu de droits, ces monstres sanguinaires sur le compte desquels tout écrivain sensible croit et croira toujours devoir composer des phrases.

Nous nous trouvions bien dans notre demeure qui, véritablement, faisait oublier Schyraz, et nous n'avions pas la moindre envie d'en voir plus de cette ville que nous n'en avions aperçu déjà. Cependant, nous devons de toute rigueur aller saluer le prince Thamas-Mirza, et c'est ce que nous fîmes le lendemain de notre arrivée. Le trajet de notre jardin au palais ne nous donna pas lieu de changer nos premières impressions sur le peuple. La foule qui se pressait sur nos pas avait le même aspect insolent et tapageur que la veille, bien que rien de personnel à nous ne parût allumer sa verve. Mais, comme je l'ai dit plus haut, la population de Schyraz a une célébrité dans toute l'Asie. Nos

ferrachs, pour qu'on nous fit place, disaient des injures et en recevaient, et usaient libéralement de leurs bâtons, aux grands éclats de rire de tous ceux qui n'étaient pas atteints. Schyrazys eux-mêmes, ils prenaient si bien plaisir à ce jeu qu'ils le poussaient plus loin que de raison. Ainsi ils s'offusquèrent de ce que des bandes de femmes installées sur les terrasses se communiquassent leurs observations avec une volubilité et une abondance de cris et de rires qui les faisaient ressembler à une volée de moineaux. Les ferrachs, faisant ce que je n'ai jamais vu depuis en Perse, ramassaient des pierres et les lançaient à pleines mains sur tous ces voiles bleus, qui s'en garantissaient tant bien que mal, s'enfuyaient et revenaient.

Le palais était beau relativement au reste de la ville, c'est-à-dire qu'il était à peu près debout, du moins quant à la partie qu'on en voyait. Pour le reste, je ne répondrais de rien. Nous traversâmes un jardin et on nous conduisit dans un talar tout en glaces, garni de fauteuils à notre usage et orné, entre les colonnes, d'une profusion de vases de fleurs. C'était élégant et joli. Le prince entra en même temps que nous et, quand chacun fut assis, les kalians, les sorbets, le café et le thé commencèrent leur va-et-vient ordinaire. Puis la conversation s'établit par des politesses fort grandes et se soutint par des questions de Son Altesse Royale sur l'Europe. Celle de nos sciences qui intéresse davantage les Orientaux, c'est la géographie. Aussi en parlent-ils volontiers et, naturellement, non

sans commettre des méprises qui nous paraissent singulières, à nous qui savons ces choses-là. Ainsi, Thamas-Mirza n'était pas très sûr du nom de la mer qui sépare la France de l'Espagne et s'intéressait vivement à la construction d'un chemin de fer entre Marseille et l'Algérie. Mais si nous réfléchissons au très petit nombre de savants européens qui connaissent la position exacte de Mesched et de Kerbela, ce que le dernier mendiant persan sait à merveille, nous comprendrons qu'un homme du monde en Asie soit médiocrement habile sur ce qui nous concerne. Après la géographie, il fut question de Napoléon I^{er}, le héros favori des Asiatiques, et héros tellement apprécié qu'il n'existe guère de prince entre la Méditerranée et la mer de Chine qui ne se le propose, *in petto*, pour modèle. Cependant, ce qu'ils savent de son histoire est, en général, très limité. Ils recherchent avec passion les portraits du conquérant, et la plupart des maisons bien tenues ont trouvé le moyen de s'en procurer quelque exemplaire ou du moins un de ces tableaux de bataille, fortement enluminés, que la rue Saint-Jacques prodigue au monde entier. Quant à une histoire positive, les Anglais se sont chargés de faire traduire l'ouvrage de sir Walter Scott. On aurait pu choisir mieux ; mais les Persans, avec leur esprit inquisitif et méfiant, voyant que tout ne répondait pas, dans le livre qu'on leur offrait, à l'idée qu'ils se sont faite du héros, ont supposé que l'édition anglaise n'était peut-être pas impartiale et souhaitent vivement en avoir une autre.

Ils sont occupés, en ce moment, à traduire M. de Norvins. Je ne pense pas cependant qu'ils s'en tiennent là et, dans quelques années, ils auront certainement résumé leurs impressions et coordonné les faits de telle manière qu'il en sortira quelque petit livret du genre de ceux qui couvrent déjà la Perse, et où le personnage de Napoléon, en grandeur, en puissance, en génie surhumain, sera devenu précisément le contraire le plus exagéré de ce que les *Lettres de Paul* ont prétendu le faire. Toute la conversation de Thamas-Mirza tournait à démontrer cette vérité.

Le lendemain le prince envoya des fruits au ministre en le faisant prier d'en manger à une heure qu'il indiquait, parce qu'à la même heure il en mangerait lui-même. Il ne se pouvait rien de plus aimable. En même temps, il nous faisait inviter à venir le jour suivant prendre une collation dans un jardin situé à environ un quart de lieue du nôtre. Nous devions nous y rendre à la manière accoutumée, à cheval, accompagnés de nos gens. Mais le prince eut soin de me faire dire que ma famille pourrait passer par une autre route et qu'il avait fait publier dans la ville une défense à qui que ce fût de se trouver sur ce chemin de telle heure à telle heure, sous des peines sévères. Nous tombâmes d'accord que c'était de cette façon, et non autrement, que la princesse de la Chine se promenait dans les rues de la capitale du roi son père. Mais à chaque pas que l'on fait en Asie, on comprend mieux que le livre le plus vrai, le plus exact, le

plus complet sur les royaumes de cette partie du monde, ce sont les Mille et une Nuits, et on ne fera jamais rien qui en approche.

Nous fûmes très exacts à arriver à l'heure qui nous avait été indiquée, et nous trouvâmes au bas d'un jardin un tapis étendu sous des arbres et des fauteuils préparés pour une assez nombreuse assistance ; des vases remplis de fleurs étaient disposés avec goût. Ce lieu ressemblait à ces vergers d'Italie, dans lesquels il entre beaucoup plus de pierres que de végétaux et de constructions que d'arbres. Une suite de terrasses s'élevaient les unes au-dessus des autres, depuis le niveau du sol jusqu'au pied du palais, qui le dominait de son double étage. Chaque terrasse était terminée par des massifs de fleurs, et présentait une ligne de jets d'eau, dont les ondes devaient faire cascade et atteindre ainsi le pied de la pyramide. Par malheur, l'eau n'était pas abondante. Il y avait parmi les ordonnateurs de la fête des esprits ingénieux, et voici le parti auquel ils s'arrêtèrent pour se tirer d'intrigue. Aussitôt que toute la compagnie eut pris place, un jet d'eau s'élança, remplit sa fonction pendant deux ou trois secondes, et, tandis qu'il s'en acquittait au mieux, un homme posté à cet effet se précipita sur lui et le boucha avec un tampon de linge. Aussitôt le jet d'eau d'à côté entra en danse. Mais avec la même promptitude, quand il eut rendu bien manifeste ce qu'il était capable de faire à l'occasion, un autre employé lui ferma la bouche, et ce fut au tour de son voisin

de se montrer. De proche en proche, la scène s'anima, et, comme il pouvait y en avoir une centaine environ distribués sur toutes les terrasses, on voyait d'en bas vingt agents hydrauliques, courant comme des furieux, criant comme des aigles, ôtant et remettant des tampons, et l'eau coulant avec la meilleure volonté du monde, mais avec une égale parcimonie.

Nous fûmes tout à fait charmés de cette scène à laquelle rien ne nous avait préparés et qui nous parut bien autrement intéressante que n'auraient pu l'être les plus beaux effets de mécanique. Son Altesse Royale jouissait de notre satisfaction et l'eût indéfiniment prolongée, si le ministre n'eût jugé que les braves gens qui se démenaient en haut et qu'on voyait ruisseler de sueur avaient besoin de repos. Il indiqua en conséquence qu'on pouvait, sans inconvénients, passer à d'autres plaisirs. Nous fûmes alors invités à monter au palais, et nous trouvâmes dans un joli salon, d'où l'on découvrait la ville de Schyraz et la contrée environnante, une table chargée de toutes sortes de friandises auxquelles le prince nous invita, avec une grâce infinie, à faire honneur. Sans doute pour établir une sorte d'harmonie entre les différents passe-temps de la journée, on avait disposé au milieu d'une salade un ingénieux mécanisme, représentant encore un jet d'eau de quelques pouces de hauteur. Nous rendîmes justice à cette répétition du motif principal de la solennité. Malheureusement, il n'y avait que nous qui pussions manger,

car nous étions en Ramazan, et Thamas-Mirza, prince fort religieux, tenait à se priver de toute nourriture jusqu'au coucher du soleil. Naturellement son frère, son fils, ses principaux officiers faisaient comme lui. Il nous témoigna un regret poli de cette abstinence forcée et plusieurs fois se tourna vers le disque du soleil éclatant de toute sa splendeur à une distance encore fort raisonnable du bord de l'horizon. Il disait alors à son entourage, avec un accent plaintif : « Le soleil n'est-il pas couché ? — Bèleh, bèleh, sans doute, sans doute, il l'est », répondaient les courtisans d'une voix unanime et avec l'accent de la plus profonde conviction. Cependant Thamas-Mirza ne se laissa pas persuader et se contint. Il voulut se dédommager en renouvelant ses questions sur l'Europe et sur Paris en particulier, mais cette fois la géographie non plus que la politique ne firent les frais de la conversation. Il nous avoua qu'il avait entendu raconter de nos pays des choses qui lui semblaient du dernier merveilleux, et tellement extraordinaires qu'il n'y pouvait croire : « Par exemple, nous dit-il, est-il réellement bien vrai que l'on voit chez vous des puces attelées à des chariots et faisant l'exercice ? » Quand on lui eut certifié le fait, il déclara que les Européens étaient certainement une race industrielle, et tous les assistants appuyèrent ce jugement favorable.

Malgré l'hospitalité du prince et le charme de notre installation, nous ne laissions pas que d'avoir une forte envie de nous en aller. J'ai dit combien

peu Schyraz est séduisant à l'abord. La fréquentation ne nous l'avait pas rendu plus aimable. A mesure que nous avons vu ses rues et ses monuments, nous avons trop constaté la prépondérance excessive des décombres. Le bazar seul n'est ni laid, ni insignifiant. Il a été construit au dernier siècle, ce qui n'est pas une ancienneté très remarquable ; mais il a été bien construit et, ce qui est plus digne de mémoire, par un grand prince. Aussi porte-t-il encore le nom de bazar du Wékyl. Kérym-Khan, son fondateur, issu de la tribu des Zendys, eut le malheur de venir à une époque d'anarchie épouvantable, que ses forces ne furent pas suffisantes pour maîtriser. Mais du moins il fit tout ce qu'il put et toucha même les limites de l'impossible. Sous le titre d'administrateur de l'empire, *Wékyl*, car il ne lui fut pas permis de se consolider assez pour acquérir le titre de roi, il fut un moment le maître de la Perse et il en profita pour réorganiser ce malheureux pays, construire des monuments utiles et ranimer le commerce et l'industrie. Lorsque son compétiteur, l'eunuque Aga-Mohammed-Khan, Kadjar, chef de la dynastie actuelle, l'eut vaincu, pris et tué avec tous ses parents, le mérite de cette victime illustre était si reconnu dans tout l'empire, que son vainqueur ne chercha pas à le nier, et montrant à ses hommes son neveu, alors en bas âge et qui devait être Feth-Aly-Schah, il laissa tomber ces paroles qui, dans leur genre, valent la plus belle oraison funèbre : « Quel sang il me faut verser pour que cet enfant règne un jour ! »

A côté du bazar du Wékyl, on nous indiqua une maison dont les habitants nous parurent aussi dignes d'attention pour le moins que le bazar même. C'était un ménage européen et le seul qui se trouvât à Schyraz. Il avait pour chef un Suédois, M. F..., venu de Stockholm à pied jusqu'à Téhéran, à travers l'Europe et la Turquie. Le gouvernement persan lui avait proposé de l'envoyer dans le Fars comme médecin en chef de la province. Bien qu'on lui eût dit la vérité des choses en lui désignant Schyraz comme une résidence peu agréable et, à l'occasion, dangereuse, il avait accepté les fonctions qu'on lui offrait. Sa qualité officielle ne l'empêcha pas d'avoir à traverser bien des peines. Une nuit, entre autres, qu'il dormait sur la terrasse de sa maison, il entendit un grand bruit, et se relevant, s'aperçut qu'on lançait sur lui, d'une maison voisine, d'énormes pierres.

Il porta plainte aux autorités supérieures, qui, prenant l'affaire à cœur, lui promirent de faire immédiatement une enquête. Quelques jours après on lui en communiqua le résultat. Toutes choses bien examinées et les voisins entendus, on avait dû se convaincre que l'auteur du tapage nocturne n'était autre que le diable en personne. Par conséquent, on ne doutait pas que M. F... ne fût trop éclairé et trop juste pour retirer sa plainte, car il était évident que le gouverneur de Schyraz, tout prince du sang et oncle du roi qu'il se trouvait, n'était pas armé d'un pouvoir suffisant pour agir contre le coupable. M. F... en convint en tant que

ce coupable serait d'un rang aussi élevé qu'on voulait bien le dire, mais il avoua que des doutes graves s'élevaient dans son esprit, et que, si l'on continuait à le lapider, il verrait lui-même s'il n'y aurait pas d'autre moyen à opposer au mal qu'une patience qui, en définitive, le conduirait certainement à être assommé un jour ou l'autre.

L'occasion de montrer son talent d'exorciste ne tarda pas à se présenter, car le soir même du jour qui avait vu le jugement, une grêle de pierres tomba sur sa terrasse ; le docteur s'était caché, et s'élançant de sa retraite, il saisit au collet non pas le diable, mais un moullah qui en faisait le personnage. Malgré les cris et les menaces de l'ennemi, il le mit sous clefs, et aussitôt que le soleil parut, le fusil d'une main et son captif de l'autre, il se présenta devant l'autorité suprême, sans se soucier des étonnements et des vociférations de la populace qui le suivait à travers les rues, tenue en respect, il est vrai, par la vue du fusil. Ce fut ainsi qu'il se trouva avéré que Satan n'avait pas d'antipathie particulière pour le docteur F..., et, après que le moullah eut promis de chercher un moyen plus doux de convertir les infidèles, on le relâcha et le docteur rentra chez lui. Il eut bien encore d'autres aventures, mais tout docteur qu'il est, il y prend un certain plaisir ; il aime Schyraz et s'y trouve à son gré. Les difficultés que lui crée le caractère des Schyrazys ne l'étonnent pas et elles ne lui donnent pas encore assez d'émotions à ce qu'il paraît, car il prend part à toutes les expédi-

tions, guerres et batailles qui se passent dans la circonscription de l'armée du Fars, et à la prise de Bender-Abbassy il s'est couvert de gloire, non seulement comme officier de cavalerie légère, mais encore comme tacticien et même comme ingénieur. Enfin, en toutes circonstances martiales, le docteur F... est dans le sud de la Perse un homme indispensable au conseil comme sur le champ de bataille, et qui plus est, c'est un homme plein de cœur, d'honneur, de désintéressement. Aussi est-ce passer d'un extrême à l'autre que de parler après lui d'un notable habitant de Schyraz, qu'il faut cependant citer aussi pour ses singularités d'un genre très différent. Celui-là est un Persan.

Hadji-Gavvam jouit dans tout l'empire d'une réputation colossale, et est reconnu unanimement pour le plus illustre malandrin qui soit à cette heure dans toutes les régions de l'obéissance du Schah. Sa position est considérable et sa puissance incontestée. Il est le chef officiel de toute la population de Schyraz. Il ne se commet pas un vol sur lequel il ne prélève un droit ; il ne s'en médite pas un de quelque importance sans qu'il ait été consulté sur l'exécution. Bien qu'il ait trempé assurément dans quelques meurtres, ce n'est pas en somme un homme sanguinaire, et, au choix, il préfère les moyens doux. Par exemple, il possède une rare et curieuse collection, c'est celle de tous les cachets des personnages ayant, dans la province, un rang ou une fortune quelconque. Quand il a besoin d'argent ou qu'il veut mettre quelqu'un

dans l'embarras, soit pour en tirer vengeance, soit pour l'avoir à sa discrétion, il fabrique des lettres de change, des documents politiques, des actes de vente, enfin la pièce qu'il lui faut, et y appose le cachet de l'homme qu'il veut rendre responsable. Comme toute action poursuivie en justice par Hadjy-Gavvam rencontre nécessairement des juges dévoués à ses intérêts, on conçoit que personne ne se soucie de lutter contre un tel antagoniste, et au lieu de s'amuser à discuter de la valeur de la pièce, les gens sages préfèrent chercher un moyen de transaction. Après tout, Hadjy Gavvam n'est pas un monstre ; il est obligeant, il est même facétieux, et il arrive le plus ordinairement qu'après quelques débats il consent à vous remettre votre obligation de cent tomans pour cinquante, ou bien une pièce où vous avez eu l'imprudence de méditer la haute trahison, pour une somme telle que vous pouvez la payer sans trop vous nuire. Il y aurait injustice à oublier que ce vertueux personnage est puissamment aidé dans sa politique par sa femme, Hadjy-Byby, non moins célèbre que lui-même. Ce qui est curieux, c'est que par la grâce de ses manières, par sa politesse exquise, par son enjouement et son désir d'être agréable, Hadjy-Gavvam s'est fait beaucoup d'amis. Il a été souvent suspect au gouvernement et non sans de fortes apparences ; il rend l'administration de Schyraz à peu près impossible par la forte organisation qu'il a su donner à la canaille et l'omnipotence qu'il exerce sur elle ; par conséquent, il a, dans sa longue car-

rière, couru d'assez graves dangers ; mais enfin, ce respectable vieillard traverse toutes les crises, et arrivera à l'âge le plus avancé sans avoir renoncé à une seule de ses habitudes. Une institution assez précieuse vient probablement de lui : c'est la fabrication de la fausse monnaie sur une très grande échelle, parmi les tribus nomades qui avoisinent Schyraz. Il en résulte que dans tout le Fars, toute pièce d'or ou d'argent est suspecte. Ainsi, Hadjy-Gavvam peut passer pour un de ces génies remuants, qui exercent une grande influence sur les destinées de leurs contemporains.

Nous restâmes trois jours à Schyraz, toujours aussi empressés de nous en aller qu'on peut l'être de sortir d'une caverne, mais c'était d'une difficulté extrême. Les raisons et, à défaut de raisons, les prétextes se multipliaient pour faire prolonger notre séjour. Je crois qu'un des motifs sérieux était l'argent que nous dépensions et celui que nous faisions dépenser au gouvernement persan. Il y avait autour de nous quelques personnes qui ne dédaignaient pas de prendre de l'un et de l'autre autant que possible. Mais le ministre, pressé d'arriver à Téhéran, insista tellement qu'à la fin le départ fut décidé pour le lendemain. On devait aller coucher à une heure de la ville. Dès l'aurore, nos chevaux étaient prêts ; nous attendîmes les mulets, les tentes, les bagages, jusqu'à trois heures. Il fut alors arrêté qu'on se bornerait à aller jusqu'à une demi-lieue, et bref on coucha à l'angle de notre propre jardin, mais en dehors : c'était déjà gagner

quelque chose. Cette circonstance me valut l'honneur de faire connaissance avec le fameux ruisseau de Roknabad, si célébré par Hafyz et les poètes de Schyraz. J'y entrai jusqu'à la cheville, et cette onde poétique ne m'apparut que sous l'aspect d'un trou bourbeux.

Heureusement, le lendemain nous étions partis pour tout de bon et nous allâmes coucher à Zergoun. Peut-être étions-nous encore sous l'impression de l'ennui que nous avait causé Schyraz, car la route ne nous présenta rien de plus agréable que l'idée de nous éloigner. Le seul incident mémorable de la journée fut l'arrivée tardive d'un colonel en bonnet de nuit et en robe de chambre, qui avait eu l'extrême politesse de vouloir nous faire ses adieux, et qui, prévenu trop tard ou trop tôt, n'avait eu que le temps de se jeter sur son cheval dans cet équipage et de nous rejoindre. En s'excusant de ce que son costume pouvait avoir d'irrégulier, il fit remarquer qu'il avait pris soin de prendre ses épaulettes et, en effet, son domestique les tenait en l'air dans une boîte, ce que nous déclarâmes suffisant.

Des rochers, des terrains stériles, mais sans caractère, et plusieurs mauvais passages furent les seules distractions. Les ghoulams de notre nouveau mehmandar, étant des Turcs d'Hamadan, n'avaient plus la beauté ni la grande tournure des cavaliers Mamacénys et Khorassanys dont nous avons été escortés depuis Bouschyr. Ils étaient petits, sauvages et déguenillés, et d'une façon beaucoup plus

commune. Notre camp, placé au sortir du village, sur le bord d'un champ de blé, ne fut pas non plus très attrayant. Je ne vis de notable que plusieurs vols de hérons blancs qui traversaient le ciel.

C'était un bon présage pour la journée du lendemain, et ce fut, en effet, une des plus belles et des plus intéressantes qui puissent compter dans une vie de voyageur. Nous devions nous arrêter à Persépolis. Dès que nous eûmes quitté Zergoun, le pays prit un aspect plus digne du but auquel nous allions atteindre. Après avoir traversé une jolie plaine, nous arrivâmes à une rivière bordée de roseaux et de buissons, une vraie rivière, assez large, coulant avec calme et non pas comme un torrent qui va cesser tout à l'heure. Nous le passâmes sur un pont en dos d'âne, un kotel, dans son espèce, et tout à fait propre à casser les jambes des chevaux, mais pittoresque comme le sont presque inmanquablement, en Asie et en Europe, tous ces ponts étroits et allongés dont l'arche médiale s'élève comme une porte de cathédrale et dont le tablier semble plié en deux. De l'autre côté du pont, nous nous trouvâmes dans la plaine de Mezdascht, fameuse autrefois, et encore aujourd'hui vantée pour sa fertilité. En effet, elle était au loin verdoyante de cultures, d'une immense étendue dans tous les sens ; elle montrait ses villages, ses champs, ses blés, voisins de la maturité, les canaux nombreux d'irrigation qui la couvrent dans tous les sens, et dont malheureusement un grand nombre est aujourd'hui ruiné et comblé.

Autour de cette arène magnifique, de nobles montagnes, aux sommets escarpés, comme ceux que, dans ses tableaux, affectionne Poussin, ressemblaient à des géants endormis. Ça et là, on apercevait quelques groupes de tentes noires appartenant à des nomades.

Ce n'était pas avec indifférence que je me sentais proche de Persépolis, et du plus loin que s'était montrée la montagne sur le flanc de laquelle je savais que se trouvaient les ruines, je m'étais efforcé de les découvrir. Mais de la route, c'est une tâche impossible, vu les nombreux détours que l'on doit faire pour franchir les canaux, et l'on ne voit les palais achéménides qu'environ une demi-heure ou vingt minutes avant que d'y arriver. Enfin je les contemplai.

Les tentes étaient dressées dans la plaine, à deux minutes du grand escalier que dominant ces colonnes de hauteur prodigieuse qui ont valu aux ruines le nom moderne de *Tchéhèl-Mynar* ou les *Quarante Colonnes*. On est d'abord frappé de l'air jeune et de la fraîcheur de la vaste terrasse construite en blocs irréguliers taillés à la règle de plomb et s'encastant les uns dans les autres avec une précision et une netteté que les siècles n'ont pas troublées. Et non seulement les siècles, non seulement la destruction de la plus grande partie des édifices que portait cette terrasse, et leur écroulement, n'ont pas ébranlé cette cohésion merveilleuse, mais les tremblements de terre eux-mêmes y ont perdu leur puissance, et l'on jurerait que l'ouvrage a été terminé hier.

L'escalier, d'une largeur convenable, pour ne pas sembler mesquin en face de cette plaine, de cette montagne, de ce ciel immense, se sépare en une double rampe et se rejoint sur l'esplanade. La pente en est telle que sans difficulté on la gravit à cheval. Une fois sur le plateau, l'œil aperçoit d'abord le vaste espace où se dressent les colonnes et qui, sans doute, était un immense talar où les Grands Rois recevaient les hommages des rois, des princes, des chefs, des peuples sujets ou vassaux, et accueillaient les présents et les tributs. Derrière est un emplacement, et à l'entour, différents corps de logis plus ou moins ruinés, mais encore chargés de sculptures et de bas-reliefs, d'inscriptions et d'ornements, indiquent le développement des principales parties de ce palais jadis si majestueux.

La description en a été faite souvent, et je ne la recommencerai pas. Seulement, je m'arrêterai à deux points qui me paraissent avoir été mal expliqués par quelques voyageurs. Le premier concerne ces grottes creusées dans le flanc de la montagne et dont la principale est ornée d'une façade taillée sur la pierre vive, représentant des colonnes de demi-relief et des personnages placés de profil. On a prétendu que ces excavations étaient des tombeaux et que c'était là que les descendants de Darius se faisaient déposer après leur mort. Il est impossible d'admettre cette supposition. La religion de Zoroastre ne permettait pas l'inhumation des cadavres et eût considéré leur dépôt dans une

caverne comme un sacrilège. Il fallait qu'ils fussent en plein air. Ensuite, pour les mêmes raisons dogmatiques, on n'aurait pu établir les sépultures royales si près de la résidence des vivants sans exposer ces derniers à des souillures. Enfin, l'examen le plus superficiel suffit pour faire reconnaître la véritable destination des grottes dont je parle et, en particulier, de celle qui se distingue de toutes les autres par le soin avec lequel elle a été ornée. Ce sont des fontaines.

Aujourd'hui le limon a tellement envahi le souterrain qu'on ne peut y entrer qu'en rampant, et, une fois dedans, on ne saurait s'y tenir debout. On se trouve dans un espace de sept à huit pieds de long sur à peu près autant de large, où la roche va s'abaissant dans le fond et ne porte, tant s'en faut, aucune trace de ce travail soigné que les anciens prodiguaient à l'intérieur de leurs sépultures. L'eau suinte goutte à goutte à travers l'argile que, depuis des siècles, elle a accumulée ; mais les gens du pays m'assurèrent que, dans l'hiver, la source jaillit beaucoup plus abondamment. La preuve que leur rapport est exact, c'est que, précisément devant l'entrée, fleurissait un groupe d'énormes grenadiers, et tout autour s'épanouissaient de grandes herbes, apparition remarquable sur cette pente partout au loin stérile. Puis, au-dessous des grenadiers, au bord de la terrasse qu'il faut escalader pour parvenir à cet endroit, on aperçoit taillée dans la pierre une rigole fort large, propre à livrer passage à

une nappe d'eau assez épaisse. On continue et l'on suit la trace de l'eau, qui tourne vers l'est et mène jusqu'à des conduits ménagés dans la roche vive avec un soin extrême. On arrive à un réservoir carré d'assez grande dimension et presque intact ; de là, on descend vers le sud, toujours le long des conduits, et on est amené jusque dans l'ensemble des ruines qu'on appelle le Petit-Palais, où se trouvent des restes de puisards recouverts de dalles. Il est donc impossible de se méprendre sur la destination des grottes de la montagne. Ce qui peut achever d'ailleurs de prouver qu'à Persépolis il n'existait rien qui ne fût parfaitement conforme aux prescriptions des mages, c'est qu'on sait où sont les tombes royales. A une petite heure environ, au milieu d'autres montagnes, on les avait pratiquées, suivant les rites, dans une muraille de rochers à une assez grande élévation, et elles consistent en chambres funéraires tout ouvertes, où l'air, le jour, la lumière et les oiseaux peuvent pénétrer à leur aise. C'est là que les sarcophages étaient placés, de façon à ce que la terre ne fût pas souillée du contact d'un mort.

L'autre opinion contre laquelle je veux dire quelques mots, c'est celle qui attribue à Alexandre la destruction de Persépolis. Nulle part on n'aperçoit les traces d'un incendie, et partant, il est difficile que le palais se soit écroulé, comme on le veut généralement, par l'effet des flammes que le Macédonien aurait allumées lui-même de sa main conquérante, soit, comme le veulent les uns, pour

plaire à une courtisane, soit, comme le disent les autres, pour venger les dieux de la Grèce jadis brûlés dans leurs temples par Xerxès. Outre qu'on ne voit aucun vestige d'incendie, on sait d'une manière certaine que longtemps après Alexandre, longtemps après les Séleucides, après les Parthes encore, sous les rois Sassanides, Persépolis existait. J'ai moi-même acquis sur les lieux une pierre gravée qui venait d'y être trouvée, et qui appartient à cette dernière dynastie. Ensuite, il est certain que, sous les premiers souverains musulmans, il y avait encore un palais à Persépolis. En général, il faut se défier beaucoup de ces grandes destructions opérées en quelques heures par certains personnages illustres. Aujourd'hui personne ne croit plus qu'Omar ait brûlé la bibliothèque d'Alexandrie. Assurément ce n'est pas la bonne volonté qui manque aux hommes grands ou petits pour faire le mal ; mais, par bonheur, leur puissance est le plus souvent moins absolue qu'on ne la suppose ; des circonstances, dont on ne se rend plus compte à distance, se réunissent de façon à la paralyser, et, à défaut de force matérielle, les murailles célèbres ou les livres précieux ont leur prestige qui les protège.

Nous ne restâmes que deux jours à Persépolis. Nous aurions pu en passer là quinze et davantage, sans ennui, en nous bornant à regarder. Mais si l'on voulait recommencer des fouilles qui n'ont été qu'ébauchées, il faudrait séjourner pendant un temps illimité, et d'autant plus que tous les

environs sont pleins de débris intéressants bons à étudier, et que la plaine qui s'étend aux alentours immédiats du palais est remplie de tumulus où l'on pourrait faire des découvertes précieuses. Ce n'était pas à proprement parler une résidence isolée des Grands Rois, c'était aussi une de leurs capitales, et les maisons innombrables d'une vaste cité s'étendaient partout à l'entour. On trouverait là, je n'en doute pas, des trésors pour l'observation scientifique. Il faudrait beaucoup de temps et beaucoup d'argent. Les Persans ont conservé une tradition originale sur la grandeur de Persépolis. Schyraz, disent-ils, n'était pas autre chose que les cuisines du palais. On leur objecte que, dans ce cas, les Grands Rois étaient réduits à manger froid tout ce qu'on leur servait. Ils répondent que non, et que c'est précisément en ceci qu'éclatait la magnificence des monarques. Leurs serviteurs étaient si nombreux et si bien dressés, qu'à l'heure des repas, ils formaient une chaîne de la cuisine à la salle des festins, et les mets, passant de mains en mains, arrivaient en un clin d'œil, et tels qu'on pouvait les souhaiter.

Nos ghoulams, qui ne s'occupaient pas de Persépolis, trouvaient, de leur côté, un plaisir infini à contempler les troupeaux paissant aux alentours, et de la contemplation au désir de posséder au moins un de ces moutons si fort admirés, il n'y avait pas loin. Un paysan vint se plaindre que le pas avait été franchi, et qu'une de ses bêtes était dans le camp. Le ministre en donna avis au meh-

mandar, qui aussitôt fit comparaître devant lui l'accusateur et l'accusé, et après une instruction rapide démêla la vérité, fit restituer le mouton et battre le voleur. Les gens du pays, voyant qu'Aly-Khan était si grand justicier, s'empressèrent de lui apprendre que l'emprunt du mouton était sans conséquence en comparaison de ce qu'avait fait un autre de ses hommes. Celui-là était fièrement entré dans une maison et en avait emporté le tapis, non sans distribuer au propriétaire et à sa famille, qui jetaient les hauts cris, une assez notable quantité de gourmandes en manière de consolations.

Aly-Khan interrogea ce nouveau maraudeur. Celui-ci essaya d'un peu d'éloquence pour se blanchir, mais son chef lui coupa brusquement la parole et le fit mettre immédiatement au felekèh. Le felekèh est un bâton assez gros, où l'on attache les jambes du condamné, puis on met l'homme sur le dos et les exécuteurs appliquent alors commodément avec des baguettes, sur la plante des pieds, le nombre de coups ordonné par le juge. Comme Aly-Khan voulait que les camarades chargés du châtiment du ghoulam ne se permissent pas de frapper sur le bois, ce qui arrive ordinairement quand le délinquant fait un cadeau, il assista lui-même à l'exécution, en robe de chambre et en bonnet de nuit. Il donna le signal. Un ou deux coups tombèrent d'une manière qui ne le satisfit pas. Aussitôt, se retournant vers son mandataire infidèle, il lui appliqua un soufflet d'une telle force, qu'il en faillit lui-même perdre l'équilibre. Mais, à

dater de ce moment, la cérémonie s'acheva à sa satisfaction. Le patient, qui avait jeté des cris à fendre l'âme, baisa la main de son chef quand tout fut fini. Ordinairement, on remercie celui qui a châtié, comme vous ayant donné une véritable marque d'intérêt. Un ferrach emporta le ghoulam sur son dos, et je le vis quelques instants après, causant avec ses camarades de l'air le plus calme du monde. Le lendemain il était à cheval avec les autres, et extérieurement il n'y paraissait plus. Cependant la leçon avait été bonne, car à dater de ce jour nous n'entendîmes plus parler de maraudeurs. Nos gens avaient été subitement convertis, et les villageois purent dormir tranquilles sur notre passage.

Autour de Persépolis, nous vîmes des nomades de race turque. Les paysans de certains villages, Schemsabab par exemple, montraient encore la belle physionomie achéménide. Je dois dire, du reste, qu'on aurait tort de croire que les bas-reliefs de Persépolis ne reproduisent que ce seul type. Ils présentent, au contraire, une assez grande variété de physionomies, et tout indique que, dès cette époque, la population de la Perside, la province de Fars actuelle, était loin d'être homogène. Ce que j'appelle le type achéménide, parce qu'il est surtout frappant dans les têtes des rois et des prêtres, se rapproche beaucoup du type assyrien, et révèle de toute évidence une race métisse fortement sémitisée.

De Persépolis, nous allâmes par une marche de

six heures à Gavvamabad. Le chemin était assez bon et presque constamment nous marchâmes sur le gazon, dans une succession de vallées d'un aspect agréable, bien que tout à fait dénuées d'arbres. Nous vîmes de beaux restes sassanides. Nous n'étions pas loin de Nakhsch-è-Roustem, mais je ne pus y aller. Une caravane officielle ne voyage pas toujours avec les mêmes avantages de liberté que des touristes. A Gavvamabad, nous nous trouvâmes campés sur le bord d'un champ de blé, dans une assez jolie prairie et devant la porte d'un village pauvre. Pour bien dire, les huttes en étaient misérables ; on se serait cru près de l'Irlande ou du Maine. Cependant, la population se distinguait de celle de ces deux contrées par cet air de bonne santé et de bonne humeur que je ne me suis jamais lassé d'admirer chez les Persans. Il est impossible de croire quand on les contemple que ces gens-là soient malheureux ou méchants, et en effet ils ne sont ni l'un ni l'autre. Le type était très effacé ; cependant j'aperçus plusieurs vieilles femmes admirables comme grotesques, et je fis, à ma grande joie, la conversation avec plusieurs d'entre elles. Elles m'avouèrent que les Européens leur semblaient le jeu de la nature le plus extraordinaire qu'elles eussent pu jamais s'imaginer. Nos costumes surtout leur paraissaient avoir atteint les dernières limites de l'extravagance.

De Gavvamabad à Mourghab, il y a sept heures de marche. Nous les fîmes d'autant plus lestement

que la route est d'un intérêt extrême. Des montagnes admirables, de beaux cours d'eau bordés de bois de saules, une grandeur indéfinissable dans le paysage, puis la plaine de Passagarde, le prétendu tombeau de Cyrus, qui est tout aussi bien celui de la mère de Salomon, comme le veulent les Persans, de belles ruines semées dans la campagne, un pan de mur majestueux portant une inscription cunéiforme qui semble avoir été gravée la veille, le tout recouvert d'un ciel comme on n'en voit que dans l'Asie centrale et, dit-on, aussi dans la Haute-Asie, ce n'est pas merveille que nous ayons été contents de cette journée. Elle finit comme elle avait commencé, et nous trouvâmes nos tentes dressées dans une prairie dont le gazon vert et fin ressemblait à celui d'un parc anglais. A côté de nous était un village fortifié, plus loin un autre village et des tentes noires aux environs. Au bout de la prairie sautaient joyusement des cascates qui, avec le ramage le plus agréable, nous entouraient d'un réseau de ruisseaux tous courants.

Le lendemain, la marche étant de neuf heures, on déjeuna en route. Le mehmandar avait eu l'attention de faire placer une petite tente sur le bord d'une rivière assez large, roulant une eau saumâtre entre des roseaux et des arbrisseaux fort maigres. Cette halte, dans un lieu si sauvage, était pittoresque, et peut-être même la mélancolie de ce désert, désert malgré le bruit qui le remplissait tout à coup et bientôt allait cesser, en rendait-

elle encore l'aspect plus saisissant. Je revois, en fermant les yeux, cette tente où nous étions assis sur un tapis jeté à la hâte, le feu allumé sur le sable où rôtiisaient les morceaux de mouton embrochés à des baguettes de fusil, les serviteurs persans debout autour de nous ou s'agitant pour le service, et la foule des ghoulams, les uns à pied, les autres restés sur leurs montures, ceux-ci menant boire leurs chevaux, ceux-là accroupis par terre pour fumer le kalian, quelques-uns endormis, d'autres faisant la prière tournés vers la Mecque, d'autres causant bruyamment ensemble, tandis que les plus imprudents entraient dans le ruisseau à mi-jambes, se lavaient la figure, la tête et les bras, pour chercher un peu de soulagement à une chaleur cruellement étouffante.

Nous avions eu la veille un campement délicieux ; celui de cette journée nous le fit regretter amèrement. Nous étions dans une contrée triste, dénuée de tout. Nous apercevions quelques villages misérables habités par des paysans de race turque. Un soldat arrivé de Schyraz était logé assez près de nous. Il était venu pour lever les impôts ; mais les contribuables s'en souciaient peu. « Si nous ne pouvons pas payer, disaient-ils philosophiquement, nous gagnerons les montagnes, et on viendra nous y chercher si l'on veut et nous y trouver si l'on peut. » Il n'y avait que trois générations qu'ils étaient établis dans ces parages, dont, moins dégoûtés que nous, ils vantaient le mérite au point de vue de la fraîcheur, et, en effet, après avoir été

brûlés tant que le soleil resta sur l'horizon, nous eûmes très froid pendant la nuit. Quelques-uns de nos hommes se trouvèrent malades. La fatigue même nous obligea de rester un jour dans ce lieu maussade ; enfin, nous pûmes partir le surlendemain.

La marche fut de sept heures, et toujours en montant. Nous tournions dans des gorges d'une apparence grandiose, mais sinistre. Les rochers étaient des amas énormes de marbres de différentes couleurs, surtout rouges, noirs ou gris. Des masses de granit et de porphyre bordaient le chemin. On trouve des grenats dans ces hauteurs. Nous arrivâmes à des endroits où la neige couvrait le sol, et nos chevaux semblaient la fouler avec délices. Comme d'ordinaire, nous ne rencontrâmes pas une créature humaine, et nous ne vîmes d'autres êtres vivants qu'un troupeau de gazelles qui s'enfuit à notre approche, et des lézards de toutes les grandeurs et de toutes les formes. La vue de notre campement nous consola de la fatigue de la journée. Nous étions installés au milieu d'un beau village, Eklyd. Les tentes étaient dressées sur une maçonnerie de pierres et de terre qu'on appelle des *sâkous*. Des ruisseaux d'eau fraîche et limpide coulaient à côté et s'y arrêtaient dans de jolis bassins creusés avec soin et qu'on avait bordés de fleurs. Des arbres énormes, des châtaigniers surtout, nous ombrageaient, et on nous avait apporté par monceaux des abricots et des concombres, les délices des Persans. Naturellement, nous déplorâmes que

notre mauvaise destinée nous eût fait séjourner dans un trou comme celui où nous nous étions arrêtés la veille, et ne nous eût pas tout d'abord conduits jusqu'à un lieu si charmant. Pourtant, malgré ces regrets, nous eûmes le courage de nous en arracher, et le lendemain, à trois heures et demie, nous étions de nouveau en selle, marchant sur Abadèh, où nous arrivâmes à dix heures trois quarts.

La route fut à peu près la répétition de ce que nous avions vu la veille, sauf la neige qui ne reparut pas. Nous n'aperçûmes pas plus d'hommes, et toujours nous rencontrâmes la même abondance de marbres, de granits, de porphyre, escaladés par des myriades de lézards, cousins de ceux que nous connaissions déjà, et auxquels se mêlaient quelques tortues. Deux heures et demie avant d'arriver, nous apercevions nos tentes aussi clairement que si nous allions y entrer dans cinq minutes. Cette circonstance qui se renouvelait souvent donna lieu maintes fois d'agiter cette question : est-il plus fatigant d'apercevoir de loin la station sans y arriver, ou d'y arriver sans l'avoir vue en désespérant d'y parvenir ? Problème délicat dont chaque voyageur discutera sans cesse le pour et le contre dans de semblables positions et sans en trouver la solution.

Abadèh est un grand et beau village, pourvu de vastes jardins que remplissent des arbres fruitiers de toute espèce. Les habitants s'y livrent à un genre d'industrie qui les rend fameux par toute

la Perse ; ce sont eux qui fabriquent ces cuillers en bois, avec lesquelles on prend le sorbet. Depuis celles qui servent aux gens du peuple jusqu'à celles dont les plus grands seigneurs font usage, ils n'ont pas de rivaux, s'ils ont des concurrents. Souvent ces ustensiles sont de très grande taille : il en est de deux pieds de long ; alors on les couvre de ciselures, de découpures à jour, d'une véritable dentelle de bois. On ne peut rien voir, ni en Suisse, ni en Allemagne, où il se fabrique tant d'objets d'un goût analogue, qui approche de cette délicatesse. On fabrique aussi à Abadèh des coffrets sculptés représentant des scènes variées, des chasses, des mariages, des batailles, le tout entouré d'arabesques, de feuillages et de fruits travaillés avec beaucoup de savoir-faire.

D'Abadèh à Schoulghistan nous mîmes près de six heures. Nous étions redescendus dans une contrée chaude : le sol était remarquablement sablonneux en beaucoup d'endroits, et les touffes d'herbes qui avaient poussé hardiment à la suite des pluies d'hiver étaient déjà calcinées et toutes jaunes ; on voyait çà et là miroiter de grandes flaques de sel ; plus que jamais les lézards se montraient nombreux : ils gambadaient et couraient comme des propriétaires enchantés de leur lot. Dans la campagne, pas un champ, pas une culture, pas un arbre, pas un homme. Deux cavaliers, que le mehmandar avait envoyés le matin à la montagne pour chercher de la glace, revinrent sans en rapporter ; mais en revanche, ils étaient en simples

caleçons, ayant eu la mauvaise fortune de rencontrer quelques bakhtyarys en campagne qui leur avaient pris le reste ; ils nous rejoignirent sur la route et contèrent leur fâcheuse aventure. Ce jour-là donc, nous nous passâmes de glace, et nous étions destinés à apprécier les côtés tragiques du voyage, car, à peine étions-nous au courant de ce qui venait d'arriver à nos ghoulams que nous vîmes bien pis.

Une heure auparavant, nous avions passé auprès de tentes noires habitées par une fraction de tribu turque ; nous nous y étions arrêtés quelques minutes ; sans descendre de cheval, nous avions demandé du lait, et les femmes, passablement déguenillées, entourées d'une cohue d'enfants très jolis, mais au moins aussi sauvages que leurs mères, nous avaient apporté ce que nous souhaitions dans de grandes jattes de bois ; on avait causé du meilleur accord ; on avait ri, puis on s'était séparé. Comme nous atteignions la station, nous vîmes tout à coup sur la route une mauvaise litière, portée par un cheval et un mulet, et que trois hommes suivaient à pied : sous le rideau de coton bleu qui couvrait mal cet équipage, nous aperçûmes un homme couché, pâle, et qui semblait souffrir beaucoup ; il avait la cuisse cassée d'une balle et une blessure grave à la tête ; ce pauvre homme était un marchand d'Ispahan, voyageant avec son fils et deux domestiques. Il portait avec lui quelque peu d'argent ; il était passé près de ces mêmes tentes noires d'où nous venions aussi,

et c'étaient les gens de la tribu qui l'avaient mis dans ce pitoyable état ; il se joignit à nos muletiers, et nous n'en entendîmes plus beaucoup parler : seulement nous l'aperçûmes de temps en temps jusqu'à Ispahan ; là on nous dit qu'il était mort.

Souldjistan est pittoresque et ruiné, avec une espèce de petit fort en terre, en mauvais état, mais d'un aspect agréable. Du reste, tous les villages semblent gais, par cela seul qu'on y voit des arbres, apparition si rare qu'elle réjouit toujours la vue. Il y a un imamzadéh, ou tombeau de saint assez curieux : le dôme en est plaqué d'émail vert, et le mur en terre jaune, comme d'habitude, est incrusté d'assiettes de faïence de fabrique anglaise, qui font un joli effet. La journée avait été brûlante ; cependant il plut un peu vers le soir, et la nuit fut froide.

En marchant le lendemain sur Yezdykhast, nous nous trouvâmes dans une plaine encore plus sablonneuse que celle de la veille, et au moins aussi désolée ; mais, pour nous dédommager, nous découvriions à gauche, et à une distance qu'on nous dit être de seize à dix-huit lieues environ, une longue chaîne de hautes montagnes toutes blanches de neige. Il est impossible de rien voir de plus beau que ces sommets étincelants sur un ciel d'azur et d'une limpidité admirable, et en face de ces grandes plaines brûlées et parsemées d'efflorescences salines ; nous marchions, contre notre ordinaire, sans apercevoir notre station, et après six heures, nous désespérions d'y arriver jamais, quand nous trou-

vâmes sur le bord d'un véritable trou. On eût dit que, sur un pourtour d'une lieue environ, le sol s'était tout à coup effondré de manière à produire au milieu de la plaine un bassin profond entouré de falaises à pic ; un chemin tournant et étroit nous conduisit jusqu'au fond de ce précipice étrange, et là nous trouvâmes d'abord un grand ruisseau bourbeux, puis des champs bien cultivés, un caravansérail de belle construction, mais en ruine, une maison de poste, et enfin, de l'autre côté du trou, s'élevait au-dessus d'une muraille naturelle la ville de Yezdykhast. Nos tentes étaient dressées en face de la ville, dans le fond du bassin qui semblait, de cette place, lui servir de fossé, et nos tapis étaient étendus sur l'herbe verte, circonstance toujours charmante.

Je n'avais encore rien imaginé de si étonnant que Yezdykhast. C'est une ville, mais on prendrait cette ville pour une ruche : elle présente de toutes parts un grand mur, qui, jusqu'à une hauteur considérable, n'est autre chose que le rocher même, creusé de cavernes au pied, et les fenêtres, ou les trous qui en tiennent lieu, paraissent tout à fait au sommet. On a relié tous ces appartements aériens par des constructions qui les complètent et des plates-formes que l'on prend indifféremment pour des terrasses et pour des cours ; tout cela, accumulé l'un sur l'autre, s'élève dans le ciel bleu comme une cathédrale, s'avance comme une presque-île, et cette portion de rocher et de terre n'a qu'une seule partie qui en puisse permettre l'accès.

Nous allâmes visiter l'intérieur de cette cité bizarre ; c'est peut-être plus étrange encore que le dehors. On entre par un pont mobile, qui est le seul passage ; on se trouve sous une grande porte voûtée, conduisant à la seule rue du village ; mais cette rue dallée, et sur laquelle donnent toutes les issues des habitations, est si étroite et si bien surplombée par les pignons, que le jour y pénètre avec peine, et c'est plutôt un corridor qu'une rue ; enfin tout ceci ressemble au premier étage d'une vaste et unique maison, ce qui n'empêche pas d'ailleurs les vaches, les chèvres et les moutons de s'y promener familièrement en compagnie des chiens et des chats. Un des paysans qui assistaient à notre promenade nous salua poliment en ôtant son bonnet : comme c'est fort contraire à l'usage, nous lui demandâmes si, par hasard, il était chrétien ; il s'en excusa et nous dit qu'il était désolé s'il avait eu tort, et en demandait pardon, mais qu'il avait entendu dire que c'était la façon de saluer des Européens. Après qu'on lui eut confirmé qu'il était dans le vrai, il s'en alla fort content de sa courtoisie et de son érudition.

Nous étions comme d'ordinaire sous nos tentes, mais le mehmandar avait trouvé plus commode de s'établir dans le caravansérail. J'allai le visiter dans cet édifice, qui me parut un peu moins ruiné qu'il n'est d'usage. La porte en est magnifique, de proportions grandes et élégantes, et ornée d'une inscription vraiment admirable en émail bleu. Outre le mehmandar installé là avec ses gens, il y avait

encore un visiteur qui nous arrivait d'Ispahan. C'était un prêtre catholique, envoyé au-devant du ministre par l'administrateur du diocèse. Il ne parlait que l'arménien et le turc et, pour nous souhaiter la bienvenue, nous apportait quelques bouteilles de vin provenant d'un cru autrefois établi par les missionnaires jésuites. Il est à espérer que les produits en étaient meilleurs dans ce temps-là. Nous fûmes aussi très enchantés de voir un courrier de Téhéran qui nous apportait des lettres du docteur Cloquet, attaché à la personne du roi. Ce médecin distingué est mort malheureusement pendant notre séjour en Perse.

De Yezdykhast, nous allâmes à Makhybag en cinq heures et demie. La route ressemblait à celle du jour précédent, cependant un peu moins désolée. Le ciel est si beau, dans ce pays de Perse, et les montagnes si merveilleuses par leurs couleurs variées, que, pour peu qu'un ou deux arbres et un bout de village se montrent dans une longue journée, on est véritablement charmé. Le sol était favorablement disposé pour qu'on pût voir de loin, et longtemps avant d'atteindre nos tentes, non seulement nous les apercevions, mais nous voyions aussi la ville où nous devons aller le lendemain, Koumeschah. La grande nouveauté du jour, ce fut que nous avons enfin quitté la province de Schyraz et que nous étions entrés sur le territoire d'Ispahan. De distance en distance se montraient des forts en ruines, espèces de grosses bastilles rondes, bâties en terre, qui ont vu les

quatorze tristes années de la domination afghane et qui, un jour, formeront quelques gros tumulus destinés à être pris par les voyageurs crédules pour des monuments antiques. Nous fîmes aussi connaissance avec le premier pigeonnier du pays, et un pigeonnier est un édifice remarquable dans les environs d'Ispahan. On les construit ni plus ni moins grands qu'un donjon de forteresse. La base en est comme guillochée. C'est un vrai travail d'orfèvrerie, ciselé en terre. Puis viennent des cordons de briques capricieusement agencés suivant le goût des propriétaires, enfin une pyramide percée de petits trous symétriques où nichent les pigeons, et ces petits trous sont en quantité innombrable. L'agriculture persane attache la plus haute importance au fumier accumulé pendant de longues années dans ces édifices, et elle en tire un parti merveilleux, particulièrement pour la culture des légumes.

En arrivant à Makhybag, nous eûmes le premier échantillon de la politesse du gouverneur d'Ispahan, Tchéragh-Aly-Khan. Il avait envoyé au-devant du ministre un peloton de ghoulams, tous uniformément vêtus de blanc, et les plus élégants cavaliers que nous eussions encore vus. En outre, devant les tentes était rangée une compagnie d'infanterie, beaucoup mieux tenue que celle de Schyraz ; toutes les tentes étaient placées à l'entrée du village, et très gaiement. La journée ne fut pas trop chaude et nous pûmes nous promener, réjouis par la douce pensée d'une arrivée

prochaine à Ispahan. A dire la vérité, il était temps. Les chevaux étaient éreintés, et il en restait peu qui ne fussent blessés.

La route de Makhybag à Koumeschah, qui fut de cinq heures et demie, nous apparut comme un spectacle très nouveau et de nature à nous donner la plus haute idée du gouvernement d'Ispahan. Ce ne fut pour ainsi dire qu'un enchaînement continu de villages et de cultures couvrant la base des montagnes qui, à droite, étaient assez rapprochées de nous. Mais c'est toujours le même caractère de pays, vaste, immense. Les détails échappent. On ne saisit que des masses. Les villages eux-mêmes s'effacent dans la largeur de la vallée, comme les petits monticules que les vers soulèvent au milieu des allées d'un jardin. On voit que c'est une terre de cavaliers ; les distances y sont longues et les piétons comme perdus. La population de Koumeschah s'était portée presque tout entière au-devant de la légation : les fonctionnaires obéissaient aux ordres reçus ; le peuple voulait tout à la fois admirer ces fonctionnaires en gala et une légation européenne. Deux heures avant d'arriver à la ville nous rencontrâmes des groupes de promeneurs, qui devinrent de plus en plus nombreux à mesure que nous approchions. Ils nous firent, comme nous en avons l'habitude, le meilleur accueil et le plus poli.

Nous traversâmes une partie des fortifications et un coin de la ville. C'est une petite cité agricole qui ne laisse pas que d'avoir ses gens de bonne com-

pagnie et ses savants. J'ai plus tard entendu dire du bien à Téhéran de la population de Koumeschah. On nous fit dépasser l'enceinte des murailles, et, à un quart de lieue environ, nous mîmes pied à terre à l'entrée d'un grand jardin, comme toujours, entouré de murailles, et nous vîmes nos tentes plantées sur le bord d'un joli ruisseau, à deux pas d'un pavillon orné au centre d'un jet d'eau. De toutes parts s'étendait un petit bois de platanes, d'abricotiers, de pruniers, le tout entremêlé de vignes; à l'angle du jardin se dressait un énorme colombier.

Le lendemain, nous fîmes quatre heures un quart de marche et nous arrivâmes à Mayar. C'était autrefois un gros bourg. Maintenant il n'en reste plus qu'un village et de vastes jardins pour la plupart abandonnés. C'est le propre des jardins persans de se détruire avec autant de facilité qu'ils se créent. Un agriculteur choisit un endroit en plein désert, l'entoure de clôtures, y fait passer un courant d'eau; en quatre ans, il a un jardin magnifique. Mais il suffit aussi de quelques mois sans irrigation, et tout périt, le désert reprend son bien. La route fut moins intéressante que la veille. Les villages et les cultures abondaient moins. Cependant ce n'était pas le dépeuplement absolu et la stérilité imposante du Fars. Nous vîmes encore à Mayar un beau caravansérail ancien, de très nobles dimensions. Au milieu de la vaste cour, s'élève cette espèce d'estrade carrée qui est de rigueur dans tous les monuments de ce genre, et sur laquelle dorment les muletiers. Seulement, d'ordinaire,

cette estrade est en terre ou en briques ; à Mayar, elle est en granit.

Notre mehmandar nous avertit qu'il y avait quelque chose à admirer ; c'était l'adresse des gens du pays à se servir de leurs fusils. Ils sont, en effet, très habiles. Nous en vîmes plusieurs qui atteignaient à tout coup un but sur lequel ils tiraient couchés sur le dos et en arrière, la tête renversée, ou dans toute autre position également peu commode. Ces hommes étaient très fiers de leur réputation et de leurs exploits, et nous les rendîmes très glorieux par nos compliments.

En quatre heures et demie, nous arrivâmes à Ghetchy. Nous avons d'abord suivi une route pareille à celle des jours précédents, large et accidentée dans ses traits généraux. Mais, bientôt, elle se rétrécit sensiblement et nous parvîmes à une montée qui aboutit à un kotel. Ce passage dangereux franchi, nous nous trouvâmes dans une nouvelle vallée également majestueuse. De beaux jardins s'étalaient en foule à l'horizon. Nous n'étions plus qu'à trois heures d'Ispahan, et cette ancienne capitale s'annonçait bien. A nos tentes nous trouvâmes beaucoup de visiteurs : le clergé catholique arménien, le clergé schismatique, les marchands arabes de Bagdad et à leur tête un de leurs confrères, consul turc, accompagné d'un Arménien, agent anglais portant le costume européen.

Nous fûmes heureux de voir le vénérable administrateur du diocèse d'Ispahan. Malheureusement il ne savait que le turc et l'arménien, comme son

mandataire revenu avec nous de Yezdykhast. Mgr Tylkian est un homme doux, pieux et recommandable. Il était estimé de tout le monde à Ispahan. Précédé par sa réputation, et d'ailleurs suffisamment annoncé par son caractère sacré, il nous trouva parfaitement disposés pour le recevoir.

Le lendemain devait être un grand jour, et nous l'attendions avec impatience.

Les dispositions pour notre entrée furent beaucoup mieux prises qu'elles ne l'avaient été à Schyraz. Le gouverneur, dont nous avons déjà éprouvé l'intelligente sollicitude depuis que nous étions sur son territoire, avait envoyé un détachement de ferrachs et une troupe de ghoulams pour accompagner particulièrement ma famille, qui prit les devants avec quelques domestiques européens et une partie de nos Persans. Nous partîmes dix minutes après environ dans notre ordre habituel. Je n'ai pas besoin de dire que nos hommes, domestiques et ghoulams, se tenaient plus que jamais droits sur leurs selles, et plus que jamais avaient l'air pompeux et important. Ce qui nuisait un peu à notre magnificence, c'était le triste état de la plupart des montures.

A une heure de la ville, nous vîmes de loin apparaître le gouverneur, Tcheragh-Aly-Khan, sur un cheval turcoman blanc, superbement harnaché. Lui-même était vêtu d'un djubbéh ou robe ouverte de cachemire, et à sa ceinture brillait un poignard enrichi de pierreries. Il s'arrêta d'abord pour faire ses compliments aux dames, ce qui nous parut

extrêmement civilisé, et s'informa de leur santé avec beaucoup de grâce, puis, continuant sa route, arriva jusqu'à nous. Tout d'abord, instruits par l'expérience de Schyraz, nous remarquâmes, avec des yeux de connaisseurs et une profonde satisfaction, le bon ordre établi dans l'istakbal. Il y avait cependant beaucoup plus de monde que nous n'en avions trouvé à notre arrivée dans la capitale du Fars. Un état-major nombreux d'employés militaires et civils, beaucoup d'artilleurs, beaucoup de ghoulams, bref, cette cavalerie s'étendait à perte de vue sur deux ou trois lignes, et formait véritablement un coup d'œil d'une variété et d'une richesse merveilleses, mais le tout sans désordre, et nous pûmes espérer légitimement de n'avoir ce jour-là ni les jambes ni les bras cassés, et cela sans recourir aux moyens employés à Schyraz. Tchéragh-Aly-Khan est un fort bel homme, d'une figure intelligente et distinguée, et de la plus noble politesse. Après avoir rendu ses devoirs au ministre, il commença la conversation avec aisance et facilité, ce qui ne l'empêchait pas, tout le long du chemin, de voir ce qui se passait, et de donner de temps en temps des ordres qui s'exécutaient immédiatement sans cris et sans trouble.

Tout en marchant de la sorte en grande ordonnance, nous sortîmes de la montagne, et nous aperçûmes la ville au fond d'un amphithéâtre ouvert du côté du nord et de l'est, mais entouré de hautes montagnes vers l'ouest et le sud : ce premier coup d'œil est très beau. Ispahan se présente environné

de jardins, et tout rempli de bouquets d'arbres que dominent les dômes d'un assez grand nombre de monuments. Mais au lieu de regarder en l'air, nous eûmes bientôt assez à faire de regarder à nos pieds. La foule devenait énorme ; toute la population était sortie à notre rencontre ; elle avait infiniment meilleure mine, et paraissait beaucoup moins frondeuse et moins triste qu'à Schyras. Nous marchions dans des chemins abominables, ou plutôt dans un réseau de sentiers, les uns bas, les autres élevés, tout défoncés. Un lièvre partit dans nos jambes, à la grande satisfaction des gens du peuple et des ghoulams, dont plusieurs, malgré la gravité de la circonstance, ne résistèrent pas à la tentation, et coururent après.

Puis, nous franchîmes la porte, et là, nous nous trouvâmes dans les champs cultivés, car cette porte s'ouvre sur un quartier qui n'existe plus que par ses ruines, au milieu desquelles poussent maintenant des légumes et des fruits. Nous arrivâmes au Zend-è-Roud, fleuve fameux où il y a, je crois, un peu plus d'eau l'été que dans le Manzanarès, mais guère davantage. Seulement, il a la gloire de déborder en hiver et de se permettre quelquefois d'assez grands dégâts. Nous le passâmes sur un pont d'une architecture curieuse, et pas en trop mauvais état, puis nous entrâmes dans une longue avenue de platanes, avenue célèbre qui conduit à Tchéhâr-Bâgh, et c'est dans cette réunion de palais que nous mîmes pied à terre. Nous étions logés dans un des plus beaux et des plus commodes, l'Imarèt-è-Sadr.

CHAPITRE X

D'ISPAHAN A TÉHÉHAN

Avant de dire quelques mots de la ville, il faut que je parle encore de son gouverneur, parce que c'est un des hommes remarquables que j'aie connus en Perse. Tchéragh-Aly-Khân appartient à une tribu nomade des environs de Kermanschah, et, comme cette tribu est ancienne, il est bien né. Mais la fortune ne l'avait pas traité d'abord aussi bien que la naissance, de sorte qu'il se trouva lancé dans la vie avec beaucoup d'intelligence, d'esprit, d'ambition, et pas un sou. Il prit le parti que prennent tous ses compatriotes dans d'aussi graves conjonctures, il quitta son pays pour voyager, et devint domestique. Sa belle étoile le fit entrer en cette qualité au service de Mirza-Taghy-Khan, alors membre persan de la commission de délimitation des frontières turco-persanes. Il remplit auprès de ce personnage les fonctions de sa charge, qui consistaient principalement à tenir le kalia ; mais

il trouva moyen de se faire connaître comme valant mieux que son emploi, et rendit des services qui appelèrent sur lui l'attention de son maître. Quand celui-ci devint premier ministre à l'avènement du roi actuel, Tchéragh-Aly-Khan fut élevé à une charge publique, et s'en acquitta avec beaucoup de distinction. Après la chute de son protecteur, il resta au service du roi et nous le trouvions gouverneur d'Ispahan, c'est-à-dire à la tête d'une des plus grandes provinces de l'empire. A la vérité, c'était à titre provisoire et en attendant que, suivant l'usage, on y eût nommé un prince. Cependant il s'en tirait à la satisfaction générale. Nous ne pûmes, pendant tout notre séjour, nous lasser d'admirer l'aisance et la tenue de ce dignitaire, qui n'avait rien en lui qui indiquât le parvenu, pas même la disposition à oublier les débuts de sa vie : car, rencontrant parmi nous quelqu'un qui l'avait vu jadis à Erzeroum, et qui hésitait à se faire reconnaître, Tchéragh-Aly-Khan lui en fit d'aimables reproches, et lui rappela en souriant qu'il lui avait autrefois donné le kalkan. Mais ce dernier trait n'est pas particulier à notre gouverneur. On l'a observé de tout temps dans l'Asie musulmane, où les élévations et les chutes de fortune sont si subites, si rapides et si extraordinaires. Toutefois, un Persan qui n'oublie pas l'humilité de son point de départ est encore un homme d'esprit, parce qu'il s'en faut de beaucoup que les choses se passent absolument dans l'Iran comme en Turquie : il n'y est pas aussi commun que les

serviteurs de la veille y deviennent les maîtres du lendemain.

Ispahan est sans doute assez délabré. De six à sept cent mille habitants qu'il avait au xvii^e siècle, il n'en compte maintenant, dit-on, que cinquante à soixante mille ; partant, les ruines y abondent, et des quartiers tout entiers ne montrent que des maisons et des bazars écroulés, où à peine quelques chiens errants se promènent. Tout a frappé cette ville depuis l'époque qui a mis fin à sa splendeur. Être prise d'assaut par une armée afghane est assurément une calamité au premier chef, et traverser toutes les phases de l'anarchie et de la guerre civile est peu propre à rien réparer. Malgré de telles destinées, Ispahan est encore une merveille. Cette réunion de palais, qu'on nomme le Tchéhar-Bâgh, et où nous étions logés, est probablement un lieu unique dans le monde ; il n'est que la Chine dont les résidences impériales, avec leurs vastes jardins et leurs constructions multipliées, doivent peut-être beaucoup y ressembler. Je ne fais pas cette comparaison au hasard. Le style des plus anciens monuments d'Ispahan, l'ornementation, les peintures, portent le cachet évident du goût chinois, et rappellent les relations étroites que la conquête mongole et ensuite le commerce avaient créées entre les deux empires. Les longues avenues de platanes que décrit Chardin ont beaucoup souffert certainement, mais ce qui en reste porte témoignage de la beauté parfaite de ce qui a disparu. Le Tchéhar-Bâgh en con-

tient encore de belles rangées qui sont comme un boulevard magnifique bordé de monuments dignes des arbres, et interrompus de distance en distance par de grands bassins d'eau formant autant de ronds-points. Le milieu des avenues est dallé, et, suivant l'usage des jardins persans, s'élève d'un pied environ au-dessus du sol couvert de grandes herbes et de rares fleurs. Où l'on aperçoit bien que toute cette magnificence n'est plus que l'ombre du passé, c'est d'abord dans la solitude profonde de ces avenues que la population actuelle a désertées, et que d'ailleurs elle ne suffirait pas à remplir. Puis, les eaux sont stagnantes dans les bassins où jadis elles couraient vives et fraîches ; enfin, au lieu des jardins qui longeaient des deux côtés la chaussée principale et la séparaient des deux petites chaussées établies le long des bâtiments, on ne voit presque plus que des herbes, comme je l'ai dit, poussant désordonnées, et laissant encore apparaître çà et là quelques têtes de vieux arbustes à demi morts. Enfin, les dalles de la chaussée sont en grande partie brisées ou ont disparu. Malgré cette désolation, il y a bien de la grandeur et de l'élégance dans ces restes du Tchéhar-Bâgh.

Plusieurs des édifices qui longent ce boulevard sont cependant en bon état. Ils ont échappé à la destruction et on les voit aussi jeunes que jamais. Il en est ainsi du collège appelé *Collège de la Mère du Roi* et fondé par une princesse Séfévy. Ce monument merveilleux a même conservé, et c'est presque un miracle, sa porte couverte de lames d'argent

ciselées. Autant que je me le rappelle, celui qui a accompli ce beau travail a écrit son nom dans un coin, et il était de Tébyz. On ne peut rien admirer de plus élégant que cette orfèvrerie grandiose. Les dessins se composent d'enroulements de feuillages et d'inscriptions arrangées à la façon arabe, c'est-à-dire de manière à fournir le principal motif d'ornementation. Je regrette de ne pas me souvenir du nom de l'auteur de cette œuvre pleine de goût et de talent. Il faut dire aussi que l'artiste travaillait pour une personne qui voulait témoigner grandement de son respect pour la science.

La princesse qui fit faire cette porte et le collège où nous allons entrer se proposa de créer pour l'étude et la méditation un lieu d'asile où rien ne pût les troubler. Elle voulut que les yeux satisfaits laissassent à l'âme une pleine liberté et tinsent l'intelligence en joie. Par la splendeur de la porte qui devait conduire dans le sanctuaire, elle indiquait dès l'abord quel lieu charmant son collège devait être.

En effet, l'entrée n'annonce rien de trop ; quand on l'a franchie, on se trouve dans un petit préau dallé, où se tiennent des marchands de fruits et de kalians, toujours à la disposition des maîtres et des étudiants. De grands arbres projettent leur ombre sur l'arcade de la porte et sur les amoncellements de pêches, d'abricots, de melons, de pastèques et les monceaux de glace qui remplissent ce vestibule ouvert. De là on pénètre dans un grand jardin carré, formé de quatre massifs où dominent d'immenses

platanes entourés de rosiers et de jasmins non moins énormes dans leur espèce. A l'extrémité des allées se présentent trois portes colossales qui donnent accès dans de vastes salles couvertes d'un dôme. Elles sont flanquées chacune de deux petits minarets terminés aussi en dôme, et le tout est revêtu d'émail bleu, brodé d'inscriptions koufiques et d'arabesques noires, blanches et jaunes. Pour se faire quelque idée de ces portes, il faut savoir que leur hauteur égale celle de nos plus hauts portails. Les quatre angles qui les réunissent sont formés de quatre corps de logis également revêtus d'émaux, mais beaucoup plus bas que les portes, et percés comme des ruches d'une infinité de cellules. C'était là que, sans rétribution aucune, on logeait les étudiants accourus de toutes les parties du monde musulman pour entendre les savants professeurs, et une fois par semaine, la fondatrice venait, accompagnée de ses femmes, prendre le linge des habitants du collège et en apporter d'autre. Elle avait soin aussi de se faire rendre compte de tous les besoins de ses hôtes, voulant expressément qu'aucun souci, aucun ennui ne pût les distraire du but qu'ils avaient assigné à leur vie ; et elle s'était donné pour tâche de leur en faciliter la poursuite autant qu'il était en elle. On ne peut s'imaginer, sans l'avoir vu, quel bijou est ce collège de la *Mère du Roi*. C'est un vase d'émail, c'est un joyau au milieu des fleurs. Je comprends à merveille qu'on puisse s'y livrer avec passion à la vie contemplative.

mais c'est bien le plus mauvais endroit du monde pour se convaincre que les biens terrestres ne sont rien ; on dirait qu'il a été bâti pour prouver le contraire. Dans tous les cas, c'étaient et ce sont encore d'heureux savants que ceux dont l'existence s'écoule dans cet aimable séjour. Comme je l'ai dit en commençant, ce collège est en son entier, il n'y manque pas une brique ; et quand on songe que tous les monuments d'Ispahan ont été un jour dans cet état parfait, on est comme ébloui d'une telle idée.

Il ne faut cependant pas s'imaginer qu'il n'y ait jamais eu un moment où cette grande capitale ne renfermât pas de ruines. Ce n'est pas une chose possible en Asie. Dans les contes qui nous parlent de Bagdad au temps des khalifes abbassides, à l'époque d'Haroun-Arraschyd lui-même, il est question de quartiers ruinés, compris dans les limites d'une cité qui n'avait pas alors d'égale dans le monde musulman ni chrétien, à l'exception de Constantinople et d'Alexandrie. J'en ai dit la raison ailleurs, et Schah-Abbas le Grand, lui-même, si jaloux de la beauté de sa grande ville et qui l'embellit de tant de merveilles, s'il fut un infatigable constructeur de palais, de caravansérails, de mosquées et de collèges, se soucia peu de relever les édifices de ses prédécesseurs. Seulement, il est clair que, de son temps, les monuments debout dépassaient en nombre ceux qui se dégradaient, et que les maisons en construction ou nouvellement construites l'emportaient sur celles qu'on laissait

s'écrouler. Il ne faut pas non plus se plaindre trop amèrement des ruines, quand toutefois elles sont contenues dans de certaines limites. Leur présence fait partie nécessaire de la physionomie d'une cité persane, et je n'ai pas, au point de vue du goût, un culte si passionné pour la régularité, la symétrie et la belle ordonnance, pour les alignements corrects, les trottoirs bien raccordés et les coins de rue irréprochables, que je sois en droit de pousser des soupirs bien profonds à la vue de quelques bâtiments écroulés. Les livres et les temps diffèrent beaucoup d'avis sur ce point. Les Grecs n'ont jamais estimé qu'une médaille fût moins belle pour être frappée de travers sur un morceau de métal mal arrondi. Des connaisseurs prétendent même qu'un dédain de la rectitude matérielle donne aux chefs-d'œuvre des graveurs monétaires de l'antiquité une grâce que je leur trouve aussi. Le premier imbécile venu est très en état de tracer un cordon bien suivi autour d'une pièce de monnaie ; mais ce qu'il ne fera pas aussi aisément, c'est le quadrigé syracusain, ou le jeune homme assis sur une proue de quelques pièces séleucides. Dans les constructions athéniennes de la plus belle époque, on aperçoit le même oubli de l'accessoire mécanique, et je ne serais pas étonné que des échoppes aient eu le droit de s'adosser aux temples d'Athènes, comme cela est arrivé depuis pour les plus belles cathédrales du moyen âge. Il en est de même des ruines persanes ; elles font figure dans l'ensemble ; elles servent, si l'on veut, de repos-

soir ; elles prouvent qu'il n'est pas mal de laisser quelque chose de médiocre à côté de quelque chose de beau. Quoi qu'il en soit, je le confesse encore, il ne m'ennuie pas de voir auprès d'un édifice scintillant d'émaux de toutes couleurs, et étalant la plus coquette magnificence, un écroulement de briques crues couvertes de poussière, au milieu desquelles dorment pêle-mêle les chiens de bazar avec leurs petits.

La mosquée du roi est grande et noble. Son dôme d'émail bleu travaillé d'arabesques jaunes à grands ramages est d'une rare magnificence. Cependant le voisinage de la place ou meydan lui fait du tort. Ce grand quadrilatère est si étendu, que tous les monuments qui le bordent, et la mosquée du roi comme les autres, semblent petits. C'était là que se donnaient, sous les Séfévys, et que se donnent encore aujourd'hui, mais avec beaucoup moins de splendeur, les fêtes publiques. Les rois, comme Schah-Abbas, assistaient aux solennités du haut d'une porte immense, appelée Aly-Kapy. C'est un belvédère de dimensions colossales, où pouvaient tenir toute la cour, les grands officiers, les grands moullahs, les envoyés étrangers, les chefs des tribus nomades.

De cette vaste tribune on découvre non seulement la cité, mais toute la campagne aux environs. C'est d'un aspect grandiose. Rien ne m'étonna autant, parmi les tableaux et les objets variés qui s'étendaient de toutes parts, que de voir, autour du dôme de la mosquée royale, certains grands

échafaudages qui y avaient été attachés. L'explication qu'on m'en fit acheva de me confondre. Le roi a ordonné, il y a plusieurs années, de réparer cette mosquée et de lui rendre sa magnificence première. C'était la seule fois où l'on eût parlé de restaurer des monuments, et c'est une pensée qui fait d'autant plus d'honneur au roi, qu'elle est tout à fait nouvelle dans son pays. Mais, malheureusement, l'exécution rentrait un peu trop dans les habitudes nationales. Les mandataires royaux avaient bien fait élever des échafaudages, mais on ne travaillait pas ; seulement on touchait régulièrement les sommes allouées. Probablement on les touche encore et on les touchera longtemps après que la mosquée n'existera plus.

Les palais d'Ispahan ont été décrits trop de fois pour que j'y revienne. Je remarquerai seulement que le Tchéhèl-Soutoun, ou les Quarante-Colonnes, un des plus anciens et des plus splendides, est doublement intéressant comme offrant les exemples les plus frappants de l'appropriation du goût chinois à l'ornementation persane, et contenant les peintures les plus remarquables qu'on puisse voir en Perse. Sur le premier point, il y a beaucoup d'intérêt pour l'histoire de l'art à observer comment les artistes des Séfévys s'y sont pris pour associer des motifs d'architecture et un certain style d'arabesques empruntés au palais de Nanking, avec ce que la haute antiquité leur avait traditionnellement livré de sujets assyriens et perses. L'effet en est extrêmement riche et heureux, et c'est là

qu'on peut s'assurer plus pleinement qu'ailleurs de cette grande vérité, qu'en fait d'art, les Persans d'aucun temps n'ont jamais rien inventé, mais qu'ils ont su tout prendre, tout garder, ne rien oublier, et fondre leurs acquisitions dans un ensemble si heureusement lié, qu'il a l'air de leur appartenir, et qu'on en jurerait, si l'analyse ne venait démontrer le contraire. Ce que les Persans ont possédé au plus haut degré, c'est l'esprit de compréhension, la puissance de comparaison, et une sorte de critique qui leur a permis de combiner avec bonheur des éléments parfaitement étrangers les uns aux autres. Je suis persuadé que c'est en étudiant les procédés de l'art persan que l'on arrivera à comprendre beaucoup de choses encore aujourd'hui parfaitement inconnues en ces matières. En se plaçant sur ce terrain, on pourra pénétrer bien des mystères de l'origine de l'art byzantin et de l'art sarrasin. La Perse est comme un foyer où les idées et les inventions des pays et des pensées les plus lointains sont venues se confondre. A lui seul, le Tchéhél-Soutoun me paraît fournir bien des révélations.

Pour ce qui est de la peinture, les grandes fresques murales qu'on y remarque, et qui représentent surtout des batailles, sont d'une beauté incontestable comme couleur. Pour le dessin et l'agencement des figures, c'est à peu près complètement le style de nos plus anciennes tapisseries, ou, pour mieux dire, nos plus anciennes tapisseries se sont faites d'après ce style-là. J'en verrais volontiers

la source dans les œuvres de la basse époque sassanide. Ce temps a encore un droit de paternité sur ce travail maigre et sec, mais de paternité malheureusement éloignée, et jamais, depuis le III^e siècle de notre ère, on n'a revu dans l'Asie centrale les œuvres grandioses et magnifiques qui ont illustré le règne des premiers descendants d'Ardeschyr. Telles qu'elles sont, cependant, les peintures du Tchéhél-Soutoun ne sont pas méprisables, et on en tiendra grand compte lorsqu'on aura compris à quel point l'histoire de l'art asiatique, et je dis l'histoire moderne, tout autant que l'histoire antique, est indispensable et de première nécessité pour l'histoire de l'art européen.

Toujours au point de vue critique, je signalerai encore à Ispahan un petit palais, qui emprunte à la date de sa construction un intérêt particulier. Ce palais est moderne. Il existe dans le Tchéhâr-Bâgh depuis une quinzaine d'années environ, et c'est un vrai bijou. Il contient une salle carrée, éclairée par en haut, formée d'une galerie circulaire soutenue par des colonnes plaquées de miroirs ajustés en losanges, ayant au centre un bassin d'albâtre oriental garni d'une quantité de jets d'eau à filets très minces, et le tout orné des peintures, des sculptures en bois, des émaux ordinaires. Dans le plan, cet édifice est irréprochable. Il reproduit les meilleurs modèles du XVI^e et du XVII^e siècle, qui sont restés les prototypes de l'art national. Seulement, dans l'exécution des détails, on

sent partout que les constructeurs du palais n'ont eu à leur disposition que des ouvriers adroits, et point d'artistes véritables. La faute en est à la pauvreté actuelle du pays, qui ne permet pas souvent d'entreprendre rien de semblable. Il en résulte que peu de gens habiles peuvent se former, faute d'occasions. Mais le seul fait que, de nos jours, on a pu imaginer et créer cette jolie résidence, prouve suffisamment que le goût n'est pas mort, et que, si la situation présente se soutient et que les fortunes puissent suivre le mouvement ascendant qu'on remarque en toutes choses, dans une cinquantaine d'années les bons artistes auront reparu, si toutefois la rage de l'imitation européenne et d'avoir des appartements soi-disant à notre mode ne vient pas tout gâter, ce dont il ne faudrait pas jurer.

Nous ne fûmes pas tellement absorbés par l'admiration du Tchéhar-Bâgh que nous ne prissions aussi le temps d'aller à Djoulfâ. Nous avions des raisons de premier ordre pour visiter ce faubourg où Schah-Abbas le Grand avait établi les Arméniens attirés par lui en Perse et auxquels il accorda de grands privilèges. Nous devions rendre nos devoirs à Mgr Tylkian et également au délégué du patriarche schismatique.

Nous passâmes donc le pont du Zend-è-Roud avec lequel nous avions déjà fait connaissance à notre arrivée, et nous nous rendîmes dans l'ancien couvent des jésuites français. Le gouvernement des Séfévys avait été très généreux à l'égard de

ces missionnaires. Il leur avait accordé des maisons et des jardins où les bons pères pratiquaient, avec leur intelligence ordinaire, d'excellentes méthodes de culture. Quand les malheurs qui ont accablé la Perse pendant le siècle dernier se furent déchaînés sur Ispahan, la mission en souffrit naturellement. Son influence fut perdue. Le désordre du temps rendait sa situation difficile; elle cessa de se recruter. D'autre part, la population chrétienne qui l'entourait, et qui était uniquement composée d'Arméniens, fut dispersée. Tout périt. L'établissement fondé avec tant de peine disparut. Mais l'équité veut aussi qu'on remarque bien que les musulmans ne souffraient pas moins que les chrétiens au milieu de cette épouvantable anarchie, et, si Djoulfâ était frappé, Ispahan n'était pas en meilleur état. Enfin, la dynastie actuelle rétablit la paix, et, avec la paix, les envoyés de la propagande revinrent. Ils retrouvèrent les biens des jésuites. On les leur laissa prendre sans difficulté. Un petit troupeau assez faible se reforma autour d'eux et, aujourd'hui, ils végètent fort pauvres, mais tout à fait libres. Ce sont, comme je l'ai dit, des Arméniens catholiques ne sachant aucune langue européenne. Ils ignorent même le persan, et communiquent avec les autorités locales au moyen du turc. J'ai vu, entre leurs mains, l'ancienne bibliothèque des pères jésuites, qui m'a semblé intéressante, et j'ai regretté que le temps m'ait manqué pour la visiter en détail. Je dois avouer, à ma honte, que mes vénérables conducteurs ne

paraissaient pas fort tranquilles sur mes intentions et désiraient visiblement que j'abrégasse mon séjour dans ce sanctuaire mystérieux. Ils ne savaient pas ce que contenaient ces volumes rangés sur leurs tablettes depuis tant d'années sans que personne les eût jamais ouverts, mais ils se considéraient comme responsables du dépôt et n'aimaient pas à le laisser voir.

Je trouvai dans cette bibliothèque une inscription d'un genre assez inattendu. Sur le chambranle d'une porte était écrit au crayon : *Dargout, l'ami du genre humain, vive la République !* C'est tout ce qui reste désormais d'un original de l'espèce la plus rare et dont j'ai souvent entendu parler en Asie. Il mérite au moins ici quelques lignes. Ce Dargout se donnait pour officier français. Peut-être l'avait-il été ; peut-être était-ce un rêve de son imagination. Il a fait deux ou trois fois le voyage de Constantinople jusqu'à l'Inde, par terre, et il en est revenu de même. Il n'exerçait absolument aucune profession, n'avait, le plus ordinairement, aucun bagage ; tout son avoir se bornait à un sabre et à un flageolet. Il était la terreur de tous les consulats, où on ne le connaissait que trop. Aussitôt qu'il arrivait dans une ville, il s'établissait familièrement chez les résidents européens, ne faisant aucune concession qui eût pu le faire accuser de flatterie. Il se piquait, au contraire, de juger avec une franchise souvent très sévère les souverains, les gouvernements et les nations de ceux auxquels il s'imposait, et s'abandonnait

sans scrupule à toutes ses fantaisies. Pour peu de chose il se déclarait insulté et tirait son sabre.

Quand il daignait quitter quelques instants la maison, il allait se promener dans le bazar où il regardait tout le monde d'un air de profond mépris. De temps à autre, il lui prenait une lubie, il s'approchait d'une femme indigène, levait son voile, malgré les cris de détresse de la victime et, après l'avoir regardée bien à son aise, la déclarait laide et continuait sa promenade, les mains derrière le dos, et sans répondre un seul mot aux vociférations du public, qu'il ne semblait pas même entendre. Il ne savait pas un mot de turc, d'arabe ni de persan, et ne parlait que le français du faubourg Saint-Antoine.

Pour se débarrasser le plus promptement possible d'un tel visiteur, on s'empressait de faire une souscription qui lui permît d'aller plus loin. Mais ce moyen ne réussissait pas toujours immédiatement. Il lui arriva une fois, à Constantinople, après avoir reçu les adieux empressés des donataires, de se sentir ému de l'estime qu'on lui témoignait et de s'obstiner à en marquer sa reconnaissance par une invitation générale à dîner.

Le lendemain donc, à l'auberge désignée, les convives réunis virent arriver l'amphitryon en grand costume. Il s'était procuré un habit brodé, un chapeau galonné, des épaulettes de général, et traînait majestueusement son inséparable sabre. Dès le premier service, il était dans un état de surexcitation des plus menaçants. Vers le milieu

du repas, on voulut s'esquiver. Dargout, pour retenir son monde, mit flamberge au vent. L'assemblée se précipita vers la porte ; le maître du logis et ses garçons, entendant le tapage, accoururent, et le héros de la journée, s'imaginant qu'il allait soutenir un siège, en appela à l'honneur de la France, entonna la *Marseillaise*, et au moyen de la table et des chaises se barricada dans un coin. Resté maître du champ de bataille, il ôta son habit, ses épaulettes et son chapeau, les réunît en tas et y mit le feu, pour en faire, criait-il par la fenêtre, une offrande à la patrie.

Le lendemain, il s'en alla tranquillement, et on fut plusieurs années sans le revoir. C'est ainsi que, toujours de belle humeur, dans la plus profonde misère et ne s'en apercevant pas, il traversa la Perse orientale, l'Afghanistan, le Pendjab, le Moultan. On n'a jamais su et on ne saura jamais comment il vécut pendant ces pérégrinations dans des pays où il n'y avait pas un seul Européen, et où il ne devait être compris de qui que ce soit. Il n'a donné aucun éclaircissement à cet égard. Peut-être même ne s'est-il pas aperçu du chemin qu'il faisait, ni des peuples au milieu desquels il vivait. Le côté merveilleux de cette histoire, c'est que l'habitude prise de s'abandonner à toutes ses fantaisies même les plus dangereuses, comme celles de mettre la main sur le voile des femmes, ne lui ait pas coûté la vie dès son début. Probablement il eut de méchantes affaires et par miracle s'en tira ; mais il ne parlait pas plus de ses exploits que du

reste, et sa conversation se composait de perpétuelles effusions lyriques. Sa passion dominante, avec l'eau-de-vie, était de se battre.

Bien qu'il eût une antipathie toute particulière pour les Anglais, auxquels il ne pardonnait pas, disait-il, la trahison de Waterloo, il lui est arrivé de servir avec eux dans l'Inde comme volontaire. Enfin, il tomba malade à Basra et y mourut au moment où il allait pénétrer en Arabie.

Il n'y a pas à douter que ce bizarre voyageur ne fût plus d'à moitié fou, et c'est là probablement ce qui l'aura sauvé en maintes occasions de l'indignation que pouvait soulever le laisser aller de sa conduite dans l'esprit des indigènes. Mais puisque je suis sur ce chapitre, je vais parler de quelques personnes qui ont aussi voyagé longtemps dans l'Asie centrale, et d'une façon également très excentrique.

L'un était encore un Français, pharmacien de son état et aussi poltron que Dargout était brave. Il jouissait de toute sa raison. Il était d'une santé faible, toujours malade, toujours se plaignant, assez voleur et fort avide. Il avait apparu un beau jour à Téhéran, venant de Kélat, par Kerman et Yezd. Or, Kélat est un point voisin du Scyndhy, d'où jamais un Européen n'est sorti et où il est très difficile d'arriver. On n'imagine pas par quelle suite d'aventures extraordinaires un garçon pharmacien français avait pu faire de Kélat son point de départ. Il était extrêmement discret sur sa vie antérieure. Téhéran ne le posséda pas longtemps.

Ayant voulu gagner Constantinople, il mourut en route.

L'autre était une femme, née en Styrie. Elle était cuisinière et aussi sage-femme, je crois, mais surtout elle était commerçante et faisait un peu l'usure. Elle a parcouru quatre ou cinq fois toute seule la route de Constantinople à Téhéran, logeant avec les muletiers, couchant sur la terre nue ou dans les caravansérails, et se mettant en voyage tout aussi facilement en plein hiver que par les plus grandes ardeurs de l'été. Jamais physionomie n'a mieux ni plus complètement atteint à l'idéal des sorcières de Macbeth. La poussière des plus sordides logis asiatiques s'était calcinée sur sa peau, et, certainement, son jupon rugueux aurait pu représenter encore les taches de boue qui s'y étaient incrustées dix ans auparavant. Cependant, c'était une personne intelligente, parlant indifféremment le turc, le persan, l'allemand, l'italien et le français ; très âpre au gain, mais passionnée, avant tout, pour la vie aventuresue. Je l'ai vue arriver à Téhéran avec deux ou trois charges de menus objets d'Europe, petits couteaux, boîtes de sardines, huile d'olives, étoffes communes dont elle faisait bon commerce. Elle a bien voulu me donner un volume qu'elle venait justement de faire imprimer à Trieste et qui contenait l'histoire de sa vie. Mais ce qui est assez ordinaire en pareil cas, cet ouvrage n'a pas l'intérêt qu'on serait en droit d'en attendre. La brave Styrienne n'a pas compris elle-même le côté vraiment curieux de

son existence. Sa grande préoccupation dans son livre, écrit d'un style très prétentieux, est de prouver au monde qu'elle a toujours servi Dieu dévotement, et, à travers mille périls, conservé intacte sa vertu.

Quels récits intéressants ne devrait-on pas attendre de tous ces gens à cerveaux exaltés ou détraqués quittant l'Europe pour aller courir l'Asie, s'ils savaient comprendre et décrire de si bizarres escapades aussi bien que les faire ! Mais, difficilement, on est tout à la fois le héros et le poète. Je viens de citer trois de ces personnages. Il y en a bien d'autres. J'ai parlé ailleurs de nos soldats d'Afrique, qui s'en vont accomplir innocemment le pèlerinage de la Mecque, c'est-à-dire une des expéditions les plus périlleuses qu'un Européen puisse réaliser. Il y a des douzaines de ces aventuriers qui pénètrent partout, voient des choses qu'on ne verra jamais et n'en disent mot ; la plupart du temps ne comprenant rien à ce qu'ils ont vu. Quelques-uns d'entre eux sont cependant au-dessus du commun. Tel était un certain individu qui, à la fin du siècle dernier, se présenta à Bombay, chez le chef de la présidence. Il fut accueilli avec la courtoisie coloniale et les égards qui semblaient commandés par des manières et un langage d'homme bien élevé. Il parlait l'anglais assez purement et encore mieux le français et l'italien. Dans le courant de la conversation, il lui échappa de dire qu'il était venu par terre, depuis Constantinople. L'étonnement fut général ; on le fit répéter,

et on lui avoua que la chose paraissait incroyable. « Oh ! répondit-il, je ne portais pas comme aujourd'hui l'habit européen ; j'étais déguisé. — Déguisé ! s'écria-t-on, mais le moyen qu'un Européen se déguise de façon à passer pour un natif ? » Devant des dénégations si unanimes, le voyageur garda le silence, et, sa visite faite, se retira.

Il n'y avait pas une heure qu'il était parti qu'un bruit épouvantable se fit entendre à la porte de la rue. Des cris aigus et lamentables s'élevaient au-dessus des clameurs des cipayes et des domestiques. Enfin, comme le tumulte allait croissant, le Président appela pour savoir ce que c'était. Ses gens lui dirent qu'un yoghy, pénitent mendiant, voulait à toute force entrer, soutenant qu'il avait besoin de parler à Son Excellence, et qu'on n'avait pas cru devoir le laisser pénétrer dans le palais. Mais le Président impatienté, et voulant en finir, donna l'ordre de lui amener le tapageur. Il vit alors un homme à demi nu, d'une maigreur effrayante, les yeux ardents, les cheveux flamboyants, criant, hurlant, se roulant par terre, et récitant avec la volubilité ordinaire aux faghys la série d'invocations et de prières qui est comme leur rituel. Le magistrat lui imposa silence, et, quand il eut réussi avec beaucoup de peine à le calmer, lui demanda ce qu'il voulait : « Je veux, répondit le pénitent indien, que, lorsque je vous affirme que je suis venu de Constantinople ici, déguisé, vous me fassiez l'honneur de me croire. »

Cet original a laissé beaucoup de souvenirs en

Asie ; il parlait toutes les langues usitées entre l'Inde et la Méditerranée avec une perfection qui ne permettait pas de le prendre pour un étranger ; on n'a jamais su quelle était réellement sa patrie ; quelquefois il lui a plu de se dire Français ; on a prétendu qu'il était Grec ou Polonais. Il ne paraît pas qu'il ait jamais rien fait des beaux talents que la nature lui avait départis ; il n'a pas écrit une ligne de ses voyages, et il est mort on ne sait où et on ne sait quand.

Enfin, pour terminer, pendant l'expédition du général Williams dans la Susiane, une nuit qu'on levait le camp, et que déjà on avait mis le feu aux huttes de roseaux, où s'étaient abrités pendant plusieurs jours les gens de la caravane, un des compagnons du général vit dans l'obscurité s'approcher de lui deux hommes, fort mal vêtus, mais à l'européenne, portant, pour toute arme, le bâton terminé par une boule de bitume, massue du pays. Un de ces hommes dit en français : « Permettez-moi, monsieur, de vous demander l'hospitalité. »

Son interlocuteur, étonné d'une telle rencontre, lui montra, d'une part, les mulets chargés qui s'éloignaient dans l'obscurité, emportant les tentes, et, de l'autre, les cabanes des domestiques qui brûlaient. « C'est fâcheux », dit philosophiquement le voyageur. On lui demanda d'où il venait, et comment il traversait ainsi le pays ; il répondit qu'il arrivait des bords du Tigre ; qu'à la vérité, il ne savait pas la langue : « Mais voilà, dit-il en

désignant son compagnon, voilà monsieur, qui est mon ami et qui la sait. »

Là-dessus on se sépara. Quels étaient ces promeneurs ? Que faisaient-ils dans une contrée où ne pénétrèrent pas d'ordinaire les Européens ? Où allaient-ils ? C'est ce qu'on ne sut jamais. Ils avaient apparu comme des fantômes, à peine entrevus dans l'ombre, et disparurent de même.

Mais en voilà assez sur ce sujet, qui m'attache et m'intéresse malgré moi. Dans ce pays de mystères et de secrets, il me parut si bizarre de voir se glisser des existences européennes, non moins mystérieuses, non moins secrètes, que je n'ai pu m'empêcher d'en dire quelques mots.

Tchéragh-Aly-Khan et notre mehmandar nous annoncèrent qu'ils voulaient nous donner un dîner ; mais pour nous éviter la gêne des habitudes persanes, trop nouvelles pour nous, ils avaient l'intention de se régler sur notre mode. La chose convenue ainsi, on dressa le couvert au milieu du talar de notre palais. Bien qu'il dût y avoir une vingtaine de convives, la longue table se perdait dans l'immense espace. Comme d'ordinaire, le devant du théâtre était ouvert, soutenu par deux hautes colonnes peintes de couleurs vives ; le grand voile d'usage, blanc, à dessins noirs, s'étendait en abat-jour sur la partie du jardin la plus rapprochée ; nous avions vue sur un grand bassin d'eau courante et sur des massifs de platanes ; de nombreux serviteurs bigarrés, vêtus, armés chacun suivant son caprice, et quelques-uns portant un arsenal

complet, se tenaient par groupes au bas de la terrasse, ou circulaient dans le talar avec les plats, les kilians, ou bien servant.

La table avait été arrangée, avec l'aide de nos domestiques européens, un peu à la mode d'Europe, beaucoup à la façon persane : la ligne du milieu était occupée par une forêt de vases, de coupes, de bols de cristal bleu, blanc, jaune, rouge, remplis de fleurs ; il y avait des fleurs partout ; il y en avait à profusion. Pour nous, cet amoncellement de couleurs variées et désordonnées était un peu nouveau, mais non sans élégance ; pour nos hôtes, la nouveauté consistait dans les cuillers et les fourchettes qui les attendaient et dont ils allaient faire l'épreuve. Ce dîner fut très amusant : j'avais à côté de moi deux Persans, un frère d'Aly-Khan et un Ispahany ; ils s'escrimaient de leur mieux à saisir quelque chose dans leur assiette avec les instruments inconnus dont on les avait gratifiés, et se complimentaient mutuellement lorsqu'ils avaient réussi à porter un morceau à leur bouche sans se piquer, ou même en se piquant. Ainsi que le prescrivaient les lois de la politesse, ils s'exclamaient à qui mieux mieux sur les avantages de notre méthode, sur ses mérites infinis, et sur la facilité avec laquelle ils la pratiquaient. Certains mets leur paraissaient surtout excellents, et parmi ceux-ci ils remarquèrent la moutarde : l'un d'eux en remplit son assiette et déclara qu'il n'avait jamais rien mangé de si bon. Comme, en somme, leur dîner se passait en une sorte de gym-

nastique qui ne devait pas les nourrir beaucoup, je les engageai tout bas à ne pas pousser la politesse plus loin et à se servir à leur guise, pour ne pas sortir de table affamés ; ils firent beaucoup de façons, mais enfin ils adoptèrent un moyen terme : tenant de la main gauche leur fourchette en l'air, ils saisirent les morceaux avec la main droite, et remarquèrent que de même que la France et la Perse ne pouvaient que gagner à leur mutuelle amitié et à leur union, de même, en combinant les deux manières de procéder, on arrivait à la perfection. Ce qui est certain, c'est qu'ils dînèrent.

Au milieu du repas, on entendit un bruit argentin comme celui de petites sonnettes, et l'on vit entrer quatre jeunes garçons, habillés en femmes, avec des robes roses et bleues semées d'oripeaux ; c'étaient des danseurs : ils portaient les cheveux longs, tombant sur les épaules et couverts de ces petites calottes dorées, appelées *araktjyns*, qu'on peut voir sur toutes les peintures persanes à sujets féminins. Ces danseurs n'étaient pas très habiles, sans doute ; mais je n'avais pas de point de comparaison, et ce spectacle me parut très intéressant. On peut dire des Asiatiques, en général, qu'ils sont gracieux dans leurs mouvements. Pour les Persans surtout, c'est vrai, et particulièrement chez les enfants. Une des danses qu'on exécute s'appelle la *hératy*, et s'accompagne d'un air portant le même nom et qui a beaucoup d'agrément ; les musiciens, suivant l'usage, s'étaient assis par terre, dans un coin ; l'un jouait d'une espèce de

mandoline appelée *târ*, l'autre du *dombeck*, ou petit tambour à main, enfin un troisième du *centour*, instrument qui consiste en une série de cordes ajustées sur une table, et d'où l'on tire avec de petites baguettes des sons assez semblables à ceux de la harpe. Après la *hératy*, ce que nous vîmes de mieux, c'est une sorte de pantomime rythmée, qu'on pourrait intituler *la Journée d'une élégante*. La jeune femme débute par se quereller avec son mari, puis elle a de l'humeur, puis elle boude, puis elle s'habille pour sortir, puis elle entre chez une de ses amies, à qui elle rend visite. On peut deviner que c'était un thème à déployer beaucoup de coquetterie d'allures et de gentillesse. Le jeune danseur, chargé de ce rôle, ne s'en tira pas trop mal.

Après les danseurs vinrent les farces. Une troupe de comédiens joua des scènes populaires en patois d'Ispahan. On fut obligé de corriger et d'abréger beaucoup, car ces espèces de saynètes, qui représentent d'ordinaire les ruses des moullahs, les concussions des juges, les perfidies des femmes, les coquineries des marchands et les querelles de la canaille, sont composées avec une verve qui ne ménage rien et que rien n'arrête. Je doute que les tréteaux de Tabarin aient approché de cette liberté, et les plus virulents chapitres de Rabelais sont de l'eau de rose en comparaison. Cette fois, Tchéragh-Aly-Khan ne permit pas à la vivacité des acteurs de se donner carrière, et lorsqu'il les voyait s'échauffer et s'animer un peu, il intervenait ; de sorte que

tout resta dans les limites de la convenance. En somme, la soirée fut charmante, et nous fûmes très satisfaits du dîner et du divertissement persans.

Les habitants d'Ispahan, sans être tout à fait aussi mal famés que les Schyrazys, ne jouissent pas non plus d'une réputation très brillante. On dit la lie du peuple de cette ville une des plus mauvaises de l'empire. Elle fournit à toutes les autres cités les plus rusés et les plus voleurs des courtiers. Pour exprimer leur opinion sur ce sujet, les Persans rapportent un *hadys*, une tradition sacrée dont l'authenticité n'est pas d'ailleurs à l'abri de toute critique. Son Altesse le Prophète, racontent-ils (Que le salut de Dieu soit en lui et qu'il soit exalté !), dit un jour : « O Seigneur du monde, faites que Bahreyn soit ruiné et qu'Ispahan prospère. » Il indiquait par là que Bahreyn étant une ville habitée par des gens bons et vertueux, il était à souhaiter qu'elle disparût pour que sa population se répandît dans le reste de l'univers et y portât l'exemple et la contagion de ses mérites. Mais Ispahan, au contraire, laissant beaucoup à désirer, quant aux qualités de ses habitants, il était bon que ceux-ci se confinassent chez eux, et, contents de leur prospérité, n'allaient pas troubler le monde.

Comme dans tous les dictons, il faut accorder une grande part d'imagination à cette histoire. Je la rapporte pour montrer que si, en quelques circonstances politiques, comme, par exemple, à la mort du roi Feth-Aly-Schah, les Ispahanys se

sont montrés un peu tapageurs, l'opinion de leurs concitoyens leur en a tenu compte. Pour être juste, il faut ajouter aussi que, dans ces occasions, la partie la plus considérable de la population ne prend aucune part au tumulte et en souffre beaucoup. Il y a à Ispahan beaucoup de gens instruits dans tous les genres, des marchands riches ou aisés, des propriétaires qui vivent en rentiers et ne recherchent pas les emplois publics, enfin tout un fond d'existences calmes, tranquilles et honnêtes, qui est comme le reflet de l'ancienne splendeur de la capitale des Séfévys. A beaucoup d'égards, mais en plus grand, je crois que l'on pourrait comparer Ispahan à Versailles.

Je garde à cette cité déchue un très tendre souvenir. Elle n'est pas belle comme le Caire, mais délicieuse comme un rêve, et, si elle n'a pas le sérieux et la majesté grave d'une ville construite en pierres de taille, il faut convenir que ses immenses édifices peints, dorés, couverts d'émaux, ses murs bleus ou à grands ramages, qui reflètent les rayons du soleil, ses vastes bazars, ses jardins immenses, ses platanes, ses roses, en font le triomphe de l'élégant et le modèle du joli. Versailles, dont je parlais tout à l'heure, a vu bâtir son palais dans la pensée d'imiter les jardins d'Armide. La poésie un peu prétentieuse du Tasse avait déteint sur l'imagination des fondateurs. Ispahan n'a pu être conçu et exécuté que par des rois et des architectes qui passaient leurs jours et leurs nuits à entendre raconter de merveilleux contes de fées.

CHAPITRE XI

D'ISPAHAN A TÉHÉRAN

(Suite.)

Il n'est jamais agréable de laisser un lieu où l'on est bien, mais il est plus désagréable encore de passer de ce bon logis dans un autre plus mauvais. En quittant Ispahan, nous allions constater par nous-mêmes la distance qui sépare les monuments de sa grandeur des ruines de sa décadence.

Le jour de notre départ nous ne fîmes que trois heures de marche, d'après le principe immuable qu'on ne doit jamais s'éloigner beaucoup au premier début d'un voyage. Nous ne sortîmes pas des décombres, d'abord décombres des vastes quartiers abandonnés, ensuite des faubourgs, enfin décombres de la banlieue. Nous nous serions passés de cette démonstration matérielle et obstinée de l'ancienne grandeur d'Ispahan. Mais il fallut bon gré mal gré en épuiser toute la force. Il avait plu quelque peu les jours précédents, et à la pluie succédait un vent d'une force extrême et on ne peut plus fatigant.

Nous avions de l'humeur et regrettions nos loisirs de l'Imaret-è-Sadr. L'aspect de notre campement ne nous consola pas. Nos tentes avaient été dressées à la hâte sur un sol argileux provenant de ruines ; ce lieu désolé s'appelle Gyaz. La plupart de nos domestiques natifs n'étaient pas arrivés, s'étant attardés à Ispahan, et ne nous rejoignirent que dans la nuit. Le dîner se fit beaucoup attendre, et il fallut le prendre tel qu'on put le fournir, c'est-à-dire très cénobitique. Devant tous ces malheurs accumulés, les esprits se ranimèrent, et on oublia le bien-être passé pour supporter avec héroïsme le malheur présent.

Cette force d'âme ne toucha pas encore la destinée. La marche du lendemain fut aussi peu attrayante que celle de la veille. Jamais je n'ai vu désert si laid. Le ciel était couvert et le vent du sud-est qui nous poursuivait ne nous laissait ni la liberté de parler sans étouffer, ni la possibilité de nous entendre. Nous eûmes donc cinq heures de route fort désagréables. La nuit le fut plus encore. L'air s'était si singulièrement rafraîchi sur les hauteurs où nous nous trouvions, qu'enveloppés dans des couvertures de laine et des vêtements ouatés, nous étions transis de froid ; pour comble d'agrément, le vent, ayant redoublé de furie, faisait un vacarme tel sous les tentes que nous nous attendions à chaque instant à les voir emportées. Ce qui ne se réalisa pas pour nous arriva à nos Kavas arabes. Au petit jour, leur abri leur tomba sur la tête et on les tira avec peine de dessous l'amas de

toile qui les étouffait. Pour s'habiller, il fallut poursuivre dans la plaine les vêtements dont le vent s'était emparé. Un des membres de la caravane fit le bonheur général par son obstination à rattraper à la course un faux col que l'aiglon ne voulait pas lui rendre.

Décidément, il faisait moins que chaud, même de jour. Nous étions transportés soudainement dans un climat du Nord. Il n'y avait pas d'ailleurs trop à s'en plaindre. Les chevaux n'en marchaient que mieux. Après six heures, nous arrivâmes à Soû et nous nous aperçûmes tout d'abord que notre veine d'infortune était épuisée pour quelque temps. C'est une charmante petite ville, avec des constructions à plusieurs étages et un beau caravansérail. Le pays est très cultivé et très boisé. Je gravis une côte couverte d'arbres et de buissons qui me rappela un peu Wiesbaden. Au sommet m'apparut un imam-zadèh dont le dôme était couvert d'émail bleu et autour duquel tournait un beau, grand, clair et large ruisseau où se pressait une foule de gros poissons très peu timides et qui accoururent à moi quand je m'arrêtai sur le bord de leur domaine. Aussitôt, d'une espèce de ferme, à côté de l'imam-zadèh, sortirent un jeune homme et une vieille femme. Ils me saluèrent avec politesse et m'invitèrent à m'asseoir chez eux en m'offrant du lait, du pain et des fruits. Ils me racontèrent que ces poissons si sociables appartenaient au Saint et qu'on n'y touchait jamais. Le jeune homme était, lui, le *moutevelly* ou gardien du mo-

nument sacré, et, parmi ses obligations, était celle de nourrir ces poissons. Il s'acquittait sans doute avec conscience de ce devoir, car ses pensionnaires avaient la meilleure mine du monde. Je trouvai l'endroit si charmant et ces gens si aimables que je redescendis au camp et leur ramenai des hôtes. Nous nous installâmes sur l'herbe. Nos braves ermites nous donnèrent tout ce qu'ils avaient et nous firent une foule de questions sur les habitudes, les mœurs et les façons d'agir des animaux de notre espèce. Cependant quelques autres personnes, des paysans, s'étaient approchées et prenaient part à l'entretien avec cette discrétion enjouée et respectueuse que l'on trouve en Perse dans toutes les classes. Un jeune derviche, portant une ceinture en cuivre en forme de serpents enlacés, s'avança, salua et offrit un bouquet à la *khanum*, à la dame, en l'accompagnant d'un compliment. Bref, nous passâmes là une heure charmante, et, quand nous nous séparâmes de cette compagnie improvisée, chacun des membres insista pour que nous promissions de revenir, ce qui était difficile.

Rentrés au camp, nous nous aperçûmes que dans leur admiration exagérée pour la fraîcheur, nos ferrachs avaient vaillamment planté nos tentes au milieu d'un marais, de sorte que pour circuler autour de nos tapis nous avions de l'eau jusqu'à la cheville ; c'est, au jugement des Persans, le *nec plus ultra* du bien. Nous trouvâmes cela trop bien et trop attirant pour la fièvre, et nous voulûmes un autre endroit. On ne trouva qu'un cime-

tière et nos lits furent mis sur des tombes. Il n'y avait pas à choisir ; la journée était déjà avancée lorsqu'on fit cette installation, et la recommencer encore était impossible. Seulement, nous nous demandions par quel motif on nous tenait ainsi tout contre la porte de la ville quand la plaine était si vaste. Nous fûmes un peu plus surpris de voir s'établir autour de notre camp et très près de nos tentes une haie de paysans, chargés de nous garder. A la vérité, tous les soirs, on nous donnait de pareilles sentinelles. L'institution, en elle-même, est excellente. Dans des cas comme le nôtre, le mehmandar ou tout autre officier ayant mission du gouvernement somme les chefs de village de fournir un nombre suffisant d'hommes du pays pour veiller autour des voyageurs et des bagages. S'il arrive quelque mal aux uns où s'il manque quelque chose aux autres, le village en répond. Nous avons eu toujours des paysans pour nous garder, mais une douzaine suffisait, quatre auprès des ballots, quatre avec les chevaux, quatre à nos tentes : nous n'en avons jamais eu beaucoup plus. Cette fois-ci c'était une armée. Tout ce monde s'installa à la manière accoutumée, c'est-à-dire que deux par deux, les gardes se creusèrent un trou dans le sable et s'y accroupirent à l'abri du vent ; de trois en trois pas nous fûmes ainsi entourés d'une série de trous de garde ; nous laissâmes faire, mais nous ne comprenions rien à ce zèle exagéré.

Le lendemain, nous nous mîmes en marche pour gagner Kohroud, et nous nous aperçûmes bientôt

qu'Aly-Khan faisait montre d'un grand talent stratégique. Les coteaux, à droite et à gauche de notre troupe, étaient couverts de vedettes, et nous voyions nos ghoulams lancés au galop, le fusil à la main, monter et descendre les côtes, s'arrêter, regarder à l'horizon, revenir, courir, enfin donner toutes les marques de guerriers qui ne veulent pas se laisser surprendre.

Presque au sortir de Soûu, nous rencontrâmes la grande caravane d'Ispahan à Téhéran qui, changeant ses allures ordinaires, celle d'une sage lenteur, se mit à notre pas et ne nous quitta plus. Tout cela était irrégulier et avait besoin d'explications. Voici ce qui arrivait.

Le gouverneur d'Ispahan, Tchéragh-Aly-Khan, avait reçu l'annonce de son rappel. Il allait quitter sa ville, et ses bagages, confiés à la caravane, avaient été expédiés sur Téhéran. Mais, à peine parvenue à Gyat, cette caravane avait appris que deux cents cavaliers bakhtyarys s'étaient réunis dans la montagne pour fêter les bonnes prises que le ciel leur adressait : d'une part, un envoyé européen avec des caisses de cadeaux destinés au roi... et l'imagination, Dieu merci, pouvait se donner carrière sur la richesse de ce contenu ! et de l'autre, les dépouilles du gouverneur d'Ispahan, sans compter les menus suffrages représentés par les biens des marchands de la caravane. Notre mehmandar, heureusement, avait été également prévenu, et c'était là le motif de ses préparatifs militaires. A Soûu, on avait craint d'être attaqué la

nuît, et l'on avait retenu le matériel des tentes afin de tout escorter ensemble ; sur la route, même de jour, on redoutait une embuscade. Enfin, nous arrivâmes à Kohroud sans avoir vu l'ennemi. Les bakhtyarys, informés de la bonne tenue de notre monde, reconnurent que l'affaire pourrait être plus chaude que fructueuse, et s'en retournèrent chez eux. Une fois à Kohroud, il n'y avait plus de risques à courir ; on se trouvait hors du rayon de leurs courses.

Le pays que nous traversâmes avait été réellement créé par la nature pour les expéditions du genre de celle dont nous avions été menacés. Ce n'est que défilés, descentes, montées, passages rudes et étroits. Plusieurs fois, nous nous trouvâmes mêlés aux gens de la caravane, qui croyaient ne pouvoir se tenir trop près de nous. On y voyait des moullahs sur des ânes, des femmes voilées dans des paniers, des marchands, des gens de toute sorte sur leurs chevaux. Pendant ce temps, et malgré la gravité des circonstances, Aly-Khan chassait au faucon, ce qui était aussi une manière d'observer le terrain. Il prit quelques perdrix. Nous mîmes pied à terre et nous fîmes une partie du chemin en marchant, remarquant et cueillant au milieu des rochers et des pierres de la route toutes sortes d'herbes et de plantes aromatiques. Nous avions avec nous un enfant arabe d'une dizaine d'années, Azoub, joli et bien élevé, fils d'un négociant de Bagdad. Il donnait la main à ma fille, l'aidait dans les petites difficultés du chemin, en

cherchant à causer avec elle. C'étaient des mots français coupant des phrases arabes, et des rires d'oiseaux connus des enfants de tous les pays. Ainsi nous arrivâmes à Kohroud.

Toute cette journée avait été très fraîche. Le difficile était de se figurer qu'on fût en Perse et à la fin de juin. La contrée, bien boisée, présentait aux regards de verts gazons, de grandes herbes, des pâturages, des sentiers perdus entre les murs de pierres des héritages, des châtaigniers et des noyers superbes. Rien ne rappelait l'Asie dans ce paysage. Un poète d'Occident aurait pu y placer la scène d'une idylle. Les Persans, avec leur amour immodéré pour le froid, étaient enchantés et nous vantaient Kohroud. Sans nous insurger contre cette opinion, nous en tirions des pronostics douteux pour le repos de la nuit, et nous eûmes malheureusement assez raison, car toutes les précautions possibles furent impuissantes contre la rigueur de la température. Aussi le signal du départ ne nous trouva pas récalcitrants, et, tout transis, nous montâmes à cheval, enchantés de nous éloigner de cette zone glaciale.

Mais que l'homme est difficile à satisfaire ! ou plutôt combien la nature se soucie peu de lui faire plaisir ! Après trois heures de marche employées à tourner dans une espèce de labyrinthe descendant qui nous conduisait hors des montagnes, nous débouchâmes à l'entrée d'une plaine sans limites, vaste désert couvert de cailloux, où nous fûmes pris à partie par un soleil des tropiques.

L'air était pour ainsi dire enflammé. On voyait miroiter l'atmosphère, comme il arrive vers la fin d'un bal, quand les bougies brûlent sans que la flamme remue. Mais il n'y avait pas à se plaindre, tout se passait suivant la règle : nous étions dans la plaine de Kaschan, un des lieux les plus brûlés et les plus brûlants de l'Asie. Pour distraction, nous avions à chercher des yeux la grande production du pays, les scorpions, et, en effet, on en voyait quelques-uns se promenant entre les pierres qui leur servaient de domicile.

Ainsi éprouvés par un changement de température beaucoup plus complet que nous ne l'avions désiré, nous sûmes d'abord un gré très médiocre au mehmandar et au gouverneur de Kaschan, Mirza-Ibrahim-Khan, d'une attention délicate dont le premier acte consista à nous faire faire neuf heures de marche sous l'œil de ce soleil. A la vérité, ce fut une marche triomphale. Tout ce qui possédait un cheval à Kaschan était venu au-devant de nous, et entre autres le fils du gouverneur, Mirza-Taghy-Khan, jeune administrateur de la plus belle espérance, mais peu chargé d'années : il n'avait que six ans. Il n'en montait pas moins un cheval qui, sous lui, paraissait d'une taille gigantesque, et dont un vieux ghoulam, gardien du jeune homme, surveillait les allures. Mirza-Taghy-Khan ne fut nullement arrêté par sa jeunesse dans les compliments qu'il nous fit, et il s'en acquitta avec une gravité, une noblesse et une aisance qui nous parurent merveilleuses,

J'entrepris la conversation avec lui, et je fus on ne peut plus étonné de l'entendre parler comme un sage sur tous les sujets. En général, les enfants persans d'un rang élevé sont de très bonne heure des gens du monde ; mais, parmi ses émules, Mirza-Taghy-Khan est un des types les plus accomplis que j'aie rencontrés de la politesse nationale. Ce petit courtisan ne finissait pas ses phrases sans y ajouter une formule obligeante.

Malgré la vue de tout le peuple de Kaschan, venu au-devant de nous, y compris la communauté juive, l'impatience nous prenait un peu d'une route aussi longue, quand, à la fin, nous arrivâmes, et la première vue de notre logis dissipa comme une fumée notre mécontentement. Des murmures nous passâmes à des sentiments de gratitude très mérités. On nous avait fait éviter l'air brûlant de la ville et on nous mettait à une demi-heure de là dans un palais nommé Fyn et appartenant au roi.

Peu de jardins sont comparables à ceux de ce délicieux séjour. Les plus belles eaux, les plus limpides, les plus fraîches, y courent dans des bassins et à travers des canaux d'émail bleu. Il ne se peut rien voir de plus gai. Un de ces bassins est petit, profond de quatre à cinq pieds, peuplé de poissons rouges et encadré dans un pavillon de peinture. L'autre, carré, a bien cinquante pas de chaque côté et la même profondeur. Le tout avec les immenses platanes ordinaires et des fleurs à profusion. Au milieu du parc, une de ces constructions à jour que les Persans appellent koulah-é-ferenghy,

un chapeau européen, parce que la toiture est en effet bombée et à larges rebords, nous donnait la fraîcheur de son ombre. Auprès, s'étendaient les vastes bâtiments du harem, où nous n'avions que faire, mais que, cependant, nous allâmes visiter avec une vive curiosité. C'est là que s'est passée, il y a bien peu de temps, une de ces tragédies émouvantes comme les annales de tous les peuples du monde en ont produit, mais particulièrement celles des peuples asiatiques.

Dans ce harem et près de l'issue qui donne sur le jardin, nous remarquâmes une chambre assez petite dont la porte brisée ne tenait plus que par un seul de ses gonds. Voici l'histoire de cette porte.

Il y avait, à Kirmanschah, il y a une vingtaine d'années, un jeune homme très pauvre. On le disait de bonne famille et même descendu du Prophète ; mais sa misère était un fait beaucoup plus certain. Il s'ingéniait de son mieux pour gagner sa vie et celle des siens, et s'était fait cuisinier. En cette qualité, il eut le bonheur d'entrer au service du ministre de Mohammed-Schah, celui qu'on appelle encore en Perse le grand Kaïmakam, et le bonheur encore plus grand de lui plaire. Il prit dans sa maison le rang d'un domestique de confiance, ce qui lui procura le moyen de donner à son fils une bonne éducation et de placer ce jeune homme parmi les serviteurs du prince héritier, Nasreddin-Mirza. Celui-ci conçut une telle affection pour Mirza-Taghy, c'était le nom du fils du cuisinier, qu'il le chargea bientôt de toutes ses

affaires, se mit même sous sa direction, bref, quand à la mort de son père, il monta sur le trône, il en fit son premier ministre, et le nomma Khan, puis Émyr Nyzam, ou chef suprême de l'armée régulière, et enfin Atabek, titre de dignité qui égalait presque aux souverains l'heureux favori.

Mirza-Taghy-Khan, ou, comme on disait et dit encore aujourd'hui, l'Émyr Nyzām, paraissait avoir été taillé par la fortune pour obtenir tous ces honneurs, et ce qui est bien autrement rare, pour les mériter. Le gouvernement de Mohammed-Schah n'avait pas brillé par l'énergie ni la sagesse, de sorte qu'au jour de l'avènement de Nasreddin-Schah, le pays était dans un affreux désordre. On se tuait en plein jour dans les rues de Téhéran, et les courriers, même ceux du gouvernement, à plus forte raison les voyageurs, ne pouvaient circuler sans les plus grands risques. Les Nomades ne payaient pas l'impôt et n'obéissaient à personne, les gouverneurs des villes faisaient aussi le brigandage sur leur territoire ; l'Émyr Nyzam, en quelques mois, remit l'ordre partout. Il traita les coupables avec une sévérité qui dégoûta de suivre leur exemple, et, pour n'en dire qu'un mot, ayant fait saisir des assassins dans les rues de Téhéran, il imagina de les faire maçonner dans le mur de la mosquée de Schah-Abdoulazym ; on ne laissa sortir du mur que la tête et le cou ; à ce cou on mit une corde et l'on y attacha un attelage vigoureux qui, partant au galop, emporta la tête. Par de pareils moyens, il inspira une terreur telle que

la plus profonde tranquillité se rétablit, tout rentra dans le devoir, et j'ai entendu raconter qu'un soldat de faction à sa porte tomba évanoui de peur, parce qu'en passant l'Émyr Nyzam avait fixé les yeux sur lui. Il se complaisait dans ces preuves de sa puissance, et rien ne le flattait davantage.

Mais il ne se contenta pas de rétablir l'ordre, il voulut rendre au pays son ancienne splendeur. Il bâtit partout des casernes, des caravansérails, des ponts. Il organisa de nouveau les postes, et couvrit l'empire d'un réseau de tchapar-khanèh ou *maisons de courriers*, dans lesquelles il ordonna que des chevaux fussent toujours à la disposition des voyageurs. Il s'occupa de la révision du cadastre, et modifia l'assiette de l'impôt, auquel il se proposait de faire rendre beaucoup plus qu'il n'avait fait jusqu'alors, sans fouler le paysan. Il donna une grande attention aux manufactures, et les encouragea. Très peu bienveillant pour les Européens, et désireux de les éloigner, il voulait, d'un autre côté, leur emprunter des connaissances militaires, et quelque chose de leur habileté industrielle. Enfin, portant la main sur l'arche sainte de la malversation, il voulut que tous les fonctionnaires se modelassent sur lui, qui ne volait pas. D'une activité sans bornes, et connaissant le prix du temps comme un Américain, il simplifia beaucoup le style de la chancellerie, et l'aurait simplifié plus encore s'il en avait eu le temps. Ses audiences étaient courtes, et il y terminait les

affaires en peu de paroles. Mais quand il passait la revue d'un régiment, il allait lui-même à pied questionner les soldats, et savoir d'eux s'ils avaient reçu leur solde. Lorsqu'il découvrait que les officiers ne payaient pas leurs gens, il les traitait de façon à leur enlever toute envie de recommencer.

Ce rôle de réformateur qu'il avait pris dans l'État, il se l'était attribué sur le palais, sur les plus proches parents du roi, et sur Sa Majesté elle-même. Il professait un puritanisme extrême dans une cour que les deux règnes précédents n'avaient pas accoutumée à tant de rigueur. Il voulait que le prince fût toujours à cheval ou occupé à travailler. Il lui parlait non pas comme un ministre, non pas comme un favori, mais comme un mentor des plus farouches. Enfin, sans égard pour les personnes, il qualifiait et réprimait publiquement les actes qui lui semblaient condamnables.

De cette façon, le rare mérite que l'on ne pouvait méconnaître dans l'Émyr Nyzam s'alliait à une rudesse de manières peu propre à faire aimer la vertu. De son côté, cet homme si rigide avait certains défauts qui irritaient les esprits. Sa sévérité s'appuyait sur un fond de cruauté native ; sa dureté à jeter à la face de tout le monde des accusations, d'ailleurs souvent méritées, résultait d'une insoutenable satisfaction de lui-même que rien ne pouvait égaler. C'était un de ces orgueils furieux et délirants comme on ne les connaît guère dans nos climats, un orgueil d'Assuérus et

d'Aman, quelque chose de diabolique. Enfin, au jour de l'adversité, on s'aperçut encore qu'il avait un autre vice : le cœur lui manquait.

L'Émyr Nyzam n'avait pas tardé à être l'objet de l'antipathie universelle, qui dégénéra bientôt en un concert de plaintes, de lamentations, d'accusations. Les fonctionnaires, qu'il empêchait de prévariquer, mais dont il n'avait pas augmenté les appointements réguliers, mouraient de faim et gémissaient. Les soldats, qu'il faisait payer exactement, mais dont il exigeait un travail perpétuel et une grande régularité de conduite, se montraient moins sensibles au bien qu'à la suppression de leurs habitudes vagabondes. Les créanciers de l'État, qu'il avait très mal traités en refusant de reconnaître une partie des dettes du règne précédent, à la vérité plus que suspectes de fraude, jetaient les hauts cris, et trouvaient moyen d'intéresser les légations à leur cause. Le harem, étroitement surveillé dans ses dépenses et dans sa conduite, criait plus haut encore et surtout plus près du souverain ; et, enfin, des personnages considérables faisaient journellement remarquer au roi que, si son ministre avait raison de tout ramener au bon ordre, il avait tort d'affecter en public, à l'égard de Sa Majesté, des manières d'être assez peu respectueuses. On en concluait que le prince devait au moins surveiller la tenue de son vizir omnipotent, et s'assurer par lui-même si l'activité effrénée et l'ambition de l'Émyr Nyzam ne visaient pas un peu plus haut qu'il n'était juste et légitime.

Les soupçons inspirés au jeune monarque pouvaient être et étaient en effet malveillants, mais ils s'appuyaient sur d'assez fortes apparences. Mirza-Taghy-Khan avait reçu de la faveur de son maître la main de la propre sœur du roi ; il avait le titre suprême d'Atabek ; les grands gouvernements et toutes les places importantes étaient à ses amis, et on pouvait se dire que la dynastie était bien nouvelle encore pour être exposée sans imprudence à certains dangers. Ces diverses considérations, qu'on présentait sans cesse au schah, ne laissaient pas que de faire impression à la longue sur son esprit ; puis, le jeune souverain se fatiguait un peu des remontrances acerbes et perpétuelles de son favori, et davantage de la publicité que, dans son orgueil, ce dernier aimait à donner à ces manifestations de son autorité sur l'esprit du maître. Les choses en étaient là quand l'Émyr Nyzam décida celui-ci à aller à Ispahan.

Ce voyage fut un triomphe, non pas pour le monarque, mais pour le ministre. Il reçut partout et de tout le monde les hommages exagérés dont il était si avide, et on n'eut pas de peine à montrer au roi que, la splendeur de son confident effaçait complètement la sienne propre. On le mit au fait d'anecdotes que chaque jour voyait éclore, et qui faisaient la joie de la cour de l'Émyr Nyzam. Ainsi, on racontait que, lors de l'entrée du roi à Ispahan, Mirza-Taghy-Khan précédant son maître d'une tête de cheval, ce qui était vrai, un curieux avait demandé dans la foule à un sien compagnon :

« Quel est ce jeune homme qui vient derrière l'Émyr Nyzam ? » A quoi l'autre avait répondu : « C'est son beau-frère. » Cette histoire fit une vive impression sur l'imagination du roi, et le dégoûta beaucoup de celui que jusqu'alors, et malgré les suggestions contraires, il aimait particulièrement ; puis, Nasreddin-Schah comprenait le bien que le ministre avait fait à ses affaires, et lui en tenait grand compte. De sorte que, quoiqu'on fût inquiet, et non sans raison, de la tournure que prenaient les choses, il ne s'arrêta à aucun parti, et la cour rentra à Téhéran sans que la position de l'Émyr Nyzam eût encore subi le moindre changement extérieur.

Mais celui-ci était trop bien au fait de tout ce qui se tramait pour ignorer les projets de ses ennemis, et d'ailleurs force lui fut bientôt de reconnaître que le roi se refroidissait à son endroit. Dans cette occurrence, il ne comprit pas tous les périls de sa position, ni le vrai moyen d'en sortir. S'il avait un peu tempéré son humeur hautaine, s'il eût daigné chercher à calmer les ressentiments les plus dangereux, l'affection ancienne de son maître plaidait en sa faveur, et, s'aidant des liens du sang, il y a peu de doute qu'il n'eût tout accommodé. Mais il prit un parti tout opposé. Il redoubla de hauteur et de démarches indépendantes. Il affecta de n'avoir rien à redouter, en raison de ses services et de la juste autorité qu'il avait acquise, et pour comble de maladresse, il s'adressa au ministre de Russie, le prince Dolgorouki, pour obtenir

sa protection officielle. Celui-ci, entrant un peu plus que de raison dans les vues et les façons d'agir du vizir, lui envoya les Cosaques de son escorte, et annonça qu'il le défendrait envers et contre tous.

A cette nouvelle, le roi, profondément irrité, fit dire au prince Dolgorouki que s'il ne retirait pas immédiatement ses gardes de la maison de son ministre, il irait lui-même, en personne, les en faire sortir, et sur-le-champ il donna l'ordre à Mirza-Taghy-Khan de partir pour Fyn, où il était exilé.

Le prince Dolgorouki, réfléchissant alors à ce qu'il avait fait, rappela ses gens avec une précipitation extrême, et l'Émyr Nyzam, très abattu, se mit en route pour Fyn. Sa femme, la princesse sœur du roi, montra dans cette occurrence plus de sagesse et de résolution que tout le monde. Elle n'avait encore que seize ans. Elle fit observer que sa présence était une sauvegarde pour son mari et que, dans de pareilles circonstances, elle ne devait pas le quitter, qu'elle connaissait trop bien le cœur de son royal frère pour craindre le moindre danger tant qu'elle serait là, et que désormais, avec ses deux enfants, elle ne perdrait pas de vue la personne de son mari.

Elle vint donc avec lui à Fyn, et s'établit dans l'enderoun du palais.

Bien qu'exilé et en disgrâce manifeste, l'Émyr Nyzam n'avait pas cessé d'être premier ministre. En réalité, il ne pouvait encore calculer la profon-

deur de sa chute. Il ne savait pas même s'il allait tomber ; mais, d'apparence, il était toujours, après le roi, le premier personnage de l'empire. La lenteur que son maître mettait à le dépouiller de cette qualité aurait pu être mise à profit pour sortir de l'abîme de maux creusé par son orgueil. Malheureusement, il avait perdu la tête ; il passait les jours à se désoler, à faire des plans irréalisables, et ses ennemis faisaient preuve d'autant d'activité et de hardiesse que lui montrait d'abattement. Ils ne laissèrent pas au ressentiment du roi le temps de se refroidir. Ils lui représentèrent la joie universelle, qui était très réelle. La nation ressemblait à une bande d'écoliers turbulents débarrassée de son pédagogue. Ils lui firent observer que, s'il revenait sur ce qu'il avait commencé, il perdrait l'estime de son peuple et donnerait à l'Émyr un tel prestige, que désormais celui-ci oserait tout faire. On lui fit remarquer la route dangereuse que son ministre avait prise en s'adressant contre lui à une puissance étrangère ; enfin on demanda la mort du favori.

Le roi avait dix-neuf ans. Il était irrité, inquiet, fatigué d'une sujétion qui l'humiliait, fatigué aussi d'une lutte qui se renouvelait tous les jours contre des influences toutes-puissantes sur son esprit. Cependant il hésitait, et déjà à deux reprises avait donné et retiré l'ordre de faire mourir son vizir.

Mais il y avait auprès de lui un homme qui, à toutes les irrésolutions ou, pour mieux dire, les répugnances du prince, opposait une inaltérable

obstination. Ce personnage avait occupé, sous Mohammed-Schah, des fonctions importantes à la cour, puis il avait déplu au ministre d'alors, et, dépouillé de tout ce qu'il possédait, réduit à une position misérable et dangereuse, il avait cru devoir s'éloigner pour un temps, avait profité de ses loisirs pour faire le pèlerinage de la Mecque, et en était revenu avec le titre de hadjy. Lorsque Nasreddin-Schah était monté sur le trône, l'Émyr Nyzam s'était intéressé à cet ancien courtisan, l'avait remis en fonctions et très rapidement élevé à un des postes les plus éminents de la cour. Cet homme n'avait pas d'autres motifs apparents pour vouer à son bienfaiteur la haine dont on va voir les effets.

Au sortir d'une conférence orageuse où le roi s'était encore laissé arracher à grand'peine le terrible arrêt de mort, le personnage en question rentra chez lui, fit mander deux mir-gézèbs ou bourreaux, et leur donna l'ordre de se pourvoir de chevaux et de se mettre immédiatement en devoir de le suivre. Il quitta ses habits ordinaires, prit un costume de moullah, et le grand turban blanc qui en fait partie. Il possédait dans son écurie un cheval ambleur d'une grande réputation de vitesse. Il le demanda, mais au moment où il mettait le pied à l'étrier, un officier du palais lui apporta la défense de partir et l'ordre formel de venir parler au roi. Se doutant que le prince ne voulait décidément pas que l'Émyr mourût, il refusa péremptoirement d'obéir, et s'éloigna de

toute la rapidité de son cheval, intimant aux deux bourreaux de courir la poste le plus diligemment qu'ils le pourraient.

Cependant, les habitants de Fyn avaient repris un peu de courage. Dans les premiers jours de leur arrivée, le gouverneur de Kaschan les avait beaucoup maltraités ; sous prétexte que l'Émyr devait être gardé à vue, il avait fait placer sur les terrasses de l'enderoun les tentes d'un bataillon d'infanterie, de sorte que ni la princesse ni ses femmes ne pouvaient circuler dans leurs appartements sans courir le risque d'être vues. Il fallut que Mirza-Taghy-Khan payât une forte somme pour se débarrasser de cette obsession. En voyant que le temps s'écoulait et que des ordres rigoureux n'arrivaient pas, le gouverneur commença à appréhender que la fortune du ministre ne se rétablît, et que dès lors la vengeance de celui qu'il aurait trop fait souffrir ne pût l'atteindre. Il entra alors dans un système de déférences et de respects tout opposé à la conduite qu'il avait tenue auparavant. De leur côté, les prisonniers, sentant ce changement, en conclurent que tout allait au mieux, et que bientôt les nouvelles les plus favorables allaient arriver de la cour. Ce fut dans ces dispositions que les trouva le personnage que j'ai dit, et sa vue fut pour Mirza-Taghy-Khan une confirmation de tous ses rêves, car il le regardait comme sa créature et son ami.

Le nouvel arrivé n'eut garde de dissiper ces préventions. Il se dit envoyé par le roi pour appor-

ter l'annonce de l'arrangement de toutes choses. L'Émyr cesserait d'avoir la direction suprême des affaires, mais serait nommé gouverneur d'Ardébyl, où il aurait à se rendre immédiatement, et le roi lui rendrait ses bonnes grâces. On laissait entrevoir que, dans un avenir plus ou moins lointain, tout ce qui se faisait pouvait se réparer et la situation de Mirza-Taghy-Khan redevenir telle qu'elle avait été naguère.

La joie fut grande dans la famille, et l'Émyr Nyzam passa subitement de l'excès de la crainte à la plus entière confiance. Depuis plus de quinze jours, n'osant s'éloigner de la princesse sa femme, sauvegarde de sa vie, il n'avait même pas été au bain, ce qui pour un Persan est une privation extrême. Il résolut de s'y rendre immédiatement. Le messenger de Téhéran l'y encourageait de son mieux, mais la princesse, agitée d'une vague inquiétude et considérant que les bains se trouvaient dans le village, en dehors de son palais, s'opposait de tous ses efforts à ce que son mari s'éloignât d'elle. En vain elle supplia, pleura : elle ne put éveiller le moindre soupçon dans son esprit aveuglé et circonvenu. L'Émyr lui promit seulement de ne pas rester plus de deux heures absent, plaisanta de ses craintes, et partit avec ses gens.

Pendant la route, il causa gaiement avec ceux qui l'accompagnaient. Arrivé au bain, il descendit de cheval et entra dans la chambre où l'on quitte les vêtements. Comme il se déshabillait, il vit paraître le personnage venu de Téhéran, qui le

salua avec respect et lui annonça que la volonté royale était qu'il mourût, mais que, par égard pour son rang, on lui laissait le choix du supplice. Profondément ému, troublé, désespéré comme un homme brusquement réveillé d'un songe, il accabla d'injures son interlocuteur et lui dit tout ce que la situation lui fournissait de trop vrai sur son ingratitude et sa cruauté. Mais l'autre le laissa parler, le pria froidement de se hâter de prendre un parti, attendu que le délai ne pouvait être illimité et qu'il fallait que dans une heure tout fût fini. Alors l'Émyr choisit d'avoir les veines ouvertes, et les bourreaux entrèrent.

Quand, au bout de quelque temps, la princesse vit que son mari ne revenait pas, son inquiétude prit un caractère plus marqué. Elle allait et venait, ne pouvant se tenir en place, envoyant à chaque instant ses femmes aux nouvelles. Mais trois heures s'étant écoulées ainsi, elle déclara qu'elle était sûre désormais d'un malheur, que, malgré tout le monde, elle voulait elle-même s'informer de ce qui se passait. Elle sortit de son appartement, et vit l'enderoun cerné par des soldats qui lui barrèrent le passage ; elle les défia de porter la main sur la sœur de leur souverain, et s'avança vers la porte, qu'elle trouva fermée. C'était une porte légère en bois de saule ; elle la frappa si bien de ses pieds et de ses poings qu'elle l'enfonça et se précipita dans la cour ; les assistants, comprenant dès lors qu'il n'y avait plus moyen de la retenir, lui dirent la vérité, et, bon gré mal gré,

la princesse repartit pour Téhéran avec ses deux enfants.

L'aspect de cette porte brisée avait quelque chose de poignant. On eût dit que le drame n'était pas fini. Ces chambres vides prenaient un caractère tragique et lugubre. On était bien aise de n'y pas rester longtemps.

Mais comme les jardins et les kiosques n'avaient pas été témoins des scènes que je viens de raconter, le charme que nous y trouvions était tel que nous y couchâmes sous des tentes ouvertes. Je me rappelle que les eaux nous attiraient avec tant de séduction que, dans le grand bassin, il y avait toujours plusieurs d'entre nous occupés à se baigner, et que quelques-uns y retournèrent trois fois dans la journée.

Le gouverneur nous avait fort engagés à voir Kaschan. En effet, nous n'y pouvions manquer, car Kaschan est une des grandes villes de l'empire.

Sa réputation est très mêlée de bien et de mal, et il y a beaucoup de choses à en dire. C'est une des cités les plus manufacturières de la Perse. On y fabrique, à un bon marché extraordinaire, des soieries légères d'une si bonne teinture qu'on les lave sans inconvénient. On y fait aussi beaucoup de chaudronnerie, et, sous ce rapport, Kaschan partage avec Ispahan l'avantage de fournir la Perse occidentale de vases de cuivre de toutes les formes et de toutes les grandeurs, étamés ou non, simples ou gravés de figures et de fleurs. On y remarque entre autres des tasses et des plats

couverts, de formes très jolies, très variées, et ornés de peintures bleues, rouges, vertes, simulant l'émail. L'inconvénient de ce genre de travail est de ne pas supporter l'eau. Mais l'effet en est joli. Tout ce commerce est bien loin d'être aujourd'hui ce qu'il était il y a cent cinquante ans. Alors ce n'étaient pas seulement des soieries légères qu'on fabriquait à Kaschan, mais des damas, des étoffes brochées d'or et d'argent, surtout des velours d'une grande beauté. Ce qui ajoutait au singulier mérite de toute cette fabrication, c'était le bon marché extraordinaire des produits. Aujourd'hui il ne reste guère que l'échantillon de ce que les Kâschys ont su faire et pourraient faire encore.

S'ils ont une réputation de bons manufacturiers et d'ouvriers adroits, ils y ajoutent aussi celle d'être très aptes à la littérature. Ils ont fourni beaucoup d'hommes remarquables dans la poésie, la philosophie, et surtout les sciences théologiques. Il y a à Kaschan une imprimerie lithographique qui produit d'assez bons ouvrages, et le nombre des hommes qui s'y occupent de cultiver leur esprit ne laisse pas que d'être considérable. Enfin, les Kâschys sont essentiellement gens de bonne compagnie. Mais, comme toute chose en ce monde a un revers, on les accuse d'être des guerriers plus que médiocres, et les anecdotes ne tarissent pas sur leur peu de vocation pour le maniement des armes. Jamais, dit-on, homme de guerre n'est sorti de leurs murs, et le gouvernement n'oserait pas composer un régiment de Kâschys. Il serait

sûr d'être obligé de le faire escorter partout en pleine paix ; autrement le régiment aurait peur la nuit se voyant seul. On raconte que deux cents Kâschys, ayant été saluer Schah-Abbas le Grand, en furent bien reçus. Quand ils voulurent s'en retourner, ils se prosternèrent devant le roi et le supplièrent de leur donner un ou deux de ses cavaliers. « Pourquoi, demanda le monarque ? — Parce que, répondirent les Kâschys, on nous a assuré qu'il y avait quelques voleurs sur la route. » Mais si je commençais des histoires de Kâschys, je ne finirais pas. Encore une autre critique, et celle-là est incontestablement fondée : c'est que Kaschan est la ville favorite et comme la capitale des scorpions. En aucun pays de la Perse il ne s'en trouve autant. Ces insectes venimeux habitent dans tous les murs, y sortent de dessous toutes les pierres, à moins qu'on n'emploie des moyens particuliers pour s'en débarrasser. Ainsi, le gouverneur nous montra une maison qu'il venait de faire construire. Elle était fort belle, très élégante et très bien entendue ; mais son principal mérite consistait en ce que les quatre coins avaient été soumis à un enchantement d'une telle force que jamais les scorpions ne pourraient y pénétrer sans qu'on le voulût. C'était assurément un avantage incontestable.

Il y a presque aux portes de la ville un vaste monticule formé par les décombres d'un édifice écroulé, qui est loin de jouir d'une si heureuse prérogative. Il a, tout au contraire, le privilège op-

posé, les scorpions y pullulent en telle abondance que si l'on y répand une goutte d'eau, à l'instant même on les voit accourir sortant de leurs trous par milliers. On raconte à ce sujet qu'un des anciens rois arabes, Schedad, célèbre dans la légende par sa puissance, sa richesse et surtout son orgueil, avait imaginé de faire un jardin qui effaçât les magnificences et les délices du paradis. Le jardin d'Irem, qu'il créa, fut, en effet, si beau que depuis des siècles il sert de point de comparaison aux poètes et a donné lieu à des amplifications sans fin. Avoir un paradis, c'était un grand pas vers la qualité de Dieu ; cependant cela ne suffisait point encore : pour faire bien les choses, pour les avoir complètes, il fallait un enfer. Qu'est-ce qu'une puissance qui ne peut pas châtier ? Schedad ordonna donc aux génies soumis à son obéissance de lui composer un enfer si parfait, si complet dans toutes ses parties, que l'imagination la plus exagérée ne pût y apercevoir ni défaut ni oubli. Tous les instruments de torture y furent collectionnés, la poix et le bitume y coulèrent en fleuves de feu, on y organisa des amas d'eaux bourbeuses pour les noyades et des précipices sans fond pour les chutes. Dans des ronces accumulées de façon à écorcher les pieds des passants, on lâcha toute la famille des serpents grands ou petits, n'importe, pourvu qu'ils fussent reconnus pour bien venimeux, et l'on commença à se féliciter d'avoir fait une œuvre au-dessus de toute critique, quand quelqu'un fit observer qu'il n'y avait pas de scorpions. Un enfer

sans scorpions ne pouvant se tolérer, on envoya un grand diable courir le monde pour en rapporter une cargaison. Il fit de son mieux. Il en remplit ses sacs en Syrie, en Afrique, dans l'Asie Mineure, partout où cette gent pullule, et fier de s'être bien tiré de sa mission, il s'en revenait à tire-d'ailes, quand il apprit que Schedad venait de mourir, et que les travaux de l'enfer étaient abandonnés. Les scorpions, si précieux un moment auparavant, devenaient pour le génie un fardeau inutile. Il ne crut donc pas devoir les porter plus loin. Il secoua ses sacs à l'endroit où il était alors, et s'en alla. C'était la butte de terre placée aux portes de Kaschan, et voilà pourquoi il y a tant de scorpions dans ce lieu. Tout s'explique.

Il faut dire aussi que le mal appelle le remède. Ce fut un homme utile à son pays, sans aucun doute, celui qui combina un charme capable de défendre l'accès d'un logis à ces bêtes hideuses ; mais il a été dépassé par l'inventeur du moyen de rendre inoffensif leur mortel venin. On nous amena un de ces sorciers. Il avait très mauvaise mine, soit dit en passant, et plutôt l'air d'un grand coquin que d'un bienfaiteur de l'humanité ; mais enfin, le ciel l'ayant fait ainsi, peut-être n'en valait-il ni mieux ni pis. On lui apporta des scorpions noirs et des scorpions blancs. Il se mit à jouer avec eux et nous les montra suspendus en grappes à ses doigts. Ensuite, il se fit piquer au visage. Puis, passant à quelque chose de mieux, il tira d'une boîte une phalange : c'est une énorme et

horrible araignée qu'on nomme dans la langue du pays *Rotayl*, et dont la piqure est toujours très mauvaise et quelquefois mortelle, et il se fit mordre encore par cette bête. Nous levâmes la séance, enchantés de ses talents, mais rassasiés de tout ce monde-là.

Pour changer le cours de nos idées, nous allâmes visiter les bazars, que nous trouvâmes très actifs et très vivants. Ce n'est pas un des moindres charmes des villes d'Asie que ces longues galeries couvertes, bordées de boutiques où toute la population se porte depuis le matin jusqu'au soir. Les boutiques des marchands d'étoffes toujours assiégées par des troupes de femmes, les ateliers de chaudronniers avec leur tapage étourdissant, les armuriers avec leur public de cavaliers, les libraires entourés de graves moullahs, les restaurateurs occupés du soir au matin à faire griller sur des charbons leurs appétissantes brochettes de *kébab* ou mouton rôti, et à cuire, dans des myriades de petits pots noirs, les soupes à la viande que les gens du peuple idolâtrèrent, tous ces attrails divers amènent un monde fou, au milieu duquel circulent lentement les hommes à cheval, les mulets et les chameaux chargés. Les Persans se passeraient de tout au monde plutôt que de cesser d'aller au bazar. Je n'en suis pas surpris et, si j'étais à leur place, je penserais de même. C'est le domaine souverain de la conversation, de l'anecdote, du propos bon ou mauvais, et le grand réceptacle de tout ce qui se dit. Enfin c'est un lieu qui respire

le désœuvrement et la bonne humeur d'un peuple heureux de n'avoir à faire que ce qu'il veut, et que la nature a cependant créé remuant.

Nous admirâmes beaucoup aussi le collège. Je lui trouve le mérite d'être construit tout nouvellement. L'architecture en est bonne et curieuse. Les jardins (car en Perse, la science est assez péripatéticienne et ne se passe pas de beaux ombrages) sont bien dessinés et bien entretenus. On nous dit que les professeurs étaient savants ; sans avoir pu en juger, je n'ai pas de peine à le croire, vu la réputation littéraire de la ville.

Nous regrettâmes notre jardin de Fyn plus encore que l'Imarêt-è-Sadr d'Ispahan. Mais comme les regrets ne changent rien au train du monde, nous n'en partîmes pas moins de ce joli séjour, et nous fîmes dans le désert une journée que la sévérité des lieux et une chaleur raisonnable rendirent suffisamment austère. Nous marchâmes quatre heures, et nous arrivâmes à Schourab, très triste endroit.

Le lendemain, on ne fit que trois heures et demie jusqu'à Pamyngan. Il y aurait bien du mal à en dire si on voulait y réfléchir, mais il vaut mieux passer. Le vizir du gouverneur de Koum vint saluer le ministre de la part de son supérieur, un des fils du premier ministre, et nous annoncer que le docteur Cloquet avait fait envoyer une des voitures du roi au-devant de notre caravane ; que cette voiture était arrivée à Koum et que, certainement, nous la rencontrerions le lendemain sur la route.

C'était un cabriolet à quatre roues, fortement construit et attelé de quatre chevaux, avec des postillons persans. Je pus admirer l'adresse et l'audace de ces gens. Quand ils ne vont pas au galop, ils vont au grand trot tout à fait à la russe. Ils circulent dans une plaine coupée çà et là de ravins, et ils ont à chercher les endroits où l'on peut passer sans trop de frais ; car, de route, je l'ai suffisamment dit, il n'y en a pas. Ils lancent leurs chevaux à fond de train, et dans les montées et dans les descentes, sans quoi ils ne réussiraient jamais à franchir les obstacles ; rien ne les arrête, et de cahots en cahots, de soubresauts en culbutes, on arrive. Quand on a fait deux mois de marche à cheval, cette manière de se transporter peut passer sinon pour un adoucissement à la situation, du moins pour un changement. Néanmoins, le cheval sera toujours préférable, même dans les endroits que les Persans regardent comme praticables aux voitures.

A Koum, tout nous parut fort bien. Les bazars sont vastes et il y a de belles maisons avec de grands jardins. La ville a un certain air provincial qui ne déplaît pas. Koum est une ville sainte. Sa mosquée, fort grande, est ornée d'un dôme tout doré et de construction moderne très élégante. C'est là qu'est enterré Feth-Aly-Schah, en compagnie de Son Altesse Fatmèh, sainte très vénérée des Persans. A ce titre, Koum jouit d'une bonne réputation dévote. Nous avions nos tentes préparées dans un jardin assez délabré, rempli de chacals, mais

agréable. Ce qui nous amusa infiniment, ce fut le feu d'artifice dont on nous régala le soir.

En Europe, un feu d'artifice est une espèce de représentation théâtrale que l'on trouve plus ou moins jolie, mais qui ne produit guère dans les assistants d'émotion bien vive. En Perse, où il s'en faut de beaucoup que l'art des artificiers soit poussé aussi loin que chez nous, un feu d'artifice passionne autant le public que les courses de taureaux en Espagne. On ne se tient pas à distance respectueuse. La foule veut être au beau milieu. Chacun s'empresse de prendre en mains un pétard, une chandelle romaine ou un soleil ; j'ai vu des personnages graves, avec l'air d'hommes sages et *les plus larges barbes au milieu du visage*, se jeter avec frénésie dans l'entraînement universel et courir de côté et d'autre en secouant une pluie de feu qui les ravissait en extase. Il y a bien des moustaches roussies, des robes brûlées dans ces délicieuses parties ; mais on n'y prend pas garde, et le souverain bonheur est là. Je ne sais pas comment se fit l'affaire, mais il est certain qu'entraînés par l'enthousiasme universel, nous oubliâmes tout principe de prudence et courûmes au travers du feu comme tout le monde, sans nous apercevoir que les baguettes enflammées pleuvaient de toutes parts et que les fusées nous parlaient dans les jambes. C'était de la part de nos gens et du peuple de Koum un délire, des éclats de rire, des sauts de satisfaction qui nous gagnaient. Il y a surtout ce qu'on peut appeler une

figure de cette danse ignée, qui se reproduit dans toutes les occasions et porte à son comble l'exaltation des assistants. On ne s'en lasse jamais. Deux hommes, revêtus des pieds à la tête d'une toile mouillée et portant des espèces de paniers simulant des chevaux, se présentent tout couverts d'artifices. On y met le feu, et les deux personnages caracolent, se choquent, se heurtent comme des guerriers qui se battent. Pendant ce temps, la foule trépigne de joie. Cette magnificence termine toujours la fête. J'en suis encore à me demander comment nous n'avons pas été rôtis ce jour-là, car les Persans ont de toute évidence une grâce d'État. Ils tirent des feux d'artifice à propos de tout, et souvent à propos de rien. Les grands seigneurs les font très compliqués ; les pauvres se contentent de beaucoup moins, mais encore en veulent-ils. J'ai connu tel de nos gens qui portait toujours des fusées dans ses poches. Aussitôt qu'il avait un moment de loisir, il lançait sa fusée, et se pâmait d'aise.

A partir de Koum, le désert change d'aspect. Il a l'air plus rébarbatif de beaucoup que du côté d'Ispahan. De grandes roches apparaissant çà et là dans le paysage, lui donnent quelque faux air de ressemblance avec les environs du Mekkattam en Égypte. Nous allâmes coucher à Poul-è-Delak, ou le *pont du Barbier*.

C'est un pont d'une longueur assez considérable, jeté sur un cours d'eau saumâtre suffisamment large, mais peu profond. A l'autre rive, se présente

un caravansérail ruiné, et autour quelques masures; en face, un mamelon sur lequel étaient nos tentes. Le pays est triste, mais il a quelque chose de solennel et d'imposant.

Le lendemain, nous entrâmes dans ce qu'on appelle le désert de Khavèr, autrefois la mer de Khavèr ou d'Orient. La tradition veut qu'elle ait disparu le jour de la naissance du Prophète, et c'était une des marques qui devaient annoncer, dit-on, au monde ce grand événement. Il paraît certain qu'à une époque reculée, cette mer était en communication avec d'autres vastes amas d'eau qui s'étendaient dans l'ouest jusqu'au lac Zaréh, et tenaient la place occupée aujourd'hui par les déserts de Yezd et de Kerman. L'hiver, c'est un marécage impraticable aux caravanes, qui longent alors le pied des montagnes à l'ouest pour gagner Ispahan. A la fin de juin, le terrain était complètement sec, c'était une boue raboteuse. Il y restait des flaques d'eau, baignant çà et là quelques buissons d'épines de chameau d'un vert pâle, et dans cette misère couraient de gros lézards gris, très laids, mais se rendant encore plus ridicules par leur façon de porter la queue en l'air et légèrement penchée de côté. Nous mîmes pied à terre à Houzé-Sultan. On n'y voit pas autre chose qu'un caravansérail en ruines, la maison de poste, et un grand puits dans une espèce de pyramide. La pyramide n'est pas mal et ne manque pas de caractère ; mais l'eau ne vaut absolument rien. Du reste, pas un arbuste, pas un brin d'herbe, de la boue

desséchée d'un côté, du sable de l'autre. Pour animer le paysage, il y avait une caravane au repos. Elle était presque uniquement composée de femmes et de moullahs. Tout ce monde s'en allait à Koum, non pas précisément en pèlerinage, mais pour y porter une quantité de grands coffres longs, étendus par terre au soleil et d'où s'exhalait une odeur fort étrange. C'étaient des morts. Les Persans ont une telle passion pour les imams que, riches ou pauvres, dévots ou incrédules, ils ne se tiennent pas de se faire enterrer près des tombeaux de ces saints. Les plus riches aspirent à être envoyés à Kerbela pour avoir une demeure sur le fameux champ de bataille où furent massacrés les fils d'Aly par les partisans de Yésyd ; d'autres se contentent de Mesched et y restent sous la protection de l'imam Riza ; enfin, les gens à fortune médiocre du Nord-Ouest vont à Koum, près de Byby Fathmèh ou Mme Fathmèh. C'est une passion universelle et, qui plus est, une mode ; peu de personnes résistent à la fantaisie de stipuler dans leur testament que leurs héritiers les feront enterrer dans un des lieux sacrés. Il m'est arrivé, en voyageant dans les montagnes, de rencontrer un brave homme qui s'en allait à pied, mangeant des pommes et du pain, et chassant devant lui un âne qui d'un côté portait son lit et de l'autre son père mort. Il continua ainsi jusqu'à Koum. Mais comme le sérieux prolongé n'est pas dans le caractère persan, l'orphelin déplorait avec mes gens cette fantaisie posthume de l'auteur de ses

jours, qui lui coûtait tout ce qu'il avait amassé d'argent. L'ancien ministre de Mohammed-Schah, Hadjy-Mirza-Agassy, un des cerveaux les plus détraqués que l'on ait vus en Perse, se trouvant exilé très vieux à Kerbela, après la mort de son maître, demanda aux moullahs de la mosquée combien il en coûtait pour se faire enterrer le plus près des saints martyrs. « Peu de chose pour un homme du rang de Votre Excellence, lui répondit-on, un millier de tomans (douze mille francs à peu près). — C'est, en effet, très peu, répondit le vieillard ; mais les gens de rien que l'on dépose dans les champs avoisinants, combien donnent-ils ? — Oh ! pour ceux-là, un toman ou deux, pas davantage. — Eh bien ! je vais vous donner deux tomans, et vous me mettrez avec eux, cela me suffira. »

J'assistai à Houzé-Sultan à un vrai jugement de Salomon. J'avais été faire une visite au meh-mandar. Comme nous étions à causer dans sa tente, nous entendîmes des cris affreux, et nos domestiques amenèrent un homme tout en larmes, qui levait les bras au ciel et se lamentait de façon à faire croire que les malheurs les plus épouvantables s'étaient écroulés sur sa tête. Informations prises, il s'était disputé avec un de nos ghoulams et en avait reçu une gourmade. Aly-Khan, sans avoir besoin de se recueillir, condamna les deux parties à recevoir une même dose de coups de bâton, l'un pour avoir frappé, l'autre pour s'être plaint.

Depuis peu, je pouvais remarquer la grande différence qui existe entre le début et la fin d'un voyage.

Nous allions entrer dans deux jours à Téhéran et on ne vivait plus comme naguère dans ce complet oubli de l'avenir, dans cette appréciation délicate et absolue du présent, qui est le commencement de la sagesse et le seul moyen d'être heureux. Entre Schyraz et Ispahan, le terme du voyage était si éloigné qu'on y songeait à peine et on n'en parlait pas. Toute la question était de savoir ce qui arriverait ou ce qui était arrivé dans la journée. Au plus on portait sa pensée sur le lendemain. Désormais, tout était gâté. On s'occupait bien moins de ce qu'on faisait que de ce qu'on ferait dans huit jours, et on ne jouissait plus de la vie présente. Il était donc temps d'en finir.

Nous eûmes bientôt un avant-goût de la sensation au-devant de laquelle se précipitaient tous les esprits. Nous rencontrâmes le docteur Cloquet avec un secrétaire de la mission ottomane. Il nous sembla retrouver l'Europe dans la conversation d'un homme profondément attaché à son pays et dévoué au service du roi de Perse, dont il était, du reste, on ne peut plus apprécié. Ces messieurs avaient apporté leurs tentes, de sorte que notre camp fut encore augmenté cette nuit-là. Le pays n'était pas beaucoup plus beau que la veille, et il était tout aussi sévère. Kenarégherd a une grande réputation comme terrain de chasse, et c'est à bon droit, car son sol saturé de nître est particulièrement bon à attirer le gibier ; mais il n'a pas d'autre mérite. Les cours d'eau qui le traversent de manière à en faire, à certains moments de l'an-

née, un grand marécage, sont saumâtres, et l'air y est étouffant.

Nous partîmes le lendemain matin de bonne heure. La présence de la voiture avait un peu changé depuis Koum les conditions de la marche. On n'allait plus réunis. Différents membres de la mission avaient pris les devants, dans leur impatience, et s'étaient mis en route à minuit. Je fis le chemin presque seul, avec mon kallandjy et deux autres domestiques.

Nos chevaux et ceux du reste de la caravane n'en pouvaient plus, de sorte que tout marchait lentement. Je traversai assez indifféremment une série de vallons et de collines qui se succédaient les unes aux autres comme la veille, en se ressemblant, offrant toujours les mêmes caractères de stérilité et d'abandon ; mais à un tournant, j'aperçus tout à coup une plaine immense, une vallée d'une largeur grandiose courant de l'est à l'ouest : c'était la plaine de Téhéran. Au nord s'étendait une chaîne de montagnes dont les sommets étincelants de neige se relevaient à une hauteur majestueuse : c'était l'Elbourz, cette immense arête qui unit l'Hindou-Kousch aux montagnes de la Géorgie, le Caucase indien au Caucase de Prométhée ; et au-dessus de cette chaîne, la dominant comme un géant, s'élançait dans les airs l'énorme cône pointu du mont Demavend, blanc de la tête aux pieds. On ne saurait rien imaginer de plus vaste ni de plus beau. A l'est, un soulèvement du sol, indépendant du reste, jeté dans la même direction, coupait

en deux cette grande arène et venait expirer non loin du sentier que j'avais à suivre. A l'est encore et par derrière, commençaient, dans un lointain bleuâtre, ces plaines interminables qui touchent au Khorassan, conduisant à l'Indus, au Turkestan, à la Chine, à tout ce que l'imagination rêve et voudrait voir. Pas de détails qui arrêtent la pensée, c'est infini comme la mer, c'est un horizon d'une couleur merveilleuse, un ciel dont rien, ni parole ni palette, ne peut exprimer la transparence et l'éclat, une plaine qui, d'ondulations en ondulations, gagne graduellement les pieds de l'Elbourz, se relie et se confond avec ces grandeurs. De temps en temps, des trombes de poussière se forment, s'arrondissent, s'élèvent, montent vers l'azur, semblent le toucher de leur faite tourbillonnant, courent au hasard et retombent. On n'oublie pas un pareil tableau.

J'avais beau chercher Téhéran, je ne l'apercevais nulle part. En avançant, mes yeux démêlèrent au loin l'emplacement de Rey, l'ancienne Rhagès de la Bible, et le sol tourmenté que couvrent les ruines immenses de cette ville célèbre ; je vis ensuite Schahabdoulasym, dont le dôme doré brillait au soleil au travers des massifs de verdure qui entourent cette jolie bourgade : mais Téhéran se cachait. C'est que la capitale persane est comme enterrée dans un pli de terrain qui ne permet de la découvrir que lorsqu'on y arrive.

Cependant, à mesure que j'avancais, les détails que l'éloignement avait d'abord dissimulés se révé-

laient les uns après les autres. Une multitude de grands jardins apparaissaient de toutes parts ; des cultures variaient l'aspect du désert ; des kanats, grands aqueducs souterrains, traversaient au loin la plaine ; des ruines de villages et de tours s'accroupissaient çà et là ; des arbres isolés s'élevaient sur les bords de quelques cours d'eau perdus. Enfin, j'arrivai le dernier à notre station.

On nous avait assigné pour demeure un kiosque appartenant à un des princes du sang et qu'entourait un jardin très soigné et tout en fleurs. Comme, à dater de ce moment, nous n'étions plus en voyage, une grande tente dressée devant la porte nous servait de salon de réception pour les visites qui allaient se succéder. Nous devions faire le lendemain notre entrée solennelle dans la capitale, et nous savions que le roi, très désireux de voir la mission, avait renoncé, pour ne pas retarder ce plaisir, à un voyage projeté dans le Khorrassan. Toutes les attentions que l'on avait eues pour nous sur la route nous répondaient d'avance que nous serions bien accueillis avec toute la pompe imaginable.

Afin de ne pas être pris au dépourvu, dès le point du jour nous étions en uniforme et prêts à recevoir nos hôtes. Nous vîmes arriver bientôt à la file la légation ottomane, les quelques Européens résidant à Téhéran, puis des officiers militaires ou civils qui venaient complimenter le ministre de la part du roi, du premier ministre et du ministre des affaires étrangères. La tente était

pleine de Persans en robes de cérémonie, les uns arrivant, les autres partant. Les Raliandjys circulaient au milieu de la foule, portant ou emportant leurs pipes, et c'est un spectacle qui ne manque pas d'éclat que de voir en bon ordre, dans un talar, une douzaine de ces serviteurs ayant entre les mains de beaux kalians, à la carafe de cristal et à la tête d'or simple ou d'or émaillé. Les pischked-mets avec le thé entraient quand ceux-là sortaient, ou plutôt les précédaient ; c'était un va-et-vient continu. Quant à la conversation, elle se composait de souhaits de bienvenue, de compliments sans fin, de remarques sur notre voyage, de plaisanteries et de beaucoup de rires. Rien n'était plus différent de ce qu'on suppose en Europe au sujet de la gravité orientale. Mais c'est en Turquie et dans le contact avec les Turcs qu'on prend de telles idées, et la nation ottomane n'est pas un miroir qui montre l'Asie, c'est un rideau qui la cache.

Vers midi, on nous informa que tout était prêt ; nous montâmes à cheval. Nous formions un véritable corps de cavalerie. Après une demi-heure de marche, nous arrivâmes à une vaste tente en soie où différents grands personnages de la maison du roi nous attendaient. Nous mîmes pied à terre pour recevoir les compliments dont ils étaient porteurs, et on nous fit asseoir en face d'une grande table couverte de fleurs et de sucreries. Autour de la tente étaient rangés les coureurs du roi avec leurs bonnets pailletés de forme bizarre,

les yessaouls en robes rouges, des ferrachs sans nombre ; plus loin, un corps de cavalerie régulière, le seul qui existe en Perse, et qu'on appelle les ghoulams de la garde. Il est composé de deux escadrons de lanciers ; venaient ensuite des bataillons d'infanterie et une foule de curieux. Dans ces sortes d'occasions, les spectateurs ne sont pas tous volontaires ; c'est le gouvernement qui les invite à venir, en donnant avis aux marchands du bazar et aux corps des métiers d'avoir à honorer les hôtes qui lui arrivent en se portant à leur rencontre. En somme, la multitude officielle et non officielle était très grande.

Quand les kalias eurent été de nouveau apportés et remportés, et le thé de même, on se remit en route. Le roi avait envoyé des chevaux richement caparaçonnés pour le ministre et les principaux membres de la mission, avec des djélodars portant comme de coutume la couverture brodée sur l'épaule gauche. Tout ce train s'ébranla, et au bout de trois quarts d'heure, allant d'ailleurs avec une lenteur extrême, nous entrâmes dans Téhéran par la porte Neuve. Nous aperçûmes tout d'abord, sur la place qui précède la porte, le piquet ou mât destiné à la haute justice. Ordinairement des têtes y sont attachées en plus ou moins grand nombre ; mais ce jour-là il n'y en avait pas. Un fou, bien connu de Téhéran, était monté sur la plate-forme et criait de toutes ses forces : « Ali ! Ali ! » Pendant trois ans, j'ai rencontré journellement cet homme dans les rues, qu'il parcourt en

hurlant le même mot sans jamais se reposer. Il est de l'espèce la plus inoffensive, et ne prend garde à personne. C'est un pauvre diable qui a perdu, jadis, une petite fille, qu'il aimait tendrement, et sa raison n'a pas résisté à l'excès du chagrin. La foule était grande et compacte sur le Marché-Vert, que nous traversâmes ensuite. La baguette des ferrachs n'était pas de trop pour nous frayer un passage. C'étaient des cris, des rires, un mouvement à ne pas s'entendre, et cependant il était bien nécessaire de garder son sang-froid, vu l'état habituel des rues persanes : huit pieds de large, une ravine au milieu, et des trous profonds irrégulièrement semés tous les trois pas. En Europe, on se tuerait ; en Perse, on n'en éprouve aucun inconvénient. Seulement, il faut avoir expérimenté cette vérité, qui, au premier abord, semble paradoxale, pour faire de gaieté de cœur une telle promenade avec tant de chevaux autour de soi et des cavaliers pareils pour les conduire.

La ville est longue ; notre résidence est fort éloignée de la porte Neuve, de sorte que la cavalcade mit bien trois quarts d'heure, sinon une heure, à sortir de ce dédale. Une fois arrivés chez nous, on apporta de nouveau les kalians et de nouveau le thé, puis nos introducteurs prirent congé. Nous étions livrés à nous-mêmes.

Notre demeure est grande et belle. Assurément, ce n'est pas un monument de marbre. Il ne s'en fait pas en Perse. Mais elle est bien construite en briques crues avec des chaînes de briques cuites.

Après avoir passé sous une voûte dans laquelle est pratiquée une chambre servant de corps de garde aux soldats qu'entretient chaque légation, on suit un corridor qui aboutit à une grande cour formant un carré long d'une assez belle étendue. Au milieu est une pièce d'eau en forme de T, le haut de la lettre longeant la facade ; des deux côtés, une rangée de platanes et des massifs d'arbrisseaux et de fleurs. Le terrain est dallé de grandes briques carrées. Les bâtiments qui entourent la cour sont exhaussés de trois ou quatre pieds et composés d'un rez-de-chaussée seulement ; c'est une série de chambres destinées pour la plupart aux gens de service. Au fond se présente le talar, percé de trois fenêtres à l'européenne et placé entre deux pavillons qui font saillie de chaque côté et sont ornés de niches garnies de stalactites dans le goût oriental. Au-dessus s'élèvent deux bala-khanéh, et les rebords des toits sont peints de couleurs brillantes et dentelés à la chinoise. De vastes terrasses en terre battue font le tour de la cour et recouvrent tous les bâtiments. Près du corps de logis principal, l'enderoun, ou appartement intérieur, s'étend autour d'une cour séparée et longe un grand jardin, qui n'avait que le défaut de manquer d'arbres ; mais on en pouvait mettre, et c'est ce que nous fîmes bientôt. Enfin, pour terminer la description de notre demeure, elle occupe un vaste emplacement dans le quartier le plus salubre de la ville. Elle possède de l'eau en abondance et est tout au plus à cinq minutes de la porte

de Schymyran, qui conduit aux montagnes. Nous étions donc très bien partagés.

La plus importante affaire était désormais d'obtenir l'audience du roi et de voir le premier ministre. Le souverain ne nous fit pas attendre. Le troisième jour de notre arrivée, ayant reçu ses ordres, nous nous rendîmes en gala au palais, précédés des coureurs et des ferrachs royaux. Nous fûmes d'abord introduits dans un salon où se trouvaient le ministre des affaires étrangères, Mirza-Sayd-Khan, le général en chef de l'armée persane, Azyr-Khan, le beau-frère du premier ministre, ancien ambassadeur à Pétersbourg, et deux ou trois autres personnes de marque. On nous offrit le kalian et le thé. Après un instant de conversation, le grand maître des cérémonies, tenant un long bâton couvert d'émail et incrusté de pierreries, vint nous prendre. Il portait, comme le ministre des affaires étrangères, non pas le bonnet noir ordinaire, qui n'est pas d'étiquette pour les grands fonctionnaires lorsqu'ils paraissent devant le roi, mais un turban à forme haute et bombée, jadis en usage à la cour des Séfévys. Il avait aussi ces longs bas rouges sur lesquels les voyageurs se sont plu à débiter tant de sottises. Avant le traité de Turk-mantchay, les envoyés étrangers étaient tenus de revêtir ces bas pour paraître devant le roi. Les Européens en avaient conclu, je ne sais trop sur quel indice, que c'était une humiliation imposée aux infidèles par l'orgueil persan. En se rappelant qu'au xvii^e siècle, des bas roulés de même couleur

et à peu près de même forme avaient été usités chez nous, on avait prétendu que c'était un souvenir de la toilette des premiers envoyés hollandais, que les Persans tenaient à voir se perpétuer dans la tenue officielle des missions. De cette idée, quand même elle eût été juste, à une intention blessante, on ne voit pas trop la liaison ; mais enfin cette liaison fut établie et le traité d'étiquette que j'ai cité stipula que les bas seraient mis de côté. Les plus grands seigneurs persans continuent à les porter, et la raison en est qu'au temps de Djenghyz, une des marques distinctives des khans mongols de premier rang était de paraître devant le Khaghan sans ôter leurs chaussures, et ces chaussures étaient des bottes rouges. C'est en imitation de ces bottes rouges que les premiers officiers de l'empire ont gardé des bas de même couleur dans leur costume de cérémonie. Ainsi, loin de vouloir offenser les envoyés européens, on avait prétendu, au contraire, les assimiler à ce qu'il y avait de plus considérable dans l'État.

Après avoir traversé plusieurs cours et couloirs, nous arrivâmes à la porte d'un vaste jardin rempli de platanes, de fleurs et de bassins d'eau vive. Les bâtiments du palais, dont ce jardin est entouré, ont deux ou trois étages et sont ornés au rez-de-chaussée d'une série de peintures de grandeur naturelle, représentant des soldats réguliers, en uniforme rose, au port d'armes et le sourire sur les lèvres. Ce genre d'ornementation, qui rappelle beaucoup, par le style et les qualités de la peinture,

les boutiques de la foire, n'est pas à l'abri de toute critique. On nous fit mettre là des galoches par-dessus nos bottes ; c'est toujours le traité de Turkmantchay qui le veut, et au détour d'une allée, le grand maître des cérémonies s'arrêta ; il se tourna vers un talar dont les colonnes étaient très richement dorées et peintes, et s'inclina profondément en appuyant ses deux mains sur ses genoux et en les faisant glisser jusqu'aux pieds. Nous saluâmes à la manière européenne, et on nous fit quitter nos galoches, tandis que nos introduceurs quittaient leurs souliers pour marcher simplement sur leurs bas rouges.

Puis, élevant la voix au milieu de ce jardin que nous vîmes alors bordé d'une haie de soldats, tandis qu'au pied du talar se tenaient des pages, des officiers, des domestiques de tous rangs, dans le plus profond silence, le grand maître des cérémonies proclama que Son Excellence le ministre de France demandait la faveur de s'approcher du roi. Bien entendu, cette requête fut beaucoup plus fleurie que je ne la donne ici, mais je ne me rappelle pas les termes exacts, et je me borne à en reproduire le sens.

Le roi, à ce qu'il paraît, car je ne voyais rien, fit un signe, et nous avançâmes ; à quinze pas plus loin, nouveau salut, et alors j'aperçus Sa Majesté. Elle était assise sur un trône fort élevé, qui me parut très brillant. Le monarque lui-même était richement habillé, mais j'eus à peine le temps de faire cette observation, car, sur un nouveau signe,

nous approchâmes davantage et nous montâmes les degrés d'un escalier bordé de serviteurs du palais, qui nous introduisirent d'abord sur un petit palier bas et orné de glaces, puis dans le talar même, en présence du roi.

Sa Majesté avait alors vingt-cinq à vingt-six ans. La figure de Nasreddin-Schah est belle et noble. Il porte la barbe coupée très court, et de longues moustaches qui rappellent celles du roi de Sardaigne. Il a de beaux yeux intelligents. Il parle vite et brusquement pour dissimuler, dit-on, une timidité très réelle. Le ministre de France prit place sur un fauteuil en face du roi, à une douzaine de pas. Le reste de la mission se tint debout. Au milieu du salon étaient aussi debout trois ou quatre princes du sang, oncles du roi. L'un tenait le sabre orné de pierreries, l'autre le bouclier, l'autre la masse d'armes. Ces divers ornements du trône étincelaient de diamants, d'émeraudes et de rubis. Le roi lui-même, couvert de pierres précieuses, était vêtu d'un koulydjéh, espèce de tunique courte en soie de couleur claire bordée de perles. Il portait de larges bracelets de diamants ; la boucle de son ceinturon était de même, son sabre en avait encore, et encore l'agrafe de l'aigrette épanouie sur son bonnet.

Sa Majesté parla beaucoup de l'Empereur et de la France, et montra une grande connaissance de la géographie de notre pays. En sortant de son audience, nous saluâmes aux mêmes places où nous avions salué en arrivant, et nous nous ren-

dîmes chez le premier ministre, qui nous attendait dans une autre cour du palais.

Mirza-Agha-Khan, sadr-è-azam ou premier ministre, est un homme qui serait remarquable partout pour ses talents et son esprit, mais qui l'est particulièrement en Perse pour sa connaissance profonde de son pays et du caractère de ses concitoyens. Il appartient à une tribu du Mazendéran, les Nourys, et sa naissance est distinguée. Son père occupait déjà de grandes charges. Son élévation personnelle a eu lieu graduellement, et ne présente aucun de ces coups de fortune si fréquents dans les cours asiatiques. Il jouit au plus haut degré de la faveur de son maître, et la mérite. On ne saurait se faire une idée de l'activité prodigieuse de cet homme d'État. A peine s'il dort quelques heures vers le matin, mais tout le jour et presque toute la nuit sont consacrés par lui aux affaires. Il veut voir et connaître tout, l'intérieur, l'extérieur, les finances, le commerce, les procès. Les autres ministres sont en quelque sorte nominaux ; ils ne peuvent rien, et le sadr-è-azam se charge de leur besogne. Sans cesse entouré de secrétaires, il donne des ordres, les fait écrire devant lui, y appose son cachet, et envoie lui-même les courriers. Je l'ai vu très souvent debout, au milieu d'une cour, appointant les débats que les premiers venus apportaient à sa décision ; et, comme si tout cela ne suffisait pas encore, il est lui-même l'administrateur de sa fortune, devenue très considérable : il vend son riz, sa soie, son sel et ses blés, et s'oc-

cupe avec passion de louer ses maisons et d'en toucher les loyers. Enfin, il n'arrive pas un fait domestique à Téhéran ou ailleurs, il ne se raconte pas une anecdote dont il ne veuille être instruit, et comme il a une mémoire prodigieuse, l'esprit gai, et qu'il connaît toutes les familles de l'empire, et leurs tenants et aboutissants, c'est un des conteurs les plus agréables et les plus spirituels que l'on puisse entendre. Naturellement, il n'est pas sadr-è-azam sans avoir beaucoup d'ennemis ; on lui reproche donc infiniment de choses. Mais pas un seul des défauts qu'on lui impute avec plus ou moins de justice ne lui est particulier : tous lui sont communs avec ses rivaux. Ce qui lui appartient en propre, c'est une mansuétude peu ordinaire dans son pays, qui lui a fait substituer un régime d'une grande douceur à la sévérité outrée de l'Émyr-Nyzam. Il ne tue et ne laisse tuer personne. Il n'y a plus de supplices atroces en Perse depuis qu'il administre, et les conversions violentes sont devenues très rares. Sa grande passion, passion qu'il pousse un peu trop loin, c'est un amour immodéré de ses proches. Il aime ses enfants avec une affection sans bornes, et à cela il n'y a rien à dire ; mais cette partialité s'étend jusqu'aux derniers membres de sa tribu, et le porte à leur donner avec une préférence trop absolue les emplois et les places lucratifs. Il se crée ainsi un grand nombre d'ennemis, et peut-être encore plus d'ingrats : il l'a du reste déjà éprouvé. J'ai vu beaucoup Mirza-Agha-Khan ; je l'ai surtout pratiqué pen-

dant quinze mois lorsque j'ai eu l'honneur d'être à la tête de la légation. Comme je n'ai jamais trouvé chez lui qu'un profond attachement au service de son maître, une grande loyauté dans ses rapports diplomatiques, un sincère désir du bien et du juste, j'ai conçu et conserverai toujours pour lui une affection très particulière (1).

A notre entrée dans son talar, nous eûmes quelque peine à arriver jusqu'à lui, tant la chambre était pleine de dignitaires en grand costume ; d'ailleurs, la place était rendue fort étroite par la table immense, qui, suivant l'usage, nous présentait ses pyramides de fleurs et de sucreries. Nous trouvâmes là réunies la plupart des personnes officielles avec lesquelles nous devons avoir des relations par la suite : Mirza-Sayd-Khan, ministre des affaires étrangères, originaire de Tébryz, un des hommes qui savent le mieux l'arabe et les classiques. Il est célèbre en Perse pour la beauté de son style, et c'est lui qui rédige les documents où l'on veut voir briller toutes les grâces de l'éloquence écrite ; Mirza-Abbas-Khan, sous-secrétaire d'État, confident du premier ministre, qui, à dater du jour de notre arrivée, a entretenu avec nous les relations les plus suivies. C'est un homme de mérite, habitué aux affaires, d'une intelligence vive, et que je puis considérer comme un ami.

(1) Depuis que ces pages sont écrites, la nouvelle est arrivée en Europe que Mirza-Agha-Khan avait été dépouillé de ses fonctions. Je n'ai aucune raison pour changer l'opinion que j'ai émise sur cet homme d'État.

Mirza-Abdoullah-Khan, Noury, conseiller d'État, neveu du premier ministre, un des esprits les plus aimables que j'aie rencontrés; enfin, tant d'autres.

Le lendemain, nous allâmes encore saluer le fils aîné du premier ministre, Mirza-Gassem-Khan, qui porte les titres officiels de Nyzam-el-moulk, administrateur de l'empire, et seconde personne de l'État, son père étant la première. Il a épousé la veuve de l'Émyr-Nyzam, et est par conséquent beau-frère du roi. J'ai eu dans la suite des relations étroites avec le Nyzam-el-moulk, et c'est encore une des personnes pour qui je garde un vif souvenir d'affection.

Enfin, après ces audiences et ces visites, puis quelques autres encore, nous nous trouvâmes installés et comme naturalisés. La légation n'avait pas attendu ce moment pour s'occuper du but qu'elle avait à poursuivre. Mais comme je n'ai pas à en parler dans ce lieu, je laisserai à l'écart tout ce qui a trait aux affaires, ainsi que j'ai fait depuis le commencement, et supposant que tout ce côté de notre vie en Perse n'a pas existé, bien qu'il ait pris la plus grande part de nos préoccupations, je ne ferai mention que de ce qui se rapporte au pays proprement dit et à la vie individuelle.

Nous étions arrivés par la grande chaleur, et, depuis Kaschan surtout, nous avons éprouvé que les étés de Perse sont torrides. Une partie de la légation était malade; le ministre lui-même, fort souffrant, luttait avec peine contre un dépérissement qui ne l'a pour ainsi dire pas quitté pendant

son séjour en Asie. La température devenait étouffante ; les autres légations, le roi, sa cour, ses ministres, tout le monde, enfin, avait quitté la ville, et campait au pied des montagnes de l'Elbourz, à deux et trois lieues au nord de Téhéran, sur ce territoire étendu qu'on appelle Schymyrân, et qui contient un assez grand nombre de villages et de jardins. C'est là que les Téhéranys vont passer les mois de la saison brûlante. Autrefois, c'est-à-dire il y a trente ans, il était pour ainsi dire impossible de rester, même au printemps, dans la capitale. La fièvre ne manquait pas de saisir les résidents obstinés et en faisait prompte justice. L'air était empesté, l'eau mauvaise, et, quand on sortait des autres villes de Perse pour venir dans ces lieux décriés, on croyait aller à la mort. Tout s'est beaucoup amélioré. La ville, naguère sale et en décombres, s'est nettoyée et relevée ; on y construit beaucoup, et de belles et grandes maisons ; les bazars y deviennent magnifiques et nombreux. Il y a un an à peine que s'est élevé le caravansérail d'Hadjeb-Eddoouleh, que l'on peut appeler un des beaux monuments de la Perse, et qui pourrait être cité avec honneur à côté des plus élégantes constructions d'Ispahan. Enfin, le roi a fait bâtir autour du Marché-Vert, *Meydân-è-Sebz*, au centre de la ville, d'élégantes galeries ; cette place même, bien pavée, ornée d'un grand bassin carré, est rendue plus remarquable par la porte de la forteresse flanquée de deux tourelles couvertes du haut en bas de mosaïques en émail.

Il ne se passe pas une année qui ne voie s'élever de toutes parts, au dedans et au dehors de la ville, de beaux édifices. Les ruines existeront toujours, puisqu'une ville persane sans ruines n'est pas possible, mais le terrain se déblaye, et la quantité d'eaux courantes et saines que le roi a fait venir de la montagne a singulièrement amélioré les chemins. Les descriptions de Téhéran, publiées jusqu'à 1845, ne sont plus vraies.

Mais, comme pour lutter contre toutes les améliorations très grandes et très réelles qui se sont introduites sous le nouveau règne, le choléra, depuis huit ou neuf ans, fait de terribles ravages dans la Perse septentrionale, et principalement pendant l'été. Ce nous fut une raison de plus pour gagner la campagne.

Nous allâmes nous établir à Roustamabad, assez joli village à deux lieues au nord, très voisin du palais de Niavérân, où le roi était fixé. Mais nous ne fûmes pas assez heureux pour continuer notre mission sous les favorables auspices qui y avaient présidé jusque-là. Les maladies avaient commencé à se montrer parmi nous ; elles se développèrent pendant la période d'acclimatation. Nous perdîmes beaucoup de monde ; et pour achever tout de suite ce que j'ai à dire sur ce triste sujet, à différentes époques, dans le cours de cette année, nous vîmes mourir le second secrétaire de la légation, trois domestiques européens, notre femme de chambre française, et un grand nombre de nos serviteurs persans. Nous avons donc trop largement payé

notre tribut à la terre d'Asie. Sur ces cinq compatriotes morts, trois succombèrent en quelques heures au choléra, et deux à des fièvres pernicieuses. Mais je me hâte de quitter ces lugubres souvenirs ; je dirai seulement à cette occasion qu'on aurait tort d'en conclure que la Perse est un pays malsain en lui-même. Le choléra est malheureusement un fléau qui se montre sous toutes les latitudes. Cependant, en Perse, il ne pénètre pas dans les montagnes, et comme les montagnes ne sont jamais bien loin, on peut le fuir en s'y réfugiant. La fièvre, il est vrai, est la souveraine de l'Asie ; elle existe en Perse, et existe partout. Les indigènes la prennent aussi bien que les étrangers, et on ne peut trop deviner la cause de l'intensité de ce fléau. Il est seulement à observer que, comme le choléra, il se guérit généralement sur les hauts lieux. Mais si on en a été touché une fois, on garde une grande disposition à retomber sous son empire. Les variétés de ce mal sont très nombreuses, et depuis la fièvre du Ghylan, qui emporte le malade au troisième accès, jusqu'aux fièvres intermittentes qui durent pendant des années, il existe des nuances infinies, mais toutes détestables. Ceci mis à part, les affections d'autre nature sont rares, et la population présente des cas très nombreux de longévité. J'ai vu souvent, dans les villages, des paysans qui n'avaient guère moins de quatre-vingts à quatre-vingt-dix ans. Les centenaires ne passent pas non plus pour introuvables. Je ne puis que répéter ici ce que j'ai déjà

dit au sud de la Perse ; tous les gens que j'ai observés dans les villes et dans les champs m'ont paru forts, bien portants et alertes.

Maintenant que je suis établi au cœur de la contrée, ce que j'ai de mieux à faire, ce n'est pas de raconter mes impressions au jour le jour, mais d'en donner tout d'un coup le résultat.



TABLE DES MATIÈRES

TOME I

	Pages.
AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR.	v
Chapitre I. — Malte-Alexandrie	1
— II. — Le Caire-Suez	20
— III. — Le <i>Victoria</i>	45
— IV. — Djeddah	60
— V. — Aden	79
— VI. — Mascate.	98
— VII. — Bouschyr	122
— VIII. — De Bouschyr à Schyraz.	144
— IX. — De Schyraz à Ispahan	184
— X. — D'Ispahan à Téhéran	227
— XI. — D'Ispahan à Téhéran (<i>suite</i>).	255

